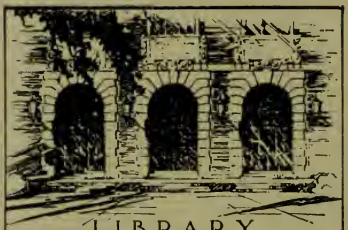

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
823
D54
v. 3

Jean L. Burg.

# LE DIABLE.

T. III.

# LE DIABLE.

T. III.

*Allons allons, je connois votre fierté, mais je suis chargé de vous délivrer, je viens remplir ma mission.*

# LE DIABLE,

## HISTOIRE SATYRIQUE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez LE NORMANT, libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois.

AN XI. — 1802.

823
D59
v.3

# LE DIABLE,

## HISTOIRE SATYRIQUE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Différence d'opinion entre l'auteur et le lecteur, sur les femmes entretenues. — Barclay et Madame..... à l'Hermitage. — Premières amours de monsieur Etienne. — Madame communique son secret à Barclay. — Ses principes sur la vertu. — Une*

*histoire. — Sévérité irréfléchie des parens. — Maison d'éducation. — Institutrice. — Conduite d'un père devant son enfant. — Observations sur les mariages disproportionnés. — Madame reconnoît les obligations qu'elle a à madame Wooltsnescroft. — L'Arioste.*

BARCLAY fut conduit à son arrivée, dans un charmant appartement, où il fut reçu par la personne que monsieur Buckle lui avoit designée le matin, sous le titre de *Madame*; en d'autres termes, la femme qu'il entretenoit.

LE LECTEUR. « Quoi! une femme entretenue! »

L'AUTEUR. « Miséricorde! je m'attendois à cette exclamation;

mais le mot est lâché ; il n'y a plus de remède. »

LE LECTEUR. « Une créature de cette espèce ! Votre projet seroit-il de. . . . . ? »

L'AUTEUR. « Vous verrez bientôt quel est mon projet ; mais de grâce, laissez-moi faire. Jettez mon livre au feu, si vous voulez, mais je ne veux pas me séparer de ma femme entretenue ; et j'avouerai même que je les aime beaucoup, pourvu cependant que ce soit un autre qui les entretienne. »

Madame reçut Barclay avec beaucoup de politesse et d'affabilité ; elle paroissoit âgée de trente ans ; sa figure étoit un peu marquée, mais bien proportionnée, et on remarquoit dans ses traits une naïveté et une vivacité qui ne pouvoient manquer

de charmer et de séduire tous ceux qui la regardoient. On n'apperce-voit rien de commun dans ses ma-nières, et sa conversation annonçoit une femme qui avoit reçu de l'édu-cation. Après avoir épuisé tous les topiques auxquels on peut avoir recours dans la compagnie d'un étranger, elle proposa à Barclay de faire un tour dans le jardin jusqu'à l'heure du dîner. Celui-ci accepta, et lui donna la main pour des-cendre. Après avoir visité et exa-miné les serres chaudes, les grottes et les autres objets curieux. Ils arri-vèrent à un hermitage, dans lequel ils entrèrent. A peine furent-ils assis qu'elle partit d'un éclat de rire. Barclay ne devinoit pas ce que cela vouloit dire.

« Je vous demande pardon,

monsieur Temple, dit-elle toujours en riant; mais toutes les fois que j'entre ici, je ne peux m'empêcher de rire. Vous n'imaginez pas quel genre d'adoration j'ai reçue ici. »

« C'est pourtant facile à concevoir, madame. »

« Je suis sûre que vous ne devinez ni le genre d'adoration, ni la personne de qui je l'ai reçue ? »

« On pourroit l'attribuer à tous ceux qui vous voient ; mais je suppose que vous voulez parler de monsieur Buckle. »

« De monsieur Buckle, mon Dieu ! je m'attendrois plutôt à être adorée du vieil hermite qui habitoit ce lieu-ci, du tems de son trisaïeul. Non, c'est d'un aimable jeune homme, dont vous avez sûrement

entendu parler, qui habite ce village, et que l'on appelle Etienne. »

« Ah ! monsieur Etienne ! »

« Lui-même; il m'aime à la folie, quoique, soit dit en passant, comme l'observe Larochefoucault, il n'auroit jamais songé à l'amour, s'il ne l'avoit vu dans un livre. »

« Oh! pardonnez-moi, madame, les sots sont naturellement amoureux. »

« A la bonne heure ; mais voici ce qui me fait croire qu'il a lu dans un livre les choses amoureuses dont il m'entretient. Il se croit Werter, et il veut que je sois Charlotte ; il m'écrit des lettres qui ne finissent point ; puis il vient me voir, me regarde et soupire, ce qui amuse infiniment monsieur Buckle. »

On entend le son d'une cloche.

« C'est pour dîner, dit-elle, partons. Adieu, charmant hermitage; adieu le théâtre de mes amours; je consens que vous soyiez le séjour divin de ceux qui vous préfèrent à un bon dîner. »

Barclay ne fut pas peu étonné, lorsqu'ils furent arrivés dans la salle-à-manger, de voir madame s'asseoir au haut de la table, et, sans avoir l'air de songer à ceux qui étoient absens, lui demander quel potage il vouloit.

« Si monsieur Buckle n'est pas arrivé, dit Barclay, ne ferions-nous pas bien de l'attendre? »

« Oh! mon Dieu non! s'écria-t-elle; jamais je ne l'attends; il peut arriver dans une minute, comme dans un mois, et il seroit très-fâché qu'on l'attendît. Faites comme il

vous plaira ; voilà sa maxime, et je la suis à la lettre. »

Barclay n'avoit plus rien à dire. On commença, et l'on s'entretint de divers sujets, jusqu'au moment où les domestiques, après avoir mis les vins et le dessert sur la table, se retirèrent et les laissèrent seuls. Alors il reprirent la conversation qu'ils avoient commencée dans le jardin, sur le compte de monsieur Etienne, et il demanda à madame si monsieur Buckle n'étoit pas jaloux.

« Lui, jaloux ! il n'est jaloux que de ce qui ne lui appartient pas. La nouveauté, voilà sa loi : et dans ce moment, il est à la poursuite d'un nouveau gibier. Ma position est si incertaine que si, comme on me l'a dit, mon Werter est maître de sa

fortune, je ne le laisserai pas mourir de désespoir. »

« Croyez-vous qu'il consentît à s'enfuir avec vous ? »

« J'en suis sûr ; je n'ai qu'à dire un mot pour cela. »

Mais il paroît aimer tendrement miss Pénélope. »

« Ah ! monsieur Temple, je vois que vous n'entendez rien à l'amour ; il croit qu'elle l'aime ; mais c'est moi qu'il adore véritablement ; cependant, l'on dit que miss Pénélope est fort belle. — Qu'en dites-vous. »

« Comme un ange de lumière ! »

« Vous en parlez avec chaleur. Vous intéressez-vous à cette jeune personne ? »

« Puisque vous me parlez si franchement, je vous dirai que je m'exposerois aux plus grands dan-

gers, pour la préserver du plus léger accident. »

« En ce cas-là, défiez-vous de monsieur Buckle: il en est amoureux, et il l'enlèvera, aussi sûr que vous êtes là, si vous n'y faites attention, et si vous ne l'avertissez d'être en garde contre lui. »

« Bon Dieu ! est-il possible ! » s'écria Barclay, en portant la main à son front.

« J'en ai la certitude. »

« Je vous remercie, je vous rends
lit Barclay : puis se recueillant : « Mais je vous prie, ne dites à personne que je prends un intérêt aussi vif. . . . . Cela pourroit faire naître des soupçons. . . . . »

« Votre précaution est inutile pour moi. Je n'en suis plus aux soupçons, et je suis sûre du fait.

Vous aimez miss Pénélope, mais je ne vous trahirai pas. »

Barclay saisit sa main et la baisa. « Vous êtes trop bonne », lui dit-il ; c'est dommage que vous soyiez obligée de vivre avec un aussi méchant homme. »

« Non, en vérité, dit-elle, je n'ai aucun titre au caractère que vous me donnez ; mais il n'en est pas moins un homme abominable. La place que j'occupe seroit remplie par une autre, si je l'abandonnois ; j'ai toujours eu très-mauvaise opinion de lui, depuis que j'ai vu de quelle façon indigne il a traité sa femme, la plus douce et la plus honnête créature qui existe. Je ne suis pas insensible, monsieur Temple, quoique je manque de conduite et de vertu. »

« Votre sensibilité vous fait honneur ; et je suis sûr que vous renonceriez avec plaisir au genre de vie que vous menez. »

« En vérité, vous êtes dans l'erreur ; car, dans la situation d'esprit où je me trouve, je ne voudrois pas être vertueuse, quand on m'offriroit tous les trésors du monde. Mes parens, contre leur intention sans doute, m'ont élevée pour être ce que je suis. J'ai des passions fortes, et un goût décidé pour le plaisir ; et c'est pour les satisfaire que j'ai renoncé à la vertu qui n'est à mes yeux qu'une source de tourmens, une barrière contre toutes les douceurs de la vie, et un obstacle qui s'oppose à toutes les jouissances. »

« Je vous demande pardon, madame, mais ce langage est celui

d'une femme qui ne garde plus aucun ménagement..., et qui ne peut convenir à une personne de votre sens et de votre mérite. «

« Vous êtes encore une fois dans l'erreur ; car j'ai perdu l'usage d'une partie de mes sens. Le premier sens d'une femme est celui de la pudeur ; et il y a long-tems que je n'ai plus celui-là. J'ai en effet perdu tout ménagement ; cependant vous ne devez pas me condamner sur les apparences. Le meilleur terrein peut produire de mauvais fruits ; mais c'est presque toujours parce qu'on y a semé de mauvaises graines. J'allois vous raconter mon histoire, continua-t-elle en riant : vous avez l'air si triste que j'aime mieux vous épargner cet ennui. »

« Comment ne serois-je pas triste

en voyant tant de talens ensevelis, lorsqu'ils auroient pu vous rendre la gloire et l'ornement de votre sexe ! Vous m'obligerez singulièrement de continuer. »

« Mon père, dit madame, faisoit un commerce de soieries, dans lequel il avoit acquis, peu-à-peu, une fortune considérable. Son caractère étoit l'opposé de celui de ma mère. Celle-ci avoit reçu une éducation très-ordinaire ; mais la nature l'avoit douée d'un heureux caractère, et sur-tout d'une extrême douceur. Mon père, au contraire, étoit dur jusqu'à la grossièreté, et dans sa maison, d'une tyrannie qui approchoit de la barbarie. Il avoit eu deux enfans de ma mère ; moi et un fils, mon aîné de deux ans. Quoique je fusse son enfant chéri,

je n'en étois pas davantage à l'abri des effets de son caractère féroce. Je crois que je suis d'un caractère ingénu ; car il ne m'est jamais arrivé de dire un mensonge, à moins que l'on ne m'y ait forcée en me menaçant de me punir pour avoir dit la vérité. Les parens ont grand tort, selon moi, de battre leurs enfans, lorsqu'ils avouent ingénuement les fautes qu'ils ont commises, sur-tout lorsque ces fautes sont légères et purement accidentelles. Ils ont d'autant plus tort, que cette conduite de leur part encourage les enfans à mentir, puisque c'est la seule chance qu'ils aient d'échapper au châtiment qui les menace. C'est à cette triste ressource que nous étions forcés d'avoir recours, mon frère et moi, parce que, dans sa colère,

mon père étoit dans l'usage de nous frapper jusqu'à ce que, pour mettre fin à notre supplice, nous prissions le parti d'avouer ce dont on nous accusoit injustement. Mais les mauvais traitemens que j'essuyois n'étoient rien en comparaison de ceux qu'éprouvoit mon frère. Ma mère étoit notre unique consolation ; elle pleuroit avec nous, et elle faisoit, lorsqu'il n'y étoit pas, tout ce qui étoit en son pouvoir pour nous dédommager de nos chagrins. Mon frère ne voyant aucun terme à sa situation, parloit souvent de fuir la maison paternelle ; mais les prières de ma mère parvenoient toujours à lui faire abandonner son projet.

» Il avoit quatorze ans, lorsqu'un jour, qu'il avoit commis une faute légère, mon père lui déclara qu'à

son

son retour d'une commission dont il l'avoit chargé, il l'écorcheroit tout vif. Mon frère qui savoit qu'il étoit capable de le faire comme il le disoit, ne revint pas, et depuis, nous n'avons jamais entendu parler de lui.

» C'étoit le fils chéri de ma mère, et elle en fut inconsolable. Mon père lui-même se repentit de l'avoir forcé de s'en aller; pour moi, j'y gagnai d'être battue un peu plus rarement qu'auparavant. C'est à cette époque que mon père commença à bien faire ses affaires; comme j'étois en apparence sa fille unique, il parla de me faire élever comme il faut, à ce qu'il disoit, il songea à m'envoyer dans une maison d'éducation.

» On me sépara en conséquence

de ma poupée, pour m'envoyer chez une jeune dame qui tenoit une maison d'éducation dans les environs de Londres, où j'appris un peu de français, davantage de vice, point de religion, et beaucoup d'impudence ; de sorte que, quoique je ne fusse âgée que de douze ans lorsque j'y entrai, au bout d'un an, mes compagnes m'avoient déja appris à faire des agaceries aux hommes, et à faire quelque différence entre une poupée de plâtre et une poupée parlante.

» Lorsque je revins à la maison, pour y passer les fêtes, je regardai ma mère avec mépris, parce que son éducation avoit été extrêmement commune ; et je fis ma cour à mon père, afin qu'il me laissât faire tout ce que je voudrois. Pour

que je ne perdisse pas le fruit des leçons que j'avois reçues à l'école, on me donna, chez mon père, une espèce d'institutrice, qui m'apprit une grande quantité de choses qu'aujourd'hui même je rougirois de répéter. Mon père, comme j'ai déja dit, étoit un homme extrêmement vulgaire dans ses discours comme dans ses actions. Pendant le dîner, ou lorsqu'il fumoit sa pipe avec quelqu'un de ses amis, il ne se faisoit aucun scrupule de répéter ses indécentes plaisanteries, et de tenir des discours, ou même de faire des gestes capables de corrompre l'esprit d'une jeune fille beaucoup moins disposée que moi à recevoir les impressions les plus dangereuses, et à chercher par toutes sortes de

moyens à connoître ce qu'elle auroit dû ignorer.

» Lorsque je retournai de la maison paternelle à l'école, c'étoit toujours avec une augmentation de connoissances variées que j'avois acquises dans les conversations intimes que j'avois eues avec ma gouvernante ou avec les autres domestiques auxquels on permettoit de faire société avec moi. Ces lumières, ou plutôt cette infection se répandoit bientôt parmi mes autres compagnes, et nous nous gâtions les unes les autres, sans savoir ce que nous faisions.

» Après avoir été pendant quatre ans à cette école, mon père me fit venir auprès de lui, pour prendre la place de ma mère qui venoit de

mourir subitement. Cette nouvelle fut très-agréable à une jeune fille inconsidérée, qui désiroit depuis long-tems être dégagée des lisières de ses maîtresses d'école. Mais, je ne fus pas long-tems sans regretter mon émancipation ; car il n'y avoit pas encore un mois que j'étois à la maison, que mon père forma une liaison avec sa domestique, et l'admit à l'honneur de s'asseoir à notre table. Les scènes dont je fus témoin, après cette époque, ne sont pas de nature à être mises sous vos yeux. Quelque tems après, mon père, à la vue duquel je tremblois encore lorsqu'il étoit sérieux, non-seulement me proposa d'épouser un de ses amis, un vieillard qui n'avoit plus de dents, mais il exigea sur-le-champ que j'acceptasse sa main.

Je fus donc obligée de souffrir les visites d'un vieux radoteur qui avoit cinq fois mon âge. Néanmoins, comme j'avois entendu dire à l'école que, lorsque je serois mariée, je pourrois faire avec plus de sûreté tout ce que je voudrois; et comme mon père m'inspiroit la plus grande terreur, je consentis à l'épouser. Mais il est impossible d'imaginer à quel degré je le détestois.

» Je pensois alors, et je pense encore aujourd'hui que les vieillards qui épousent des jeunes filles, commettent une action honteuse et contraire à la nature; mais j'ajoute qu'ils se rendent coupables d'une grande injustice. Lorsqu'ils étoient jeunes il n'a tenu qu'à eux d'avoir des femmes jeunes comme eux: maintenant qu'ils sont vieux, pourquoi ne permet-

troient ils pas à leurs fils de jouir du même avantage ? Je ne tardai donc pas à mettre ma théorie en pratique, et l'on croira aisément qu'avec l'éducation que j'avois reçue, et les soins que mon père avoit pris pour purifier mes mœurs, je n'ai pas dû rester long-tems inactive entre les bras d'un vieillard impuissant.

» J'ai lu quelque part que la fidélité conjugale se fait davantage remarquer lorsque les mariages sont fréquens et faciles ; mais lorsqu'au contraire c'est l'intérêt, l'orgueil des familles, ou l'autorité paternelle, qui, sans consulter l'inclination des parties, forme les unions entre les deux sexes, l'esprit de galanterie vient bientôt après, rompre ces foibles liens, en dépit de ces moralistes du jour, qui se récrient contre

l'effet, tandis qu'ils excusent la cause. Telle étoit exactement la situation où je me trouvois ; et mon mari qui étoit dans le commerce, ayant pour commis un très-joli garçon, les foibles liens qui nous unissoient furent bientôt rompus malgré la jalousie vigilante de mon vieillard imbécille. Comme l'amour du gain obligeoit mon mari d'aller tous les jours dans plusieurs endroits où sa présence étoit nécessaire, il vérifia ces vers de Voltaire, de la Pucelle d'Orléans. ( ch. 4. )

*Que de dangers on essuie en amour!*
*On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,*
*D'être cocu deux ou trois fois par jour.*

» Vous ne devez pas être surpris de m'entendre citer la Pucelle d'Orléans. C'étoit le moins immoral des livres que mon institutrice me donnoit

noit en secret à lire tandis que j'étois à l'école, afin de me perfectionner dans la langue française. Je savois par cœur tout le dernier chant, et je l'avois appris à la moitié de mes compagnes. J'ai toujours beaucoup aimé la lecture, et j'ai lu considérablement dans ma jeunesse. Le seul livre de ceux qui me sont tombés entre les mains, tandis que j'ai été à l'école, et qui ne fût pas ouvertement obscène, quoiqu'à beaucoup d'égards il méritât cette qualification, étoit l'ouvrage de madame Wooltonescroft-Godwin, intitulé les *Droits des Femmes*; et je ne dissimule pas que c'est à cette dame que je suis redevable d'une infinité de choses qui m'ont été d'un très-grand secours dans la profession libérale que j'exerce. »

Ici madame fut interrompue par un domestique, qui vint annoncer que le thé et le café étoient prêts. Barclay s'étant excusé d'accepter un autre verre de vin, madame et lui se levèrent et passèrent dans une autre pièce, où elle reprit sa narration ; mais comme dit Aristote :

« Je renvoie la suite à l'autre chapitre, parce qu'il est tems de finir celui-ci »

## CHAPITRE II.

*Madame renvoyée avec son amoureux. — Pourquoi les femmes du monde ressemblent aux bons charpentiers. — Les deux amoureux de madame vont en voyage. — Elle tombe dans la misère. — Stratagème. — Enlèvement. — Le plus fin attrapé ; et plusieurs autres choses dont je n'ai pas fait mention ici.*

MA liaison avec le commis de mon mari, continua madame, étoit connue de tout le monde, excepté de celui qui se donnoit le plus de

soins pour découvrir tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à des choses de cette nature. Le limaçon a, dit-on, les yeux placés à l'extrêmité de ses cornes. Je crois que les maris dont les femmes sont infidelles, sont dans le même cas ; au moins suis-je certaine que le mien étoit ainsi construit ; car autrement il se seroit apperçu beaucoup plutôt de ce qui se passoit. Enfin, un jour qu'il rentra sans être attendu, il nous surprit dans les bras l'un de l'autre. Il étoit dans l'usage de porter des lunettes ; mais quoiqu'il n'en eût pas alors, il ne vit que trop clairement ce à quoi nous nous occupions, et le résultat de sa découverte fut qu'il nous chassa tous les deux de sa maison. Dans tout le cours de mon éducation, on ne

m'avoit jamais appris qu'il existât quelque chose de semblable à la honte ou au déshonneur ; et comme ma conscience ne me reprochoit rien, cet événement m'affligea moins qu'il ne me réjouit ; et en vérité, j'en ressentis autant de plaisir qu'un oiseau à qui l'on ouvre sa cage. Mon amant me resta fidèle ; et comme nous avions quelque argent, nous fûmes pendant tout un mois les mortels les plus heureux du monde.

» Cependant nos finances furent bientôt épuisées. Mon mari ne vouloit pas entendre parler de moi. J'écrivis à mon respectable père. Ma belle-mère, car mon père venoit d'épouser sa servante, l'avoit subjugué au point que je reçus bientôt une réponse dans laquelle ma con-

duite étoit représentée sous le jour le plus odieux, prétexte honnête pour me refuser les secours que je demandois, et même pour déclarer que l'on ne vouloit plus me voir. Ma dernière ressource fut de faire des dettes, et de les mettre sur le compte de mon mari. Je fis usage de ce moyen aussi long-tems que je pus, et il fut obligé d'acquitter tous les mémoires, ce qui, joint à son grand âge, le conduisit en très-peu de tems dans le séjour habité par ses ancêtres.

» Par sa mort, je perdis un mari qui m'étoit utile, jusqu'à ce point qu'il me garantissoit de la prison, où sans lui mes créanciers n'auroient pas manqué de me jetter. J'avois toujours conservé mon amant; et je crois que ses attentions pour moi ne

se seroient jamais ralenties, si le besoin n'étoit venu nous surprendre, et considérablement refroidir son amour. Pour notre avantage commun, il fut décidé que nous nous séparerions, mais sans renoncer cependant à nous voir le plus souvent qu'il nous seroit possible.

» Plusieurs jeunes gens m'avoient offert de m'entretenir. Je cherchai les occasions de les voir, et j'en rencontrai un qui me convenoit parfaitement. Il étoit fils d'un riche négociant de la Cité, qui, attendu qu'il faisoit son entrée dans le monde, le surveilloit de très-près; mais lui donnoit d'ailleurs tout ce qu'il demandoit ; il avoit beaucoup d'argent, et c'étoit tout ce qu'il me falloit.

» Ce jeune homme me loua un

superbe appartement dans la partie de la ville habitée par la cour, où il venoit me voir tous les soirs; mais ayant toujours soin de s'en retourner à une heure du matin, pour ne donner aucun soupçon à son père; de sorte que l'on pouvoit dire de lui qu'il imitoit le soleil dans sa course : car il se levoit à l'orient et se couchoit à l'occident.

» Il n'étoit pas plutôt sorti que mon ami prenoit sa place. Je détestois mon entreteneur, et je lui faisois payer mes faveurs plus cher que s'il avoit été un étranger. Je ne sais pas comment cela se faisoit, mais plus il me donnoit et plus je le haïssois. Il étoit extrêmement généreux, et ses dons passoient de mes mains dans celles de mon ancien amant.

» Mon bonheur auroit été par-

fait, s'il avoit pu me dispenser de ses visites. Je n'avois point d'enfans ; mais grâces à ces misérables qui annoncent des remèdes pour toutes sortes de maladie, et qui insinuent qu'il faut se donner de garde de les prendre pendant la grossesse, parce qu'ils la détruiroient infailliblement, j'aurois pu, si j'avois apperçu quelques symptômes, m'en débarrasser aisément. D'ailleurs, je crois que les femmes de mon état font peu d'enfans, apparemment à cause de l'ancien proverbe qui dit que « *les meilleurs charpentiers sont ceux qui font le moins de copeaux.* »

» Cet heureux tems ne pouvoit durer éternellement ; mes demandes exorbitantes, et la promptitude avec laquelle ce jeune homme s'empressoit de les satisfaire, excitèrent enfin

la curiosité de son père. Celui-ci en découvrit la cause, et obligea son fils de faire un voyage en France et en Italie.

» Les débris qui nous restèrent étoient considérables. Nous vécûmes dessus, mon amant et moi, jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés. Je le perdis peu de tems après : il avoit contracté en vivant avec moi l'habitude de l'oisiveté, de la dissipation et de tous les autres vices ; de sorte qu'il ne fut plus en état, lorsque les ressources lui manquèrent, de reprendre l'exercice des talens industrieux dans lesquels il avoit été élevé. Nous n'avions pas le sou, et pour se procurer de l'argent, il prit un jour, sans m'en prévenir, le parti de monter à cheval et d'aller voler sur le grand'chemin. Il fut arrêté sur le

fait, et au bout de quelques mois, jugé et condamné, pour prix de ses travaux, à voyager aux dépens de son pays.

» Après cela j'essuyai un terrible revers de fortune, dont je me relevai plusieurs fois, mais toujours pour retomber plus bas que je n'étois auparavant. Des malheurs de toute espèce vinrent m'assaillir, et me plongèrent jusqu'au cou dans la misère; mais je n'avois en moi aucun principe régénérateur, point de pudeur, point de crainte de l'avenir. L'état affreux et déplorable dans lequel j'étois tombée, ne servit donc qu'à me familiariser davantage avec le vice, la prostitution et tous les débordemens qui l'accompagnent. Dix années de ma vie se sont dissipées de cette manière; quelquefois

recherchée par les hommes opulens et brillante de tous les ornemens de la prodigalité, mais beaucoup plus souvent couverte de haillons de diverses couleurs, qui attestoient les divers genres de misère auxquels j'étois en proie. Mais j'étois depuis mon enfance habituée au vice; et quoique je fusse tous les jours témoin de la chute d'une infinité de mes semblables qui succomboient sous le poids de leurs malheurs, je n'ai jamais manqué de courage.

» Personne, pas même mon père, j'en étois sûre, ne songeoit à moi; et en vérité je ne sentois dans mon cœur aucune affection pour lui; car dans les momens où j'étois le plus pressée par le besoin et par la misère, j'aurois souffert tous les maux à-la-fois, plutôt que d'accepter un

asile dans sa maison. Sa grossièreté avoit détruit tout mon respect pour lui; et la cruauté avec laquelle il nous avoit traités, moi et mon frère, m'avoit inspiré pour lui une horreur que le tems n'a pu détruire.

» J'étois dans une de ces crises déplorables, dont je viens de parler, lorsque j'appris que mon père étoit mort. Ma belle-mère l'avoit précédé au tombeau; mais ce ne fut qu'après l'avoir entièrement ruiné. Cependant il restoit encore quelques centaines de livres sterling dont mon père n'avoit pas eu le tems de disposer à son lit de mort, et qui me revenoient de droit. J'oubliai sur-le-champ tout ce qui m'étoit arrivé, et je rentrai dans le monde plus brillante que jamais. Parmi les habits nouveaux et élégans que je me

fis faire, j'en pris deux ou trois de deuil, non par aucun sentiment de regret pour la perte que j'avois faite, mais pour sauver les apparences. Comme c'étoit la saison des bains, je fus à Bath avec une dame d'un certain âge, que je fis passer pour ma mère, et à laquelle je donnai des habits décens, afin de la mettre en état de soutenir le caractère respectable que je lui destinois.

» Il y a deux ans de cela; je jouois avec beaucoup de succès le rôle d'une femme modeste, lorsque je fixai l'attention de monsieur Buckle, qui étoit venu passer quelques semaines à Bath. Dès l'instant qu'il me vit, il s'attacha à mes pas, et ne me quitta plus que je ne lui eusse promis de me laisser enlever. Nous convînmes du moment. Sa

chaise vint m'attendre ( celle que vous avez dû voir à la porte, car elle y est toujours ). Je payai généreusement ma mère, et à minuit le galant monsieur Buckle fut sous mes fenêtres, m'aida à descendre d'un premier étage dans la rue, me reçut dans ses bras; et, après m'avoir gardée huit jours à Bath, il me conduisit dans cette maison, d'où je ne suis pas sortie depuis. On dit que l'amour est aveugle, et monsieur Buckle en est la preuve. Avec toute son expérience, il n'a pu découvrir qu'il avoit pris martre pour renard; et s'il me néglige, c'est qu'il néglige de même toutes les autres femmes, sans autre motif que la satiété. Je ne sais comment tout cela finira; c'est pourquoi je pourrai bien permettre à M. Etienne, mon Werter,

de m'enlever ; et lorsque nous serons mariés je serai encore une fois sur mes pieds, et en état de reparoître dans le monde. »

Ici madame termina son récit. Barclay déplora en secret la dépravation de cette femme, dont l'éducation avoit tellement corrompu toutes les facultés morales, qu'il restoit peu ou point d'espoir d'une sincère réformation. Aussi n'essaya-t-il même pas de lui rappeler les maximes de la morale et de la religion, puisqu'elle lui avoit déclaré que jamais elle n'avoit appris à reconnoître leur influence ou leur autorité. Toutes ses pensées étoient d'ailleurs concentrées dans le danger que couroit Pénélope de la part de monsieur Buckle, et que son imagination grossissoit encore.

Ses

Ses malheurs n'étoient pas finis, et le moment fatal qui devoit y mettre le comble n'étoit pas éloigné.

## CHAPITRE III.

*Message de la part de M. Buckle. — Pourquoi un homme s'ennuie de sa femme. — Discours un peu étrange dans la bouche d'un grand moraliste. — De l'occupation pour Barclay. — Ce qu'il fait, lorsqu'il est instruit de la nature de cette occupation. — Lettre anonyme. — Barclay très-embarrassé.*

APRÈS les aveux réciproques qu'ils s'étoient faits, Barclay ne put quitter madame sans lui promettre, et sans recevoir d'elle la promesse de

se garder l'un à l'autre un secret inviolable. L'amour ne se trouvoit pas au nombre de ses habitudes; mais la figure, les manières engageantes de notre héros lui avoient inspiré une sorte de respect et de bienveillance qui l'auroit portée à tout faire pour l'obliger. Sur sa prière, elle lui donna l'assurance de l'instruire de toutes les mesures qu'elle apprendroit que monsieur Buckle auroit le dessein de prendre contre le repos de Pénélope. Je ne sais pas quelle espèce de salaire madame attendoit de Barclay pour ce service, et je ne me permettrai même pas de faire aucune conjecture à cet égard, car la belle dame qui me tient; et qui m'a déja fait plusieurs querelles de la même nature, ne manqueroit pas

de m'en faire une nouvelle, et comme j'aime la paix, je garde le silence.

Le lendemain, monsieur l'abbé Dupont vint trouver Barclay, et lui faire des excuses de la part de monsieur Buckle, de ce qu'il n'avoit pu lui tenir compagnie à dîner, et pour l'inviter à venir le voir toutes les fois que cela lui seroit agréable.

Barclay ne put s'empêcher de recevoir monsieur l'abbé un peu froidement, parce qu'il le soupçonnoit d'être dans la confidence de monsieur Buckle : mais il ne put s'empêcher de faire à celui-ci une réponse honnête, bien résolu de le voir fréquemment, afin de découvrir les complots qu'il pourroit tramer contre le repos de Pénélope, et par conséquent contre son bonheur.

Ses alarmes de ce côté furent si vives, qu'elles lui firent oublier ce qu'il avoit à redouter de la part de Vonhein ; mais le tems approchoit où toutes les craintes sur lesquelles il s'étoit fait une trompeuse illusion alloient se renouveler avec plus de force que jamais.

Il ne tarda pas à rendre une nouvelle visite à monsieur Buckle ; et comme celui-ci le traitoit toujours avec beaucoup d'aisance et de familiarité, il se hasarda un jour qu'ils étoient seuls, à lui parler de madame Buckle.

« Elle est extrêmement aimable, dit Barclay, et je suis étonné, monsieur Buckle, qu'un homme aussi sensible que vous ait pu cesser de l'aimer. »

« En vérité, je ne le sais pas moi-

même. Elle est assez bien pour les autres, sans doute; mais si vous la connoissiez comme moi, vous n'en seriez plus étonné. »

« En quoi donc a-t-elle pu vous déplaire ? »

« Mais, on ne trouve jamais aucune variété dans son caractère. Elle est toujours la même femme depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre. »

« Fi ! je suis étonné d'entendre un homme aussi sensé que vous, parler de cette manière. »

« Oui, vous avez raison ; mais j'ai encore d'autres motifs : elle a un mauvais caractère. »

« Réellement ! bah, vous ne parlez pas sérieusement ! Il est impossible que madame Buckle puisse jamais se mettre en colère, et vous

offenser par un langage inconvenant ! »

« Non, non, ce n'est pas là ce que je veux dire ; mais elle me provoquoit sans cesse. »

« Comment cela ? »

« Par sa douceur. Elle ne me répliquoit jamais ; elle supportoit tout ce que je lui disois et tout ce que je lui faisois avec une résignation qui me désespéroit. »

« Et vous appelez cela un mauvais caractère ! »

Après un moment de silence.

« Peut-être ai-je tort de lui reprocher cela ; mais j'ai bien d'autres griefs. »

« Je serois bien aise de les connoître. »

Monsieur Buckle fit alors l'énumération de tous les reproches qu'il

prétendoit avoir à faire à son épouse; ils étoient tous plus ridicules les uns que les autres, Barclay n'eut même pas de peine à les réfuter. Enfin, pressé par celui-ci et poussé jusques dans ses derniers retranchemens, il fut contraint d'avouer qu'il n'avoit eu aucune bonne raison de se séparer de sa femme, à moins que Barclay ne convînt que son égalité d'humeur n'en fût une suffisante. « Vous pouvez, ajouta-t-il, regarder ce grief comme extrêmement futile; mais il est à mes yeux d'un poids que je ne puis supporter. »

Monsieur Buckle se soumit d'autant plus volontiers à cette espèce de réprimande de la part de Barclay, que, d'après un conseil qu'il avoit tenu avec monsieur l'abbé Dupont, le moment étoit arrivé où il pouvoit

pouvoit se servir de Barclay pour l'exécution de son projet, ou le forcer de s'éloigner.

Comme Barclay demeuroit dans la même maison que Pénélope, monsieur Buckle avoit imaginé qu'il pouvoit lui être d'une grande utilité, lorsque son confident lui dit qu'il soupçonnoit qu'il existoit entre elle et lui quelque accord de sentiment; il se détermina, en conséquence, à le sonder sur cette affaire délicate.

Après la liberté que Barclay venoit de prendre avec lui sur ce qui le regardoit, monsieur Buckle pensoit qu'il pouvoit bien se permettre à son tour de hasarder quelque proposition. En continuant donc de parler sur le même sujet, il lui dit,

comme s'il avoit eu l'intention d'en faire son ami :

« Pour vous dire la vérité, monsieur Temple, — car je crois que je puis vous confier mes plus secrètes pensées, — je suis par goût, ou peut-être par habitude, trop enclin au libertinage. »

« Si vous êtes sincèrement résolu à vous corriger, personne au monde n'est plus en état de vous seconder que madame Buckle. »

« Voulez-vous être mon ami ? »

« Je ne demande pas mieux ; mais comment puis-je être l'ami d'un homme dont je n'approuve pas la conduite ? »

« Serez vous mon ami, si je vous promets de reprendre mon épouse ? »

« Oui, je le serai. »

« Eh bien donc, je la reprendrai, mais non pas en ce moment ; il faut auparavant que vous me donniez une preuve de votre amitié. »

« Avec grand plaisir ; il n'y a rien que je ne fasse pour une pareille cause. — En quoi puis-je vous servir ? »

« Oh ! vous pouvez me rendre un service très-important. Je sais que les principes d'une morale vulgaire condamnent la séduction à l'égard des femmes, et je conviens moi-même qu'elle est, en quelque sorte, blâmable, lorsqu'on les abandonne, en les exposant au besoin et à la misère ; mais lorsqu'on a l'intention de leur assurer un sort honnête, alors on n'y voit aucun mal. »

Ceci étoit présenté comme une



UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

hypothèse ; mais à peine monsieur Buckle eut-il achevé, que Barclay se rappelant les dernières paroles de son père, à son lit de mort, resta immobile comme un homme abîmé dans ses réflexions. Voyant cela, monsieur Buckle reprit ainsi.

« Quelle est votre opinion, monsieur Temple ? »

« Mauvaise, condamnable dans les deux cas », répondit Barclay.

« Allons, allons, dit monsieur Buckle, vous prennez la chose plus sérieusement qu'il n'est besoin. Un grand moraliste a dit, en parlant d'un homme qui faisoit son état de procurer des femmes de mauvaise vie, et de celui qui vendoit des instrumens en fer, que celui qui faisoit un enfant à une fille, ne devoit pas plus être comparé à l'un que celui

qui achetoit un canif ne pouvoit être assimilé à l'autre. »

« Je crois, répondit Barclay, que le premier est encore plus criminel ; mais je croyois, monsieur, que vous alliez me dire comment je pouvois vous être de quelque utilité ? »

« C'est ce que je vais faire, si vous êtes disposé à m'obliger, et je sais que rien n'est plus facile pour vous ; car je suis certain que, quelque masque de vertu que vous croyiez devoir prendre tandis que vous habitez la maison du ministre, vous ne faites pas plus de cas que moi, de tous ces grands principes de morale. Pour en finir donc, j'aime Pénélope. »

A ces mots tout le corps de Barclay trembla comme la feuille.

« Aidez-moi à l'obtenir, continua monsieur Buckle, et je ferai ensuite tout ce que vous voudrez. »

Notre héros se leva alors comme un furieux de dessus sa chaise; ses yeux étinceloient de colère. Il ne pouvoit cacher son indignation, et pourtant il étoit incapable de la manifester. Comme s'il avoit été poursuivi par des brigands, il s'élança dans la salle-basse et sortit précipitamment de la maison.

Barclay étoit presque à la porte du presbytère, qu'il n'avoit encore pu recouvrer ses sens et sa raison suffisamment, pour s'appercevoir qu'en donnant ainsi un libre cours à ses sensations, il avoit pu laisser croire à monsieur Buckle qu'il étoit amoureux de Pénélope. Cependant en y réfléchissant, il se livra à l'espoir

que sa conduite pouvoit être attribuée au ressentiment qu'il avoit dû prouver lorsqu'on lui avoit proposé une action aussi basse et aussi criminelle. Mais il s'abusoit ; car monsieur Buckle fit venir l'abbé immédiatement après son départ, et après lui avoir raconté tout ce qui s'étoit passé, ils y trouvèrent l'un et l'autre la confirmation de leurs soupçons. L'abbé ne laissa pas échapper cette occasion de satisfaire sa haine contre notre héros. Son avis fut de l'éloigner par toutes sortes de moyens, et monsieur Buckle l'approuva.

Après plusieurs plans proposés et rejettés on s'arrêta à celui-ci : Ecrire premièrement à Vonhein, à qui l'abbé savoit que le ministre avoit promis Pénélope en mariage, et en excitant sa jalousie, faire naître une

querelle entre les deux amis, dont on profiteroit pour enlever leur maîtresse. On écrivit donc une lettre anonyme qui réussit au-delà de leurs souhaits, au moins quant à la première partie de leur plan.

L'effet ne se fit pas attendre longtems.

Barclay qui, depuis sa dernière entrevue avec monsieur Buckle avoit été en proie aux plus cruelles agitations, étoit un soir chez Gregory, de retour de la maison de monsieur George Pawlet, chez lequel il avoit passé la journée, lorsqu'on lui apporta une lettre du presbytère. Le domestique s'en fut, sans attendre la réponse. Barclay jetta les yeux sur l'adresse et reconnut l'écriture du ministre, Il n'en devinoit pas le sujet ; mais en rompant le cachet

son cœur en eut quelques pressentimens, et il lut ce qui suit :

« Monsieur,

» C'est avec bien du regret que » je me vois dans la nécessité de » vous défendre de rentrer dans ma » maison. J'avoue que j'avois une » grande considération pour vous, » et que je vous croyois digne de » toute mon estime. Il m'en coûte » beaucoup de penser autrement. » Le parti que je prends n'est point » l'effet de la précipitation ; il est » irrévocable. Monsieur Vonhein » est actuellement ici ; il vous ac- » cuse de la plus noire ingratitude, » et son accusation m'a été confir- » mée par une bouche qui ne m'a » jamais trompé.

» James Pawlet. »

» *P.* S. Vos effets seront remis

» à la première personne que vous » aurez chargée de les venir prendre. »

Barclay fut pétrifié; la lettre lui tomba des mains et il resta immobile comme une statue. Gregory alarmé de ce qu'il voyoit, ramassa la lettre, et après l'avoir parcourue, le réveilla de sa stupeur par une imprécation.

« Que Dieu le confonde ! Voilà ce que j'ai toujours craint » ! s'écria-t-il.

« Craint, quoi ? »

« Que ce monsieur Vonhein ne vous jouât quelque mauvais tour. Je ne vous en ai jamais rien dit ; mais je n'ai jamais aimé son regard sombre. J'étois sûr. . . . »

« Silence ! Je ne permettrai pas

que l'on dise rien de défavorable de Keppel. »

Gregory ne dit plus rien.

« Il y a ici quelque mal-entendu, reprit Barclay, ou quelque complot diabolique pour noircir ma conduite là où elle mériteroit des éloges. Je ne puis, non je ne puis croire. — Mais vas, Gregory, lui dit-il en s'interrompant ; cours au presbytère comme si tu allois pour chercher mes effets, et tâches de recueillir tout ce que tu pourras des circonstances relatives à cette affaire mystérieuse. »

Gregory partit, laissant Barclay dans un état d'incertitude et d'anxiété difficile à décrire.

## CHAPITRE IV.

*Arrivée de quelqu'un. — Alarme générale. — Conduite de Pénéloppe. — De madame Pawlet. — Elle représente l'ingratitude sous un nouveau jour. — Conseil qu'elle donne à Keppel. — Colère. — Amour. — Jalousie. — Effets de toutes ces passions. — Pénélope comparée à une pierre d'aimant. — Ce que les hommes recherchent le plus. — Lettre de Vonhein. — Réponse de Barclay. — Le résultat. — Conduite du négociant. — Un avant-poste donne avis d'une attaque prochaine. — Comment l'ennemi est reçu.*

UNE demi-heure après, Gregory revint chargé, misérablement

chargé ; son dos courbé sous le poids des malles, et son cœur rempli d'affliction. Il avoit appris de la femme-de-chambre de Pénélope tous les détails de cet événement.

Il avoit su d'elle que Vonhein étoit arrivé au presbytère, au moment où il n'étoit pas attendu, et où Barclay étoit absent. Cette visite soudaine étoit la suite de la lettre anonyme qu'il avoit reçue, et qui l'avoit déterminé à partir sur-le-champ pour le presbytère, le cœur plein de rage et de ressentiment. Sa figure naturellement sombre, avoit tous les caractères de la mélancolie la plus noire ; ce que monsieur Pawlet remarqua dès qu'il fût entré, et ce dont on ne lui laissa pas longtems ignorer la cause. Le ministre ne pouvoit ajouter foi à toutes les

accusations contenues dans la lettre écrite contre Barchay, dans laquelle on disoit qu'il avoit employé les moyens les plus odieux pour gagner l'affection de Pénélope, et la détacher de Vonhein. Il ne pouvoit croire qu'il existât autre chose entre eux que de l'amitié, et il supplia Keppel de calmer ses sens agités, et de se persuader qu'elle lui étoit aussi attachée qu'auparavant.

« Eh bien! j'en veux avoir la preuve, dit Keppel; qu'elle me le confirme de sa propre bouche, autrement je n'en croirai rien. — Oh! il a joué le rôle d'un scélérat! »

« Non, non, reprit le ministre; ne le jugez pas si sévèrement. Pénélope va tout rétablir. »

On fit dire à Pénélope de descendre. Lorsqu'elle fut arrivée, elle

avoua avec la plus touchante ingénuité son amour pour Barclay, et elle se mit à pleurer.

« Vous voyez, dit Keppel, en baissant la vue ; vous voyez, monsieur, que j'étois bien informé. »

Le ministre leva les yeux et les mains vers le ciel, sans pouvoir proférer une seule parole.

« Voilà l'amitié ! continua Keppel. Il étoit mon ami ; je l'aimois autant, — ah ! plus que moi-même ! Je lui ai procuré l'entrée de votre maison, parce que je croyois que c'étoit le plus grand service que je pouvois lui rendre ; et voilà comme il me récompense ! Homme lâche, ingrat et perfide ! »

Le ministre restoit toujours confondu.

« Et vous aussi ! ajouta-t-il, en

se retournant vers Pénélope qui étoit assise, les yeux couverts de son mouchoir ; — et vous aussi ! Pénélope, me traiter ainsi ! après m'avoir depuis si long-tems donné votre foi ! Quelle que soit l'affection que vous avez pu avoir pour lui, son ingratitude envers moi et envers monsieur Pawlet, dont il a violé l'asile, doit vous le faire envisager avec horreur. Il est indigne de votre estime. »

« Vous le jugez mal, dit Pénélope, en sanglottant... Vous le... Il est, oui, je suis sûre qu'il est... » En disant cela elle sortit en fondant en larmes.

« Suis-je assez malheureux ! s'écria le ministre ; qu'ai-je fait pour mériter cette infortune ? Non, je ne

ne l'aurois jamais cru capable d'une pareille ingratitude! »

Madame Pawlet entra dans ce moment; elle témoigna beaucoup d'impatience de savoir ce qui s'étoit passé, et sa curiosité fut bientôt satisfaite par Vonhein. Quoiqu'elle fût très-attachée à son secrétaire, et qu'il lui en coûtât beaucoup de s'en séparer, elle ne put s'empêcher de prendre le parti de Vonhein.

« Rien ne me choque autant, dit-elle, que l'ingratitude. Je me rappelle que, parmi les Perses, c'est Xénophon qui dit cela, je crois, on punissoit sévèrement les ingrats. Il n'est point de plus grand crime à mes yeux. Elle détruit tous les liens et empoisonne les plus doux sentimens de la nature. Pour en faire connoître toute la difformité, je vais

la considérer sous un nouveau point de vue. Je soutiens qu'il n'existe point d'affection naturelle dans l'âme des enfans pour ceux qui leur ont donné le jour. Ce que l'on appelle affection naturelle, n'est autre chose que la reconnoissance. — La reconnoissance pour la mère qui les a portés et nourris, pour le père qui les a élevés et maintenus. S'il en est ainsi, quel crime que l'ingratitude! un crime qui fait frémir d'horreur, et que je ne saurois désigner autrement que par le manque absolu d'affection naturelle. »

Comme ce discours flattoit le ressentiment de Keppel, il l'écouta avec attention, et après en avoir tiré des conséquences défavorables contre Barclay, il obligea monsieur Pawlet d'écrire la lettre que l'on a

vue plus haut. Le ministre ne put s'y refuser ; et tandis qu'il étoit occupé à l'écrire, Keppel se promenoit à grands pas de long en large dans la chambre, dans la plus violente agitation, et en laissant souvent échapper des exclamations et des imprécations contre Barclay. Madame Pawlet ne put voir sa paisible situation sans se croire obligée de lui donner quelques conseils salutaires.

« Je vous prie, monsieur Vonhein, lui dit-elle, de ne pas vous abandonner à la colère ; vous ignorez peut-être les maux qu'elle peut produire : les ecchymoses, les hémorragies, les apoplexies, les dilatations de cœur, les inflammations locales, les perspirations trop abondantes, les vomissemens et les diar-

rhées, sont les résultats de cette malheureuse passion. »

Keppel ne répondit rien.

« Soyez également en garde contre l'amour et la jalousie. Haller assure que les désirs trop ardens causent des palpitations de cœur, suivies d'anévrisme de l'aorte; et la jalousie est quelquefois accompagnée de spasmes dans les conduits biliaires, qui forcent la bile d'entrer dans la circulation. »

Au moment où madame Pawlet terminoit sa leçon de médecine, le ministre achevoit sa lettre ; il en donna lecture à Keppel qui l'approuva, et il l'envoya à son adresse.

Après que le domestique fut parti avec la lettre, il se fit un assez long silence que madame Pawlet interrompit par une proposition qui se

trouva être du goût de monsieur Vonhein, et que l'on mit sur-le-champ à exécution; car le pauvre monsieur Pawlet étoit tellement absorbé par la douleur, qu'il les laissoit faire tout ce qu'ils vouloient.

Voici quelle fut cette proposition : « Je sais, dit-elle, que dans cette affaire Pénélope possède, comme l'aimant, la force d'attraction; mais l'expérience démontre que l'aimant lui-même, quoiqu'il soit une puissance attractive, suit, lorsqu'on le laisse libre dans l'eau, l'aiguille que l'on promène au-dessus ou autour du bassin. Maintenant, si on laisse Pénélope en liberté, qui répondra qu'elle ne suivra pas monsieur Temple? C'est pourquoi je

propose de la renfermer dans sa chambre. »

Lorsque Gregory fut de retour, et eut fait part à Barclay de ce qui précède, quoiqu'avec beaucoup moins de détails, celui-ci vit tout-à-coup les artifices que l'on avoit mis en usage pour le perdre. Cependant, la principale accusation contenue dans la lettre anonyme, étoit vraie, et sa conscience étoit son premier bourreau. Il avoit à se reprocher d'avoir fait pendant si longtems un mystère de sa passion à son ami, et il avoit moins à se plaindre de l'auteur de la lettre, que de lui-même. Il avoit trompé son ami, et il ne pouvoit plus compter sur le sacrifice qu'il supposoit ou plutôt qu'il espéroit que sa tendresse pour lui l'engageroit à faire, en abandon-

nant tous ses droits sur Pénélope. Sa douleur étoit extrême ; mais son amour étoit toujours le même. Gregory jura, pria, et fit tout ce qu'il put pour le consoler, mais en vain ; son âme toute entière étoit abandonnée au chagrin et au désespoir.

Cependant, dans sa triste mélancolie, il songeoit sans cesse à Pénélope ; et le souvenir de ce qu'elle avoit fait pour lui, en confessant son amour, adoucissoit ses chagrins, faisoit briller à ses yeux quelques rayons d'espoir et lui rendoit plus chers les heureux momens qu'il avoit passés avec elle.

Le bon et le méchant, le roi et le mendiant, le voleur et le juge courent tous après le bonheur, quoique par des chemins différens. Mais

hélas ! combien il y en a peu qui prennent la véritable route ! Combien sont jetés de côté ! combien périssent dans la poursuite ; et qu'ils sont en petit nombre ceux qui vivent assez long-tems, ou qui sont assez adroits pour saisir l'objet de leurs longues recherches, lorsqu'il se présente. — Barclay voyoit le bonheur sous la forme de l'amour; et quoiqu'il le vît échapper, il étoit déterminé à ne pas en abandonner la poursuite.

On a dit que Vonhein étoit aussi violent et aussi excessif dans sa haine que dans son amitié. Toutes les fois qu'il étoit ou qu'il se croyoit offensé, il devenoit implacable et cruel. Cependant son affection pour Barclay avoit été si grande, qu'il ne put entièrement y renoncer, témoin la lettre

lettre suivante que notre héros reçut quelques heures après le retour de Gregory :

« Barclay,

» Il fut un tems où nous étions » ce qu'à peine on pourroit espérer » de trouver dans chacune des » quatre parties du globe; deux » hommes n'ayant qu'un même » cœur à eux deux. Nos plaisirs, » nos chagrins, nos amusemens, » nos peines, tout étoit commun » entre nous; cet heureux tems n'est » plus. Vous avez détruit mon bonheur et mon repos; vous avez trahi » l'amitié; vous vous êtes déshonoré vous-même. Cependant vous » pouvez encore tout réparer; renoncez à Pénélope. Vous me » connoissez, Barclay; vous savez

» que je suis ferme, inébranlable
» dans mes résolutions. Donnez-
» moi cette satisfaction, ou que la
» terre s'entr'ouvre sous mes pas, et
» que le ciel m'abandonne ! si jamais
» nous redevenons amis.

» KEPPEL-VONHEIN. »

» P. S. Si vous faites assez peu
» de cas de mon amitié pour refuser
» de me satisfaire, je vous conseille
» de fuir ma présence. En voici les
» moyens ; — je sens ; — mais de-
» vrai-je l'avouer ? je sens que je
» ne pourrois vous voir dans le be-
» soin. »

Barclay lut cette lettre dans les plus vives angoisses, mais il prit bientôt son parti et fit la réponse suivante :

« Keppel,

» Votre conduite me perce jus-
» qu'au fond du cœur. J'aimerois
» mieux mourir que de vous offen-
» ser. Si vous dites que mon amour
» pour Pénélope est un crime en-
» vers vous, vous êtes injuste; car
» vous m'imputez ce que vous ne
» devriez attribuer qu'au destin.
» — Je n'ai pu m'empêcher de
» l'aimer, et il n'est pas en mon
» pouvoir de cesser de l'adorer.

» Je vous renvoie votre argent;
» je ne puis recevoir des secours
» d'un homme qui n'est plus mon
» ami. Votre amitié pour moi,
» Keppel, peut chanceler, mais
» celle que je vous ai vouée est inal-
» térable, et durera en dépit de
» tous les maux que vous pouvez

» accumuler sur la tête de celui qui
» n'a jamais rien fait volontaire-
» ment, qui puisse être regardé
» comme une violation de ces liens
» sacrés qu'il a toujours chéris, et
» dont le prix est inestimable à ses
» yeux.

» BARCLAY-TEMPLE. »

La réponse de Barclay excita tellement l'indignation de Vonhein, que tout le presbytère en fut alarmé; mais le départ subit de celui-ci, qui eut lieu le lendemain matin, rétablit, sinon le repos, du moins la tranquillité dans cette maison. Il ne fit part à personne de ses projets; mais on ne tarda pas à en appercevoir les résultats.

Notre héros ne savoit quel parti prendre. Il n'ignoroit pas qu'il ne

pouvoit rester long-tems dans le village, et pourtant il ne pouvoit se résoudre à l'abandonner. Comme un esprit qui a quitté ce qui lui étoit cher, il aimoit à hanter les lieux qui avoient été témoins de son bonheur.

Une pareille esclandre ne pourroit arriver nulle part sans faire quelque bruit; mais dans un village que l'on ne peut mieux définir qu'en l'appelant un monstre tout oreilles et tout langues, cet événement fut en très-peu de tems le sujet de toutes les conversations, depuis la cave jusqu'au grenier, dans toutes les maisons: il servit sur-tout d'aliment à la malignité de madame George Pawlet et de ses deux chers enfans, miss Phillis et monsieur Etienne.

Le négociant néanmoins ne vit

pas la chose de la même manière que sa famille ; il craignit de perdre Barclay, dont les principes et les conseils avoient considérablement gagné dans son esprit. Il l'envoya chercher, et le prenant à part, il le pria de l'instruire de la vérité de toute cette affaire.

« Ce que j'ai appris, lui dit-il, je le tiens de ma femme et de Phillis; mais je suis trop votre ami, et j'ai trop de confiance dans votre délicatesse pour croire un mot de l'infâme histoire qu'elles font circuler sur ce qui s'est passé chez mon frère. »

Barclay lui raconta toutes les circonstances de cette affaire, et finit par lui dire qu'il n'y avoit point de sacrifice, si grand qu'il fût, qu'il ne fût disposé à faire pour le

bonheur de son ami ; celui même de son amour pour Pénélope , s'il dépendoit de lui ; « mais cela est impossible , dit-il ; il n'est pas en mon pouvoir de dire : Je ne l'aimerai plus. »

Après l'avoir entendu jusqu'au bout , le négociant lui serra la main et lui promit sa protection. Quoique attaché à l'argent , au point de pouvoir passer pour un avare , monsieur Pawlet avoit conçu une si forte amitié pour notre héros , qu'il lui offrit une chambre dans sa maison ; et peu de tems après il lui donna une preuve encore plus forte de son amitié.

Un jour qu'il causoit dans sa chambre avec le négociant , ils entendirent quelqu'un qui montoit lourdement et avec précipitation

l'escalier, et bientôt après plusieurs coups redoublés à la porte. Ils avoient à peine répondu, entrez, que Gregory s'élança dans la chambre, les yeux égarés, et d'un air qui annonçoit qu'il avoit quelque chose d'important mais de désagréable à apprendre.

« Je vous demande pardon, monsieur; j'espère que vous excuserez ma hardiesse, dit-il en saluant monsieur Paylet; mais — — mais... » puis se tournant vers Barclay. « Monsieur, fuyez vîte. »

« Fuir! » répéta Barclay.

« Oui, monsieur, oui, les huissiers sont à vos trousses. Je les ai vus. Je viens de leur parler à l'instant. »

« Ah! Keppel, Keppel! » s'écria Barclay, en secouant la tête.

« Ah ! que Dieu le confonde ! dit Gregory ; je savois bien. . . . . »

« Silence ! lui dit Barclay d'un ton sévère ; je vous ai déja averti. — Que je ne vous entende plus tenir un pareil langage. Mais voyons ce que vous avez à me dire, afin que j'agisse en conséquence. »

« Tandis que j'étois dans ma boutique occupé à travailler, deux hommes entrèrent, et s'informèrent du lieu où vous demeuriez. Je leur demandai, à mon tour, ce qu'ils vous vouloient. — Quant à ce que nous lui voulons, dit l'un, cela ne vous regarde pas. Nous avons affaire à lui ; voilà tout. — Oui, reprit l'autre, et nous le trouverons. — Je commençai alors à soupçonner la nature de l'affaire qu'ils avoient à traiter avec vous ; de sorte que je

leur dis que je ne pouvois pas leur dire où vous étiez pour le moment, mais que je croyois que vous seriez ici dans une demi-heure ; et que s'ils vouloient me charger de quelque message pour vous, je vous le remettrois. C'est bon, me répondirent-ils, et ils sortirent de ma boutique. Je les suivis des yeux ; et m'appercevant qu'ils entroient au Lion-Rouge, sans doute pour y attendre votre retour, je suis accouru ici pour vous avertir. Vous pouvez maintenant rester ou fuir, comme vous jugerez à-propos. Si vous restez, je me charge de trouver quelqu'un qui m'aidera à leur donner de l'occupation, de manière qu'ils ne seront pas tentés de sortir de leur auberge de plus de huit jours ; mais si vous préférez fuir, je prendrai

soin de vos effets, et je vous suivrai le plus promptement possible. »

Tandis que Barclay réfléchissoit à ce qu'il avoit à faire, le négociant lui donna une preuve de son estime, en offrant de lui servir de caution; offre généreuse dont Gregory le remercia d'un ton qui ne laissoit pas de douter sur sa sincérité, mais que Barclay ne crut pas devoir accepter, tant il craignoit d'être dans la dépendance de qui que ce soit.

« Non, dit-il, je ne puis accepter ce que vous me proposez; mais votre générosité, monsieur, ne sortira jamais de ma mémoire; je crois qu'il vaut mieux que je parte. Je serai bientôt hors des limites de ce comté, où je n'aurai rien à craindre du mandat dont ces gens-

là sont porteurs contre moi. Vous, Gregory, prenez soin de mes effets; et vous dites que vous viendrez me rejoindre.....? »

« Oui, monsieur. »

« Mais, j'entends que vous retourniez ensuite à votre état. »

« Je veux que..... »

« Eh bien ! ne jurez pas ; vous ferez ce que vous voudrez. »

Notre héros, abandonné de tout le monde, avoit besoin de quelqu'un qui le consolât, et il ne pouvoit refuser l'offre de Gregory. Il n'y avoit pas un moment à perdre ; il indiqua à Gregory le village où il l'attendroit ; puis, après avoir serré la main du négociant, il traversa le jardin, et prit un chemin détourné, qui le conduisit sur la route qu'il devoit prendre.

## CHAPITRE V.

*Comment Barclay voyagea. — Gregory raconte ce qui s'est passé depuis que son maître l'a quitté. — Quel est celui que les huissiers arrêtent. — Ce que Grégory rapporte du village. — Ce qu'il entreprend de faire. — Comment Barclay s'occupe pendant l'absence de Gregory. — Réussite de Gregory. — Ce qu'ils ont fait ensuite.*

On étoit dans le mois de juin ; et Barclay étoit parti pour échapper à ses créanciers, mais bien moins

content de s'être soustrait à leurs recherches, qu'il n'étoit affligé d'être forcé d'abandonner Pénélope.

C'est dans cette situation d'esprit qu'il franchit les collines, regardant souvent derrière lui, jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue le riche vallon qui renfermoit son trésor. A mesure qu'il s'en éloignoit, l'espérance sembloit l'abandonner, et il poursuivit sa route en proie à la plus profonde tristesse.

Après avoir marché jusques fort avant dans la nuit, il arriva au village où il étoit convenu d'attendre Gregory. Il s'arrêta à la seule auberge qu'il y eût dans l'endroit; il ordonna qu'on lui préparât son souper; mais trop fatigué pour attendre qu'il fût prêt, il se retira dans sa chambre et se coucha.

Il se leva le matin un peu plus frais qu'il ne s'étoit couché, et il attendit patiemment Gregory, qui arriva à l'heure du dîner, conduisant une petite voiture attelée d'un cheval, qu'il avoit louée pour porter les effets de son maître et les siens. Barclay fut très-content de le voir; mais sa joie n'égaloit pas celle de Gregory qui n'avoit jamais été plus heureux, et qui ne désiroit pas de l'être jamais davantage. Il étoit au service de Barclay; il alloit vivre avec lui; voilà tout ce qu'il demandoit.

Après avoir déchargé la voiture et payé le voiturier, Barclay voulut savoir ce qui s'étoit passé pendant son absence. Gregory ne demandoit pas mieux; mais une chose le gênoit; il étoit en présence de son maître, et le respect qu'il lui portoit

exigoit qu'il fît ce récit debout. Il demanda donc la permission de se lever ; mais Barclay ne voulut pas consentir à cela ; il prétendit que ce respect hors de saison l'exposeroit à se faire remarquer des gens de la maison ; il exigea donc qu'il restât assis, en ajoutant que, s'ils devoient rester l'un avec l'autre, il falloit qu'il y eût entr'eux un air de familiarité qui n'avoit pas existé jusqu'à présent. Gregory toujours soumis aux volontés de son maître, reprit son siège qu'il plaça néanmoins à une distance respectueuse, et commença son récit :

« Après votre départ, la première chose à laquelle je songeai, fut de chercher à me défaire de ma boutique, et en cela, monsieur George Pawlet m'a été d'un grand service.

Il

Il n'est pas très-aimé dans le voisinage ; mais je crois qu'on a tort, et que c'est un homme très-respectable, quand ce ne seroit que pour l'amitié qu'il vous témoigne. Sans lui, j'aurois bien eu de la peine à vendre tous mes ustensiles aussi promptement que je l'aurois désiré. Lorsqu'il vit mon embarras, il me donna l'argent qu'ils m'avoient coûté, et il se chargea de les vendre dans la suite comme il pourroit.

» Si bien donc, monsieur, que, tandis que j'étois occupé à faire des paquets de ce que je voulois emporter, les huissiers me firent une seconde visite, et me demandèrent si vous étiez revenu. Comme je savois que vous n'aviez plus rien à craindre, je voulus m'amuser d'eux. Que demandez-vous, mes amis, leur dis-

je? Voulez-vous que je vous fasse la barbe ? — Dieu me confonde! j'aurois bien voulu que l'un d'eux se fît raser par moi. De la plaisanterie, nous en vinmes aux gros mots, et j'allois leur tomber dessus, lorsque les voisins accoururent et nous séparèrent. Un de ces derniers leur ayant dit que vous étiez chez monsieur George Pawlet, ils furent vous y chercher. Vers le soir, je rôdai autour du presbytère, dans l'espérance d'appercevoir la femme-de-chambre de miss Pénélope, et d'obtenir d'elle quelque chose de satisfaisant pour vous. Comme je revenois, ne voilà-t-il pas que je retrouve mes deux huissiers qui traînoient au milieu d'eux monsieur Etienne, qu'ils avoient probablement pris pour vous, ne vous connoissant pas;

ils l'avoient vu sortir de chez monsieur George Pawlet, et ils s'étoient emparés de lui, sans avoir égard à ses protestations, et à l'assurance qu'il leur donnoit qu'il n'étoit pas monsieur Temple.

Dès qu'il m'apperçut, il frédonna un air, se réclama de moi, et me pria d'attester à ces messieurs qu'il n'étoit pas celui qu'ils cherchoient. Je me rappelai sur-le-champ qu'il n'étoit pas le meilleur de vos amis. Je déclarai que je ne le connoissois pas, et je recommandai aux huissiers de ne pas se laisser leurer par lui, ni par tous ces gens qui prétendent n'être jamais ceux que l'on cherche. Ils l'emmenèrent donc; et lorsque je suis parti ce matin, madame George Pawlet le demandoit à grands cris dans tout le village,

mais sans aucun succès ; car ils l'avoient conduit à la prison la plus voisine. »

« Il ne lui arrivera aucun mal, dit Barclay, et le délai que cette aventure nous procure, peut nous être très-utile. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous étiez allé rôder autour du presbytère, afin de recueillir quelques nouvelles pour moi, sans succès, je suppose ? »

« Non pas, non pas; j'ai quelque chose ici, que m'a donné la femme-de-chambre de miss Pénélope », dit Gregory, dont les yeux brilloient de plaisir en tirant de sa poche une lettre qu'il savoit bien que Barclay verroit avec joie.

« Donnez donc, dit notre héros en la lui arrachant ; pourquoi ne me

l'avez - vous pas donnée tout de suite ? »

Dès que Barclay eut reconnu l'écriture de Pénélope, il pensa dévorer la lettre à force de baisers. Enfin il la décacheta et il lut ce qui suit :

« Vous avez détruit mon repos ; » je vous le pardonne. Mes souffrances sont grandes, mais elles » me sont chères, puisque c'est » pour vous que je souffre. Je suis » inquiète et tremblante en vous » écrivant, parce que je crains qu'on » ne me surprenne ; ainsi, il faut que » j'abrège. Quand ils devroient me » maltraiter encore plus, et me persécuter jusqu'au dernier moment, » si vous me faites seulement savoir » que vous m'aimez toujours, votre » Pénélope ne se plaindra pas, et

» elle ne se croira pas malheu-
» reuse. »

Barclay resta pendant quelque tems dans un ravissement inexprimable; il étoit si peu préparé à recevoir une nouvelle agréable, qu'il fut comme accablé par le plaisir que lui fit cette faveur inattendue.

« La plus aimable, la plus adorée de toutes les femmes! s'écria-t-il; comment ai-je pu mériter tant d'amour! Et c'est pour moi que tu souffres tant de persécutions! Oh! malheur à celui qui t'offense! Puissent les remords et la rage le tourmenter tour-à-tour! Puisse-t-il ne jamais goûter les douceurs du sommeil, et ne jamais approcher de ses lèvres brûlantes la coupe qui pourroit étancher sa soif! »

Après un instant de repos, il dit

à Gregory, dont les services se présentèrent en foule à sa mémoire : « Gregory, vous m'avez rendu à la vie; je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi en m'apportant cette lettre. »

« Votre félicité, répondit Gregory dans la joie de son âme, votre félicité ne peut pas être plus grande que la mienne ne l'est en ce moment; non, elle n'est pas plus grande. »

« Mais que dois-je faire maintenant ? reprit Barclay vivement; il faut que je fasse réponse. Comment la ferai-je parvenir? Vous exposeriez-vous à retourner au presbytère ? »

« N'en doutez pas, lui répondit Gregory, quand le danger seroit vingt fois plus grand; je crois cepen-

dant que je puis y aller sans rien risquer. »

La voiture qui avoit amené Gregory et les effets, n'étoit pas encore partie, et tandis que Barclay écrivoit sa lettre, Gregory faisoit marché avec le voiturier, pour le reconduire au village. Il partit donc après avoir dîné, laissant Barclay dans une situation beaucoup plus consolante que celle où il l'avoit trouvé.

Pour passer le tems, en attendant le retour de Gregory, Barclay s'occupa à dessiner plusieurs portraits de Pénélope. « Je les ai faits de mémoire, dit-il; je les ai dessinés en leur parlant; je les ai dessinés en les arrosant de mes larmes, et en la voyant me sourire, mon cœur se sentoit animé par les charmes de celle qu'ils représentent. »

Gregory

Gregory fut bientôt de retour ; mais les nouvelles qu'il apporta n'étoient pas d'une nature aussi satisfaisante qu'il l'espéroit.

Il étoit allé au presbytère ; il avoit vu la femme-de-chambre de miss Pénélope, et avoit appris d'elle que les huissiers ayant reconnu leur erreur, avoient mis monsieur Etienne en liberté, et que l'on croyoit qu'ils étoient maintenant à la poursuite de Barclay. Après avoir pris ces renseignemens, il avoit cru qu'il pouvoit entretenir Nancy de son amour ; et cette malheureuse disposition qui est la ruine de l'homme et de la femme, luiayant fait entièrement oublier les affaires de son maître, il avoit été découvert et chassé de la maison par Vonhein, avant qu'il eût songé à remettre sa lettre. Après cela,

croyant qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, et que les huissiers pouvoient être à la recherche de Barclay, il étoit parti sans accomplir l'objet de son voyage.

Barclay fut extrêmement chagrin de ce contre-tems; Gregory en étoit également très-fâché, mais ce n'étoit pas le moment de se plaindre; et comme ils avoient tout à craindre de la part des huissiers, ils jugèrent que le plus prudent étoit de décamper. Comme Barclay n'avoit pas beaucoup d'argent, il prit le parti d'aller à pied, et de ne prendre de voiture qu'occasionnellement, et lorsque cela seroit absolument nécessaire. Ils laissèrent donc leurs effets pour être transportés à Londres, par une voiture qui, dans quelques jours, devoit passer par le village. Gregory fit un

petit paquet des objets les plus nécessaires, le chargea sur son dos, se procura deux bâtons, et tous les deux se mirent en route pour Londres.

Barclay agissoit sagement en choisissant la capitale pour le lieu de sa retraite. C'est à-coup-sûr, le meilleur endroit qu'il y ait au monde pour cela, comme pour toute autre chose.

A Londres, on ne voit personne mourir de faim, quand même l'on s'obstineroit à être honnête homme, mais pour peu que l'on veuille se résoudre à employer des moyens bas et artificieux, c'est-à-dire, pour peu que l'on veuille être un fripon, on est sûr d'y vivre comme un prince.

## CHAPITRE VI.

*L'effet du jeûne sur l'un des Pères de l'Eglise. — Satisfaction de Gregory. — Une noce. — Bet et le matelot. — Scène de l'église. — Difficultés que fait le marié. — Où il faut aller chercher la nature. — Gregory convoite la mariée. — Le matelot se réveille et cherche querelle à Gregory. — Conseil de l'hôte dans cette occasion.*

Les circonstances dans lesquelles se trouvoit Barclay ne lui laissoient pas le choix du parti qu'il avoit à

prendre, relativement à Pénélope. Il se décida donc à abandonner le voisinage de monsieur Pawlet. Enlever Pénélope, en admettant que cela fût praticable, étoit une chose à laquelle il ne pouvoit songer dans un moment où il étoit abîmé de dettes, et à toute heure dans le cas d'être arrêté. Quand elle auroit été disposée à le suivre, son amour pour elle ne lui permettoit pas de l'exposer au besoin et à la misère, par foiblesse pour lui. Quant aux projets de monsieur Buckle contr'elle, il étoit maintenant beaucoup plus rassuré sur leur succès, parce qu'il ne doutoit pas que les précautions que la famille du presbytère alloit prendre contre lui-même, ne servissent en même tems à déjouer les mauvais desseins de monsieur Buckle.

— Ce parti une fois pris, il s'achemina vers Londres, où il espéroit trouver quelqu'occupation qui le tirât de ses embarras actuels, et le rendre indépendant, quand bien même il seroit obligé d'entrer dans la condition la plus obscure.

Le premier jour, Gregory marchoit dans des craintes continuelles, regardant sans cesse devant et derrière lui, afin de découvrir les huissiers qu'il supposoit devoir être à sa poursuite. C'étoit là le seul motif de ses inquiétudes; car sans cela il auroit été le mortel le plus heureux. Aussi ne cessoit-il de dire à Barclay combien il étoit content d'être avec lui; mais celui-ci étoit tellement absorbé dans ses pensées, qu'il auroit marché jour et nuit, jusqu'à ce qu'il fût tombé d'épuisement

et de fatigue, sans même songer au pauvre Gregory qui, n'en pouvant plus, lui insinua doucement qu'il ne seroit pas du tout fâché de se reposer et de prendre quelque rafraîchissement.

Je ne sais quel est le Père de l'Eglise qui dit « que le jeûne le mettoit de si mauvaise humeur, qu'il y avoit renoncé. » C'est apparemment quelque motif semblable qui déterminoit Gregory à jeûner le moins possible. Il n'étoit pas difficile sur la bonne chère. Le plus mauvais logis lui paroissoit très-agréable, c'est que Gregory étoit avec Barclay, par conséquent heureux et content; et pour ces gens-là tout est bon.

Comme il seroit par trop ennuyeux de suivre pas à pas notre héros, allant à pied avec Gregory,

son sac sur le dos, nous nous contenterons de rapporter les principales circonstances de leur voyage. Le second jour, vers midi, en approchant d'un petit village, ils entendirent le son des cloches, signe certain de quelque joyeux événement. Comme ils n'avoient presque plus rien à appréhender de la part des huissiers, et qu'ils avoient déja beaucoup marché ce jour-là, Barclay proposa à Gregory de se reposer dans cet endroit, et d'y passer le reste de la journée, ce qui fut accepté avec reconnoissance. Le village ne leur offrit d'autre asile qu'une mauvaise auberge, propre seulement à recevoir des gens de pied, et dans laquelle ils trouvèrent une compagnie un peu bruyante, et dont les manières n'étoient pas

celles de la société à laquelle Barclay avoit été accoutumé jusques-là.

A la tête de plusieurs habitans de la campagne, assis autour d'une table, sur laquelle étoit un ample bol de punch et plusieurs pintes de bierre, présidoit un des enfans de Neptune; à côté de lui on voyoit une grosse réjouie, couverte de rubans, d'anneaux et de médaillons. Il leur auroit été facile de deviner le motif qui les réunissoit, mais on ne leur donna pas le tems de le chercher long-tems. En entrant, Barclay demanda une pinte de bierre et quelque chose à manger, et l'hôte s'étoit déja levé pour les servir, lorsque le matelot s'écria d'une voix rauque: « Vîte, acoste à bord. — Je veux être mis en canelle, s'il sort

la moindre chose du navire, à moins que ce ne soit moi qui paie. Allons, enfans, jetez l'ancre à côté de moi, nous mangerons au même plat aujourd'hui. » L'hôte fit promptement faire place pour notre héros et Gregory, qui furent forcés de s'asseoir à table, et de boire rasade à la santé du couple qui alloit être marié.

« Oui, s'écria le matelot en passant ses bras autour du cou de sa voisine, et en imprimant sur ses lèvres un baiser, dont la détonation fut aussi forte que celle d'un canon de douze; oui, Bet et moi, nous allons nous aborder, et nous jetter le grapin; nous n'attendons plus que le signal du ministre, et. . . . »

Ici il fut interrompu par le clerc de la paroisse, qui vint les avertir

que le ministre les attendoit à l'église. En un clin-d'œil tout le monde fut debout, et après avoir bu chacun un coup, sans oublier le clerc, ils se mirent régulièrement en marche, le matelot et sa belle formant la tête de la colonne. Barclay et Gregory ne purent s'empêcher d'accompagner cette singulière procession jusqu'à l'église, où ils furent témoins d'une scène entre le ministre et le matelot, qui pensa rompre le mariage. Lorsque tout le monde fut placé et eut fait silence, le ministre lui fit répéter la formule du mariage ; mais lorsqu'il en vint à ces mots : « Je la prends bonne ou mauvaise, riche ou pauvre, il s'arrêta tout court.

» Répétez-donc », lui dit le ministre.

« Je veux être pendu, si je répète cela, répondit-il. Croyez-vous que je sois bête à ce point-là ? »

« Eh bien ! dit l'autre, si vous refusez de faire ce que je vous dis, je ne puis vous marier. »

« Eh bien, non, je ne le veux pas ; pour bonne et riche, tant que vous voudrez ; mais que le diable me confonde si je veux entendre parler de mauvaise ou de pauvre ! »

« En ce cas-là, c'est fini, dit le ministre, en déposant son livre sur un banc, et en se disposant à quitter sa longue robe. »

Alors le matelot un peu étonné consentit à répéter la formule en entier. Lorsque la cérémonie fut achevée, on lui présenta le registre à signer.

« Non, non, s'écria-t-il, je veux

être mis en pièces, si je signe un f... marché comme celui-là. »

Son refus de signer amena une altercation assez longue, et dans laquelle on parvint, non sans peine, à lui persuader qu'il ne pouvoit pas être marié sans cette formalité. Comme d'ailleurs il s'ennuyoit d'être à l'église, et qu'il y étoit déja resté plus de tems qu'il n'auroit voulu, ou qu'il n'y avoit été de sa vie, il consentit à ce qu'on exigeoit de lui, mais avec beaucoup d'humeur. Il fit une croix dans toute la longueur et la largeur de la feuille, après quoi il sortit de l'église; et ce ne fut qu'après avoir bien dîné, et bu plusieurs rasades de punch, qu'il put se consoler du marché qu'il avoit fait.

Barclay qui étoit resté un peu en arrière, apperçut un fermier qui

abordoit le ministre, comme il retournoit chez lui. Il y avoit eu une grande sécheresse, et il avoit engagé le saint ecclésiastique à dire des prières pour avoir de la pluie, ce que celui-ci avoit fait deux ou trois dimanches de suite, mais sans succès.

« Point encore de pluie », dit le fermier en se grattant le front.

« Non, répondit le ministre; je suis fâché de voir que nos prières ne soient pas écoutées. »

« Très-malheureux, c'est sûr. Voyons, combien de fois les avez-vous faites? »

« Trois fois », fut la réponse. »

« Trois fois! eh bien! eh bien! ne vous découragez pas, dit le fermier; nous les travaillerons encore une fois dimanche prochain. »

En disant cela, cet homme salua

et s'en alla. — Le ministre sourit, et Barclay se hâta de rejoindre le matelot et ses compagnons.

Barclay s'amusa beaucoup de la grosse et franche gaité de cette compagnie. C'est toujours une chose très-curieuse que de voir des hommes sans art suivre les impulsions de la nature. On ne voit rien de tout cela dans nos brillantes sociétés ; la nature leur est entièrement étrangère ; on n'y rencontre que des manières et des illusions, point d'amitié, point de sincérité ; chacun est là pour être dupe ou pour en faire. C'est dans la basse nature seulement que l'on trouve des caractères simples et ingénus.

Pendant que chacun s'amusoit à sa manière, Barclay ne put s'empêcher de remarquer l'effet que fai-

soient sur Gregory les caresses familières que le matelot prodiguoit à sa nouvelle épouse. — Ses yeux étoient fixés sur elle ; ils sembloient prêts à la dévorer. Ici je vais faire parler un écrivain du plus grand renom, afin que si quelqu'un se trouve choqué de la trop grande vérité du tableau, je sois exempt de tout blâme.

« Sa gorge en se levant et en s'abbaissant successivement, formoit des ondulations tellement enchanteresses que le mouchoir fin qui la couvroit, pouvoit à peine cacher ou contenir deux hémisphères blancs comme neige, qui étoient à ses yeux plus séduisans que le bonheur que l'on nous promet en paradis. Ses traits se métamorphosèrent sur-le-champ dans ceux d'un bouc des montagnes.

Par

Par une sorte d'instinct auquel il obéissoit sans le vouloir, il se mit à sécher ses lèvres, à respirer par le nez, et à diriger sur l'objet de ses désirs, des regards dont l'obliquité faisoit faire à sa figure une grimace horrible. »

Ce tableau est exact; mais comme je craignois qu'en conduisant moi-même le pinceau, je n'employasse des couleurs un peu trop fortes, j'ai préféré emprunter le pinceau chaste et délicat, comme chacun sait, du docteur Smollet.

Barclay le tira plusieurs fois par le bras, mais il continua de lorgner l'objet qui étoit devant ses yeux. A la fin, le matelot acheva sa carrière, en tombant sous la table, ivre-mort, et ce fut avec beaucoup de peine que sa jeune mariée, asistée de

quelques amis, le porta dans le lit nuptial.

Comme il étoit tems d'aller se coucher, Barclay demanda qu'on lui montrât le lieu où il devoit passer la nuit avec Gregory; on les conduisit l'un et l'autre dans une chambre qui n'étoit séparée de celle occupée par les nouveaux époux, que par une couverture de laine, suspendue au plancher. L'hôte se retira, et ils se mirent au lit. Au bout d'une heure environ, Barclay fut réveillé en sursaut, par un bruit violent qui se fit entendre dans l'appartement; on sut bientôt que Gregory, que l'amour avoit tenu éveillé, avoit imaginé d'aller prendre la place du matelot qu'il savoit bien être hors d'état de l'occuper dignement. Soit que la belle, dont l'imagination

étoit toute entière remplie de pensées amoureuses, fût piquée de la négligence de son mari, soit qu'elle fût moitié endormie, moitié éveillée, lorsqu'elle fut assaillie par Gregory, elle opposa peu ou point de résistance. A la fin, Gregory, comme Jupiter avec Junon sur le mont Ida (car de ce côté là, les dieux ne valent pas mieux que les hommes), s'endormit sur ses lauriers. Il étoit encore entre les bras de Morphée, lorsque le matelot, qui avoit cuvé son punch, qui rêvoit peut-être à ce qui lui étoit arrivé, et qui étoit persuadé, comme l'étoient les anciens, que les songes dans lesquels il y a des cornes, sont ou deviennent des réalités, se réveilla aussi; et, au moyen d'un superbe clair de lune qui pénétroit alors dans la chambre,

il apperçut sa femme et Gregory dans les bras l'un de l'autre. Ne sachant trop s'il veilloit ou s'il dormoit, il se frotta les yeux ; mais enfin après s'être assuré que ce n'étoit point un songe, il lâcha avec ses deux poings fermés une si terrible bordée à Gregory, qu'il le fit sauter par dessus le bord et l'étendit dans le milieu de la chambre. Là, s'engagea entr'eux deux un combat régulier, qui, comme on l'a dit, réveilla Barclay, et fit bientôt après monter le maître de la maison. Barclay s'habilla, et à l'aide de l'hôte, parvint à dégager le pauvre Gregory de dessous les griffes du matelot qui étoit sur le point de l'étrangler.

Barclay se hâta de faire sortir Gregory de la chambre, laissant à

l'hôte le soin d'appaiser le matelot furieux, ce à quoi il réussit en partie, en assurant que Gregory étoit tellement ivre, qu'il s'étoit trompé de lit. Là-dessus il prit ses habits et les descendit dans la cuisine, en promettant de revenir avec lui pour confirmer son récit; mais du moment qu'il fut en bas, il conseilla à nos voyageurs de profiter du clair de lune, et de se remettre en route, sans avoir une nouvelle explication avec le matelot. Barclay trouva ce conseil très-prudent, et après avoir fait un présent à l'hôte, il s'éloigna de la maison.

## CHAPITRE VII.

*Pourquoi Barclay préfère une bête brute à Gregory. — Qui ne dit mot ne consent pas toujours. — Méthode d'un saint pour réprimer les désirs de la chair. — Un esprit. — Gregory se met en prières. — Un camarade de collège. — Un somnambule qui va voir les courses. — Jac le poëte. — Comment on l'a traité. — Opinion de Lindley sur la poésie. — Déjeûner. — Sir William. — Sa manie. — Un grand parleur qui n'est pas incommode. — Meubles d'un nouveau genre. — Comment on fait connoître à sir William que la voiture est prête.*

GREGORY voyant que Barclay n'étoit pas content, marchoit der-

rière, la tête baissée, sans oser dire un seul mot. A la fin notre héros lui dit :

« N'êtes-vous pas honteux, Gregory ! pour moi je le suis pour vous. Si vous continuez ainsi à satisfaire vos passions, sans aucun ménagement et sans aucun choix, je ne sais pas ce que vous deviendrez. Vous vous conduisez comme une brute. Quoi ! les brutes même sont plus sensées que vous ; car vous n'avez pas même leur instinct, puisqu'il n'y en a aucune qui ne sache éviter ce qui peut lui faire du mal : vous courez à votre perte. »

Gregory ne répondit rien ; il avoit l'air par son silence d'approuver ce que disoit Barclay, mais il en étoit bien éloigné. Il ne concevoit pas plus comment les autres pouvoient s'abs-

tenir d'agir comme il faisoit, que les autres avoient de la peine à imaginer comment il osoit s'en rendre coupable. On rapporte qu'un certain saint étoit dans l'usage de coucher tous les jours avec la plus belle femme qu'il pouvoit trouver, afin, disoit-il, de subjuguer ses passions, et de se mettre au-dessus de la tentation. Cette méthode, ainsi que celle de l'hermite de Pise, dont je ne veux donner ni le texte ni la traduction, paroissoient être au nombre de celles qui étoient le plus du goût de Gregory.

Tout en continuant de moraliser, Barclay faisoit du chemin, jusqu'à ce que leur attention fut attirée par un bruit qui ressembloit au pas d'un homme ( la nuit étoit fort tranquille ), et en levant la tête, ils apperçurent

perçurent à une centaine de pas une figure tout en blanc, qui, à cette distance avoit l'air d'une femme. Barclay la fit remarquer à Gregory et lui demanda ce qu'il en pensoit. Gregory la regarda un moment, puis il dit que c'étoit un homme enveloppé d'un linceuil. « Il vient à nous! Voyez-vous ? C'est quelque revenant, soyez en sûr. Prenons la fuite, monsieur, je vous prie. »

« Non, en vérité » , lui répondit Barclay.

Cependant la figure approchoit à grands pas. Gregory claquoit des dents. Quoiqu'il n'eût pas, comme Achille, été nourri avec de la moëlle de lion, il ne manquoit pas d'un certain courage, lorsqu'il étoit question d'attaquer quelque créature vivante ; mais il avoit une frayeur ex-

cessive des êtres surnaturels ; et sa terreur étoit encore augmentée en ce moment par le souvenir de ses fautes récentes. Tout son corps trembloit comme une feuille. Barclay lui-même ne savoit trop que penser de cette figure que le clair de lune lui faisoit paroître pâle, et qui approchoit toujours de plus en plus. Gregory fut hors d'état de se tenir plus long-tems sur ses jambes, et tombant sur ses deux genoux, il se mit à marmoter avec la plus grande ferveur la prière du Seigneur. La figure passa sans faire attention à eux, et les yeux toujours devant elle.

Barclay qui en avoit vu assez pour dissiper toutes ses craintes, ne put s'empêcher de rire de la frayeur de Gregory. « Comment, lui dit-il,

vous tremblez ! ce n'est pas autre chose qu'un homme en chemise, un somnambule. Levez-vous imbécille. »

Lorsque Gregory vit que la figure avoit passé son chemin, et que Barclay n'avoit pas peur, il commença à reprendre courage ; mais lorsque notre héros lui dit qu'il alloit courir après cet homme et le réveiller de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, alors toute sa frayeur revint, et il conjura son maître de ne se mêler en aucune manière de cet être-là.

Barclay, sans faire attention à Gregory, courut après cet homme : Gregory le suivit pour n'avoir pas l'air de l'abandonner tout-à-fait, mais sans aucun dessein de lui prêter secours.

Barclay n'eut pas de peine à faire reprendre au fantôme l'usage de ses sens ; mais il ne fut pas peu surpris de reconnoître en lui un ancien camarade de collège.

« Quoi ! quelle est cette folie, Lindley, dit-il, de courir ainsi pieds nuds, au milieu de la nuit ? »

« Comment ! Barclay ! s'écria l'autre, en le regardant avec des yeux étonnés ; mais suis-je bien éveillé ? »

Ici il poussa un cri aigu, comme un chasseur qui apperçoit les traces de la bête ; et après avoir violemment secoué ses bras, il dit : « Oui, je le suis, par Jupiter. Eh bien ! je vais vous dire ce qui en est. »

Lindley apprit donc à Barclay, toujours se servant d'expressions en

usage parmi les chasseurs, qu'il étoit dans l'habitude de se promener un peu en dormant ; et qu'ayant arrangé plusieurs courses pour le lendemain, il ne doutoit pas qu'il ne fût sorti par la fenêtre ou bien par la porte (le fait est qu'il étoit sorti par celle-ci), pour aller au galop voir la course. « Mais, continua-t-il, qui diable, vous amène ici ? Etes-vous somnambule aussi ? »

« Non, non, reprit Barclay ; l'histoire est trop longue à vous raconter maintenant ; car mes affaires ne sont pas dans un état aussi florissant qu'elles l'étoient lorsque vous m'avez vu au collège : je me rends à Londres, le plus doucement que je peux, comme vous voyez. »

« Je suis fâché de cela, en vérité, dit Lindley ; mais j'en avois

déja entendu dire quelque chose. Le papa est mort, n'est-ce pas? Et il ne vous a pas laissé une guinée. Fort bien! Poursuivons notre chemin; mon père demeure près d'ici; vous m'y accompagnerez : venez chez moi, et vous y resterez tant qu'il vous plaira. »

Barclay le connoissoit et savoit qu'il n'y avoit pas moyen de le refuser. « Allons, j'y consens, lui dit-il; mais je vais vous donner quelque chose pour vous couvrir, de crainte que vous ne vous enrhumiez. »

Ah! un habit! Et avez-vous des souliers aussi? »

« Oui », lui dit Barclay, en appelant Gregory.

Gregory étoit maintenant très-rassuré; il ouvrit son paquet, et

donna à Lindley un habit et des souliers.

« C'est à merveille, dit celui-ci; partons maintenant. Diable! mais c'est fort ce que vous m'apprenez! Que je meure! si je ne suis pas désolé de ce qui vous arrive. Voilà ce que c'est; vous avez toujours été très-studieux, et je savois bien que cela vous joueroit, un jour ou l'autre, quelque mauvais tour. Vous vous rappelez Joe-Norwell, le poëte, n'est-ce pas! eh bien! il a coulé bas, comme vous. — Pas une planche pour se sauver du naufrage. Il dépendoit d'un oncle — « qui s'est marié, sans doute, interrompit Barclay, et qui l'a privé de sa succession ? »

« Non, non; ce n'est pas cela; le vieux paillard avoit bien son

passe-tems, mais ce n'étoit pas sa femme ; c'étoit une maîtresse. Enfin il lui joua un tour abominable : il avoit promis de lui laisser autant de guinées qu'il y a de feuilles sur le grand chêne qui est dans le parc. »

« Eh bien? »

« Eh bien ! il est mort en février, et Joe n'a pas touché un sou. La dernière fois que je l'ai vu, c'étoit à Londres ; il avoit un habit diablement usé, et une mine à appeler tous les corbeaux du voisinage. — Pas de quoi dîner ; les dents longues et bon appétit. Je lui offris quelque argent ; mais il me refusa avec la fierté d'un poëte ; à tout ce que je pus dire et faire pour le déterminer à accepter quelque chose, il ne répondit que par un passage de notre vieux chansonnier Grec (Homère),

que je ne sais quel auteur place dans les régions infernales, et qui a mérité plus qu'aucun autre d'aller à tous les diables, où je l'ai envoyé plus d'une fois; puis il me tourna les talons, et se retira avec toute la majesté d'un paon. Voilà ce qui arrive à ceux qui font leur cour aux Muses. — Elles ont ruiné plus de jeunes gens que toutes les autres femmes ensemble. — Pour moi, je les ai toujours regardées comme des filles de mauvaise vie. On dit que la vertu porte en soi sa propre récompense; je crois qu'on en peut dire autant de la poésie. Il faut que cela soit; car autrement on n'en verroit pas tant s'élancer de la barrière et grimper le Parnasse, pour n'y trouver que la faim. »

En causant de cette manière, ils

arrivèrent à une maison d'une construction antique, appartenant à Sir William-Lindley, père du somnambule. La porte étoit comme Lindley l'avoit laissée, c'est-à-dire, ouverte. Après avoir placé ses deux compagnons chacun dans une chambre, et leur avoir souhaité un bon repos, il se retira dans la sienne.

Le lendemain matin Gregory se mêla parmi les domestiques, et Barclay descendit dans le salon, où il trouva le déjeûner préparé, et le jeune Lindley qui l'accueillit avec toutes les marques de l'amitié. Ce jeune homme avoit déja revêtu son habit de jockey, tout prêt à courir. Quelques minutes après, sir William-Lindley parut. C'étoit un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans. Il avoit été accoutumé dès sa

plus tendre jeunesse aux amusemens de la campagne, et quoique son dos fût un peu courbé sous le poids des années, sa figure avoit conservé toute sa fraîcheur. Il pouvoit à peine marcher, encore moins monter à cheval. Cependant il avoit la manie d'être toujours botté, éperonné et armé d'un long fouet de chasse, et tout cela, pour aller en voiture. Pendant la saison de la chasse les chasseurs avoient souvent la complaisance de se détourner et de passer sous ses fenêtres, où il ne manquoit jamais de se trouver en habit rouge, avec le bonnet, parfaitement équippé pour la chasse. A toutes ces manies, il joignoit une dose considérable de cet éternel babil qui est ordinairement l'attribut de la vieillesse.

Après que Barclay lui eut été présenté, il entama une très-longue histoire de ses anciens exploits, que Barclay auroit écoutée avec tout le respect dont il étoit capable, si le jeune Lindley ne l'avoit averti de ne pas se gêner. « Mon père, dit-il, est sourd comme un poteau ; il ne s'embarrasse pas que vous l'écoutiez, ou même que vous jasiez tandis qu'il parle, tout cela lui est égal, pourvu que vous le laissiez aller son train. Sans cela il ne seroit pas possible d'y tenir. »

Lindley lui fit ensuite remarquer l'ameublement, et entr'autres choses des chaises et des fauteuils couverts de peaux de chevaux. « Je ne me contente pas, dit-il, de crever mes chevaux à force de courir, je veux encore qu'ils me portent après leur

mort. J'ai tué le vieux Ball, il y a quelques jours ; il avoit une excellente peau, dont j'ai tiré une demi-douzaine de paires de bottines pour la chasse ; car il ne faut jamais rien perdre. La vieille Fan mourut l'hiver dernier. Je la regardois comme une des bêtes les plus dociles de mon équipage. La pauvre créature ! elle avoit la peau si mince qu'elle n'a été propre qu'à faire des escarpins. »

Barclay ne put s'empêcher de sourire.

« Tous les dos de ces fauteuils sont faits avec les peaux des renards que mon père a tués dans son tems. Je suis occupé maintenant à meubler une chambre pour moi ; encore deux saisons et mon ameublement sera complet. Voilà, mon cher ami, ce

que j'appelle économie, et je dis que c'est de la meilleure, n'est-ce pas ? »

Barclay alloit répondre, lorsqu'un palfrenier vint les avertir que les chevaux et la voiture étoient à la porte. Sir William n'avoit pas encore achevé son histoire.

« Avertissez-le, Bill », dit Lindley, en lui montrant son père. Le palfrenier fit aussi-tôt claquer son fouet : sur-le-champ le vieillard dressa les oreilles, reconnut le signal, se leva et prit le bras de Bill qui le conduisit à la voiture. En sortant, il eut soin de rappeler à Barclay qu'il en étoit resté à l'étang de Jerry, et lui promit de lui raconter le reste à dîner. « Parce que, c'est une excellente histoire », ajouta-t-il en s'en allant.

« Maintenant, dit Lindley à Barclay, vous êtes le maître d'aller avec mon père ou avec moi : choisissez entre la voiture et un cheval. »

Barclay qui ne se soucioit pas trop d'entendre le reste de l'histoire, préféra le cheval.

« C'est bien cela, dit Lindley ; vive le cheval ! Allons, nous voilà partis jusqu'à l'heure du dîner. — Nous aurons du mouton de Norfolk et de la vache du Bengale ; ce pays-ci est fameux pour l'un et l'autre. Nous aurons en outre bonne société ; tous gaillards qui boivent chacun leurs trois bouteilles, excepté le ministre qui en boit quatre.

## CHAPITRE VIII.

*Un lord. — Finesse d'un fou. — Comment ce lord traita les musiciens. — Course entre deux animaux, l'un né en Arabie, et l'autre sur le Gange. — Tableau d'une société de convives à table. — Discours du lord, annoncé d'avance. — Comparaison entre les femmes et des fruits. — Esprit de Lindley. — La manière d'obliger un homme à se battre. — Le major s'efforce en vain d'exciter le courage de Lindley. — Différence entre un jockey et un homme instruit. — Discours du*

*du major. — Réponse du docteur. — Le lord compare sa tête à celle de Clinker. — Virgile expliqué. — Dispute.*

« Vous allez voir de fort belles courses, dit Lindley à Barclay, comme ils trottoient vers le lieu du rendez-vous. C'est de moi que je parle; car je puis me flatter d'être le premier jockey-amateur de tout le royaume; que l'on cherche mon second où l'on voudra. »

« Je n'en doute point, répondit notre héros; mais contre qui allez-vous courir? »

« Contre un lord: l'homme le plus gai, le plus jovial, mais fou, fou comme un lièvre de mars; cependant pas autant qu'il l'étoit dans sa jeunesse. Il ne marque plus main-

tenant ; il approche de la cinquantaine. Il est vrai qu'il ne pèse pas plus qu'une plume sur son cheval ; il est si mince et si sec ! mais il ne se connoît pas plus en chevaux, que s'il n'en avoit jamais monté ; il ne sait même pas les termes de l'art du jockey. Monstrueuse ignorance ! Je lui demandai l'autre jour par qui son cheval avoit étoit damé ; il me répondit que c'étoit par lui-même, qu'il le damnoit toutes les fois qu'il le montoit. . . . Peut-être aussi a-t-il voulu faire une plaisanterie ; car tous les jours il fait des tours dont vous n'avez pas d'idée ; mais je veux être pendu, si je ne lui rends pas aujourd'hui la monnaie de sa pièce. »

« Il ne vous est pas difficile d'être plus fin que lui », dit Barclay.

« Mais — oui — répondit l'autre, ujourd'hui qu'il n'est pas aussi fou ju'autrefois ; car il y a vingt ans, orsqu'il étoit renfermé, il étoit aussi usé qu'un renard. Je vais vous en donner une preuve : — Sa famille avoit été obligée de le faire renfermer dans une maison particulière, où l'on recevoit des fous. Il faut que vous sachiez que celui qui tenoit cette maison, avoit une jolie fille aux charmes de laquelle la folie du lord ne l'avoit pas empêché d'être sensible. Le père s'en étant apperçu, engagea sa fille à recevoir ses soins, et conduisit les choses de manière qu'enfin le lord consentit à épouser. Le jour fut fixé : les bans furent publiés dans une église de la ville, et à l'époque désirée, on se rendit en voiture dans le temple, où la céré-

monie devoit avoir lieu. Le lord paroissoit jouir de toute sa raison ; et le père et la fille se berçoient le long du chemin des grandes espérances que cette union faisoit briller à leurs yeux. Lorsqu'ils furent arrivés à l'église, le lord conduisit avec beaucoup de décence la mariée à l'autel ; mais lorsque le ministre lui demanda s'il la prenoit pour son épouse..... il s'écria : « Non. non, pas assez fou pour cela. » Puis il se mit à courir à toutes jambes, et ce ne fut que très-long-tems après qu'on put le retrouver. — Oh ! c'est un démon. Que croyez-vous qu'il fit la semaine dernière, seulement ? Je vais vous le dire. Il envoya chercher à la ville voisine, éloignée de vingt milles environ, une demi-douzaine de musiciens, avec les-

quels il prétendoit nous faire danser. Je ne sais comment cela se fit, mais ils vinrent un jour trop tard. « Voilà qui est très-malheureux, leur dit-il, en les voyant arriver; mais il ne faut pas que vous soyiez venus pour rien. Allons jouez, et comme il n'y a personne ici pour danser au son de vos instrumens, trois d'entre vous danseront, tandis que les trois autres joueront. Les musiciens voulurent faire des représentations, mais ce fut en vain; le lord voulut être obéi. Bientôt il crut s'appercevoir que ceux qui jouoient, s'amusoient prodigieusement de voir danser leurs camarades; pour rendre tout le monde content, il leur fit prendre la place des danseurs, et ceux-ci reprirent leurs instrumens. Mais nous voilà arrivés,

continua-t-il, et j'apperçois là-bas le lord debout à côté de son palfrenier. » En disant cela, il piqua des deux et courut au grand galop, accompagné par Barclay.

Après plusieurs courses, parmi lesquelles il y en eut une entre un âne d'Arabie et une vache du Bengale, qui fut gagnée par la vache, parce que l'âne ne voulut jamais mettre un pied l'un devant l'autre, Lindley et le lord coururent ensemble. Le premier sortit de la ligne, et le second fut renversé de son cheval. Lindley qui ne s'étoit point apperçu de son erreur, passa jusqu'au but, en se mocquant de son adversaire, qui, quoique un peu froissé, remonta sur son cheval, suivit la ligne tracée et gagna son pari, à la grande mortification du

premier jockey-amateur de tout le royaume.

Comme il étoit l'heure de dîner, le lord alla s'habiller, parce qu'il étoit invité à dîner chez sir William-Lindley. En s'en allant il rit beaucoup de l'erreur du jeune Lindley, qui promit de s'en venger.

Lorsqu'il fut de retour, Barclay se retira dans sa chambre pour faire aussi un peu de toilette; après quoi il descendit dans la salle-à-manger, où il trouva six personnes déja rangées autour de la table, quoique le dîner ne fût pas servi. Après l'avoir présenté à ces messieurs, lindley lui apprit leurs noms: Le major Cave, le docteur Butterwell, le ministre, monsieur Didlington, apothicaire, et monsieur Delves, un ancien compagnon de chasse de sir

William, qui s'étoit assuré les bonnes grâces du baronnet, en écoutant constamment et avec attention ses vieilles histoires, et en l'aidant à se rappeler les circonstances qu'il avoit oubliées.

Sir William se plaça au bas bout de la table et le jeune Lindley à l'autre bout, où il fit les honneurs. A la droite de celui-ci étoit le docteur; c'étoit un homme d'une taille énorme, qui, ayant éprouvé quelques passe-droits dans son état, s'étoit fait démocrate enragé. Vis à-vis-lui, étoit placé le major, son adversaire dans toute l'étendue du terme, et un aristocrate déterminé; les deux places du milieu étoient vides, mais au-dessous du major et au bout de la table, se trouvoit l'apothicaire, petit homme très-maigre, empesé,

se

se tenant droit sur sa chaise, extrêmement timide en parlant, et craignant toujours de s'être trompé; il avoit devant lui monsieur Delves, un bon compagnon de table, qui avoit toujours soin de se placer à côté de sir William, afin, comme on l'a dit plus haut, d'écouter ses histoires. Notre héros se plaça entre le major et l'apothicaire. On servit le dîner, et le jeune Lindley dit: « Ma foi nous n'attendrons pas *Fidget* (sobriquet que l'on donnoit au lord, comme on appeloit le docteur *don Terrible*, lorsqu'il n'étoit pas présent). Je sais qu'il seroit très-fâché que l'on retardât le dîner jusqu'à ce qu'il fût arrivé, et qu'il pût partir avec les autres. Maintenant, montre en main, je parie cinquante guinées qu'il n'est pas ici avant une demi-

heure, et que lorsqu'il arrivera il nous dira. » — Ici Lindley répéta ce que le lord devoit dire, et ce qu'il dit en effet lorsqu'il arriva, le dîner à moitié avancé. — Voici comme il avoit coutume de s'annoncer dans ces occasions : « Comment ! comment ! c'est à merveille ! Je ne pourrai donc jamais arriver à tems. — Messieurs, votre serviteur ; je ne sais, en vérité, comment font ceux qui ont réellement des affaires ; pour moi qui n'en ai aucune, je ne peux jamais en finir. »

Pendant le dîner, le lord et Lindley firent en grande partie les frais de la conversation, les autres étant uniquement occupés de ce qui étoit sur la table. Le lord parla beaucoup de ses amours, et dit, entr'autres choses, qu'il ne pouvoit mieux

comparer les femmes qu'à des fruits. « Ceux qui tombent d'eux-mêmes, dit-il, sont ordinairement flétris et mauvais ; au lieu que ceux que l'on est obligé d'arracher, ou qui ne tombent qu'après que l'on a secoué l'arbre avec force, sont en bon état, et bons à être mangés. »

La conversation du jeune Lindley, ou plutôt ce qu'il appeloit ses pointes, étoient composées de phrases recherchées, ou d'espèces de métaphores, comme d'appeler une bière, la diligence de Gravesend ; le cuisinier, un chien de cuisine ; du fruit vert, du fruit qui n'est pas assez fait ; du bœuf brûlé à force d'être rôti, du bœuf trop fait, et ainsi du reste.

Pendant le dîner, monsieur Didlington, dont le cheval étoit tou-

jours à la porte ( ce qui s'appelle faire des visites selon les règles de l'art ), fut averti deux fois que les malades le faisoient demander ; mais Lindley qui savoit que, comme les autres apothicaires de campagne, il avoit donné des ordres à son domestique de le faire demander, pour faire croire aux gens qu'il étoit très-employé, quoique personne n'eût besoin de lui, s'opposa à ce qu'il partît.

« Allons, allons, dit-il, cela ne prendra pas ; vous ne bougerez pas d'ici. Hugues, conduisez son domestique à l'office, et donnez-lui une pinte de bierre ; je gage qu'il aimera cela tout autant que les médecines de son maître. »

« Monsieur Lindley, répondit l'apothicaire avec affectation, j'ose

croire que je suis dans l'erreur ; mais ce sont mes malades qui en souffrent. »

« Oui, sans doute, vous êtes dans l'erreur, dit Lindley. Quel est le malade qui ne gagne à ne pas voir son apothicaire ? Non je ne croirai jamais que ces pauvres diables souffrent de votre absense ! »

Lorsque la table fut desservie, sir William avertit Barclay qu'il alloit reprendre son histoire où il l'avoit laissée le matin, à l'étang de Jerry. Mais tous ses auditeurs l'abandonnèrent bientôt, excepté monsieur Delves et l'apothicaire, qui resta droit comme un piquet sur sa chaise, et qui rioit lorsque sir William rioit, ayant toujours la tête tournée vers lui, sans oser regarder d'un côté ni de l'autre. Tandis que

sir William racontoit son histoire, l'attention de Barclay étoit toute entière occupée du récit des campagnes du major, fait par lui-même, et qu'il termina par un conseil à tous les hommes en état de servir, de voler à la défense de leur pays. Le lord étoit, comme on peut bien le supposer, tout aussi aristocrate que le major, et ne manquoit jamais d'appuyer son opinion. « J'irois moi-même à l'armée, dit-il, si je n'étois pas déja trop vieux. Je suis petit, mais j'ai du courage, et j'en ai donné des preuves. »

« Ah ! ah ! dit le major ; comptez-nous donc cela, milord. »

« Un jour, dit-il, je fus insulté par un individu que je savois très-bien n'être pas disposé à me donner satisfaction. J'étois bien embarrassé ;

mais, d'après les informations que je pris, je sus que ses affaires n'étoient pas très-florissantes, et qu'il sollicitoit une commission dans l'armée. Je n'en fis pas à deux ; j'achetai pour lui une commission d'enseigne, et je la lui fis passer secrètement. Je lui envoyai ensuite un cartel que sa qualité de militaire ne lui permit pas de refuser ; je le blessai au bras, et il me demanda excuse. »

Le major fit un pompeux éloge du courageux stratagême du lord, et partit de-là pour vanter les glorieux exploits de l'armée, exploits que Lindley s'efforçoit de tourner en ridicule.

« Vous feriez beaucoup mieux, jeunes gens, dit le major avec vivacité, d'employer votre tems aussi

utilement. Quelle preuve, monsieur, avez-vous donnée de votre ardeur guerrière ? Pourquoi ne volez-vous pas à la défense de votre pays ? Avez-vous oublié le sang que vos ancêtres ont versé pour leur patrie ? »

« Hélas ! non, je ne l'ai pas oublié, dit Lindley ; et voilà ce qui m'effraie ! »

Ici le docteur prit la parole, et attaqua sans miséricorde le ministère et les armées permanentes.

« Comment osez-vous censurer les ministres, vous monsieur ? N'ont-ils pas toujours la majorité pour eux ? »

« Oui, répondit le docteur, avec un rire sardonique ; et l'on sait bien qu'on peut acheter une majorité

dans la chambre des communes, tout aussi bien que dans l'armée. »

« Monsieur, dit le major tout en feu, point de réflexions injurieuses sur ma profession. »

« Je n'en ai pas même la pensée, reprit le docteur ; mais en admettant qu'une majorité n'est pas vénale, j'aurai au moins pour moi l'opinion de Béar, qui dit que la vertu est dans la minorité. »

Lindley lui reprocha l'habitude perverse où il étoit de citer à tout propos les auteurs classiques.

« Jeune homme, lui répondit-il, je ne vois pas pourquoi il ne seroit pas autant permis à un littérateur de faire des citations du grec et du latin, qu'à un jockey de parler de ses chevaux! »

Lindley ne répliqua pas ; mais

Barclay vint à son secours, en disant : « C'est sans doute parce qu'un littérateur est supposé avoir plus de raison. »

Le docteur fronça les sourcils, et secoua la tête comme pour marquer le peu de cas qu'il faisoit de Barclay.

Le major qui n'aimoit pas la guerre d'escarmouches, et qui vouloit une bataille rangée, commença un long discours, dont voici la substance :

« Je ne critique jamais la conduite de mes supérieurs : le gouvernement sait mieux que nous ce qu'il convient de faire ; et nous nous sommes reposés sur lui du soin de faire notre bonheur. C'est une espèce de trahison que de se déclarer en opposition avec le gouvernement,

puisqu'il est la puissance que le ciel a déléguée pour nous commander. Censurer les actes du gouvernement, est une chose aussi absurde que de prétendre en savoir autant qu'un évêque en matière de religion. »

Le docteur ne put s'empêcher de sourire de mépris.

« Monsieur, continua l'autre, en le regardant, les hommes qui frondent sans cesse les opérations du gouvernement sont à mes yeux presque aussi coupables que les rébelles; c'est à eux que l'on doit attribuer les revers que nous éprouvons, tant par terre que par mer; ce sont eux qui ont causé la ruine de toutes les nations; ce sont eux qui instruisent l'ennemi de nos projets et de nos préparatifs, et voilà ce qui empêche nos succès. On de-

vroit pendre tous les journalistes. Quoi ! diffamer les ministres, les lords, le parlement, tout le banc des évêques, les juges même, et moi ! — Avez-vous vu comme ils m'ont traité ? M'appeler sang-sue ! moi ! parce que j'ai obtenu de tems à autre quelques fournitures pour le gouvernement ! comme s'il ne falloit pas toujours que quelqu'un se chargeât de suppléer aux besoins de nos braves armées. Après cela, ils m'appellent le major Mort-Vote ; ils disent que je suis de la famille des Mort-Votes ; on me connoît sous ce nom, dans le monde, autant que sous celui du major Cave. Un homme est il fidèle à son roi et à son pays, aussi-tôt les journalistes, que Dieu confonde, et toute la horde de rebelles, le qualifient de

sang-sue, d'homme vendu au gouvernement, et dont le vote, au parlement, est à la solde et au signal du ministre.

» Savez-vous ce que c'est que le gouvernement ? continua le major déja hors d'haleine, et ce qu'on doit entendre par ce mot ? Eh bien ! je vous dirai donc que le gouvernement est fait pour commander et pour gouverner. — A présent, voulez-vous savoir ce que sont ceux qui ne veulent pas lui permettre de gouverner ? Eh bien ! ils sont des traîtres et des rebelles. Comment veut-on que les ministres commandent et gouvernent, si ces maudits patriotes leur suscitent mille entraves ? Et pourquoi ? pour gouverner eux-mêmes. Après cela qui nous défendra contre les Français ? »

« Vous venez de nous faire un très-beau et très-long discours, dit le docteur, mais il ne prouve rien. Je répondrai seulement à votre dernière question. Qui nous défendra ? — Nos vaisseaux. Mais puisque vous parlez de défense, comment nous sommes-nous défendus jusqu'à present? Nous ressemblons dans notre île, à cet archevêque qui s'étoit retiré dans un château environné d'eau de tous les côtés: il n'avoit, comme nous, rien à craindre de la part de ses ennemis extérieurs; mais il fut dévoré par les rats qui habitoient son propre château. Nos rats à nous, ce sont nos ministres. Sylla nourrit des poux qui le firent périr ; Cromwell laissa croître dans sa vessie une pierre qui le conduisit au tombeau; nous, nous réchauffons dans notre

sein des ministres qui nous ruinent. Ces grands principes étoient inconnus à nos ancêtres; mais les ténèbres de l'ignorance sont dissipées, et ont fait place à la lumière de la philosophie. »

Le lord prit le parti du major, et dit en parlant au docteur : « Est-ce que vous êtes aussi un de ces *illuminés*? Tenez, je crois que vous ressemblez un peu à Humphrey-Clinker : ce que vous prenez pour la lumière, lui dit son maître, et je vous le dis à vous, n'est autre chose qu'un feu follet qui brille au travers d'une fente de votre grenier. »

Barclay appuya le lord, et acheva de tourner en ridicule les principes politiques du docteur. « Je vois, ajouta-t-il, que vous croyez avoir toute la sagesse en partage, au moins,

j'ai cru m'en appercevoir à votre air présomptueux ; au reste, vous pouvez avoir raison, s'il y a quelque vérité dans cette maxime connue : *Le plus sage est celui qui le sait le moins.*

Le vin avoit échauffé toutes les têtes, et le docteur lui répliqua. De la politique, ils passèrent à la religion et aux Saintes Ecritures ; mais ici Barclay força son adversaire à abandonner le champ de bataille, en citant toujours le texte, au grand étonnement du docteur.

Le jeune Lindley, le major et le lord étoient enchantés de cette dispute. Le docteur étoit animé, et faute de bonnes raisons, il eut recours aux injures. « Monsieur, dit-il, votre érudition vous rend impertinent. »

« Et

« Et vous, votre ignorance », répondit Barclay.

Le vin continuoit d'opérer, et les gros mots alloient leur train. « Un présomptueux! un impudent freluquet »! dit le docteur.

« Impudent! répondit Barclay, froidement et peu disposé à quereller. — Mais... vous êtes l'impudence personnifiée. Je n'ai jamais rencontré une plus parfaite ressemblance des *spirantia æra* de Virgile. — Vous êtes un modèle ambulant de l'*airain vivant* dont il parle. »

« Un imbécille »! ajouta le docteur.

« C'est par trop fort »! s'écria-t-on de tous côtés.

« Non, messieurs, dit Barclay; je suis sûr qu'il a raison; car je m'en rapporterois à lui plutôt qu'à un

autre sur l'imbécillité. Soyez assurés que personne ne s'y connoît mieux que le docteur. — C'est un professeur ! »

Le docteur s'abandonna sans mesure aux injures les plus grossières. Le lord et le major devinrent très-turbulens : le premier vouloit absolument frapper le docteur, et il l'auroit certainement tenté, si Barclay et Lindley l'avoient laissé faire.

« Allons, allons, dit Barclay, ne faites pas attention à lui ; ne voyez-vous pas qu'il est à moitié ivre ? »

« Que le tonnerre l'écrase, s'écria le lord, si je lui passe son insolence parce qu'il est à moitié ivre ! C'est tout ce que je pourrois faire, s'il l'étoit tout-à-fait. »

L'apothicaire étant celui de la compagnie qui étoit le plus raison-

nable, laissa les deux vieillards endormis sur leur chaise, et obtint avec un peu de peine la permission de reconduire le docteur chez lui. L'absence de celui-ci rétablit la bonne harmonie dans la société, et tout se passa paisiblement, jusqu'à l'arrivée de la voiture du lord, dans laquelle sa seigneurie, le major et monsieur Delves se retirèrent, mais non sans que le lord eût fait serment d'envoyer, le lendemain matin un cartel au docteur, par l'entremise du major.

## CHAPITRE IX.

*Barclay part. — Plan dramatique qu'il adopte. — Bohémiens. — Combat. — Description d'un château magnifique.—Réflexions sur la mort. — Petits pains au beurre, et suicide.*

Le soir, le jeune Lindley quitta notre héros dans l'espérance qu'il resteroit plusieurs jours avec lui; mais Barclay ne se souciant pas de faire un plus long séjour chez lui, avertit Gregory d'être prêt le lendemain de bon matin; et auparavant que personne de la maison fût levé,

ils se mirent en marche. Barclay savoit bien que s'il avoit prévenu Lindley de son intention, celui-ci l'en auroit certainement détourné; c'est pourquoi il choisit ce mode de retraite, et se contenta de laisser sur sa table de toilette un billet dans lequel il le remercioit de son hospitalité; et de crainte que l'on envoyât quelqu'un après lui, il annonça qu'il alloit prendre une route différente de celle qu'il devoit prendre réellement.

Nos voyageurs marchèrent tout le jour sans rencontrer aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Cependant Barclay s'occupoit sérieusement des moyens de subsister lorsqu'il seroit arrivé à Londres. Il avoit entendu dire que les productions dramatiques rapportoient

beaucoup d'argent à leurs auteurs ; et d'après ce qu'il avoit vu, il avoit pu s'assurer qu'il ne falloit pas un talent prodigieux pour composer une pièce de théâtre. Il conçut sur-le-champ le plan d'un sujet qui devoit être celui de ses propres aventures, et qu'il auroit orné d'incidens propres à le rendre plus intéressant ; mais il étoit encore incertain s'il devoit en faire une tragédie, une comédie ou un opéra. Il pensoit que plusieurs circonstances de son histoire pourroient produire des effets très-comiques ; mais en consultant son cœur, il n'y voyoit que du tragique. Enfin, après y avoir bien réfléchi, il se détermina à en faire un opéra, et à invoquer le secours des muses plaintives, pour célébrer sa destinée.

Plein de son idée, il s'arrêtoit quelquefois au milieu du chemin, ou bien il s'asseyoit devant une porte ou sur une borne, prenoit son crayon et son porte-feuille, et divisoit ses scènes, traçoit ses caractères, indiquoit ses situations, et marquoit la place de ses airs. D'autres fois il composoit un air et le fredonnoit, ou bien il répétoit en marchant une tirade, ce qui étonnoit grandement le pauvre Gregory qui ne savoit ce que cela vouloit dire.

Le second jour, après qu'ils eurent quitté la maison de sir William-Lindley, Barclay fut tout-à-coup distrait de ses rêveries poëtiques par un grand bruit qui se fit entendre derrière lui, et en levant la tête, il apperçut à quelque distance, Gregory qui accouroit vers

lui, et trois grands gaillards qui le suivoient de près. Le fait étoit que, tandis que notre héros faisoit des vers, et se nourrissoit des charmes d'un amour idéal, Gregory s'occupoit de quelque chose de plus substantiel. Ayant remarqué une jolie petite bohémienne, assise sous une haie, il s'étoit arrêté pour causer avec elle. Les suites de cette conversation furent fatales au pauvre Gregory : la bohémienne n'avoit pas besoin d'avoir la ceinture de Vénus pour le subjuguer, ni d'user d'aucune violence pour l'entraîner dans un champ voisin, où il fut tout-à-coup assailli par trois hommes de sa bande. Le paquet que Gregory portoit sur son dos avoit tenté leur cupidité : il prit la fuite, et ils le poursuivirent. Lorsqu'il eut rejoint

joint Barclay, il fit volte-face, et tous les deux se défendirent comme des héros avec leurs bâtons; mais les bohémiens étoient trois contre deux. Ils étoient plus robustes et plus accoutumés à manier un bâton que nos voyageurs qui furent bientôt désarmés. Après s'être emparés du paquet, et leur avoir volé tout ce qu'ils avoient d'argent, les bohémiens se retirèrent en les menaçant de les tuer, s'ils faisoient seulement la démonstration de les suivre.

Meurtris de coups, et ayant perdu tout ce qu'ils avoient, Barclay et Gregory se regardèrent sans pouvoir proférer une seule parole ni bouger de la place où ils étoient.

« Vos amours nous ont mis dans une jolie position », dit Barclay, en rompant le silence.

Gregory étoit hors d'état de rien répondre ; mais sur quelques expressions plus sévères de Barclay, il se mit à sanglotter de la manière la plus lamentable ; ce qui toucha tellement notre héros, que, quoiqu'il fût courroucé, il crut devoir adoucir son ton et fit ce qu'il put pour le consoler. « Allons, lui dit-il, c'est déja assez malheureux d'avoir perdu notre argent, sans rendre notre situation plus fâcheuse encore en nous désolant. Allons en avant; peut-être trouverons-nous quelqu'un qui nous aidera à arrêter ces brigands. »

Ils continuèrent donc leur route, Barclay très-pensif, et Gregory le suivant comme un criminel condamné à être pendu, jusqu'à ce qu'étant arrivés à l'entrée d'un châ-

teau superbe, environné d'un parc immense, ils s'arrêtèrent.

Toutes les portes étoient ouvertes, et personne ne paroissant, Barclay entra et contempla une des plus belles maisons de campagne qu'il eût jamais vues de sa vie. Des colonnes d'ordre corinthien ornoient le devant de ce château et lui donnoient l'apparence d'un palais. De tous côtés, la vue se perdoit au milieu d'une diversité d'objets plus magnifiques et plus attrayans les uns que les autres. Des coteaux verdoyans, des ruisseaux qui serpentoient au milieu des plus riches prairies; des bosquets qui paroissoient suspendus sur le penchant d'une colline; des temples, des statues, des nymphes, etc. tout dans la plus grande profusion, et distribué avec autant de

goût que d'élégance. De distance en distance des colonnes sur lesquelles étoient gravés les faits d'armes ou les actions mémorables du possesseur actuel. Des têtes de cerfs, des serres chaudes, des grottes, des faisanderies, des cascades, des points de vues de toute espèce, tout ce que la nature la plus libérale et l'art le plus recherché pouvoient réunir de beau et de sublime, se présentoient à son œil étonné.

Après avoir admiré tant de beautés et tant de splendeur, Barclay ne put s'empêcher de faire une triste réflexion sur l'état déplorable où il se trouvoit réduit, et pour le moment, d'envier le sort du possesseur de tant de richesses. « J'étois heureux autrefois! j'ai été riche aussi!

dit-il ; pourquoi ne suis-je pas mort avant d'avoir tout perdu ? »

Barclay fut interrompu dans ses tristes réflexions par Gregory qui vint lui dire qu'il venoit de causer avec un ouvrier sur ces bohémiens ; qu'il lui avoit appris que ces brigands avoient commis des vols semblables dans tout le pays, et qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils pussent jamais recouvrer ce qu'ils avoient perdu.

Sur cette nouvelle peu consolante, notre héros abandonna le parc pour aller s'informer de cet homme, quel étoit le maître de ce superbe domaine. En sortant de la principale porte, il apperçut une longue suite de voitures de deuil, qui s'avançoient vers lui, avec un cercueil couvert d'une si prodigieuse quan-

tité de plumes, que l'on auroit dit que le défunt alloit s'envoler au ciel. Barclay demanda à cet ouvrier quelle étoit la personne dont les restes étoient conduits avec tant de pompe et de cérémonie à son dernier domicile.

« Le comte de . . . . . , répondit ce pauvre homme, le gentilhomme le plus orgueilleux qu'il y eût à plusieurs milles à la ronde; mais il est mort, et son règne est fini. Tous ces beaux atours lui servent à bien peu de chose, et on auroit tout aussi bien fait de l'enterrer dans ce fossé. »

« Il a raison, dit Barclay en s'en allant et en reprenant sa route. J'enviois le sort du comte, maintenant je n'en suis plus jaloux. »

C'est une chose assez singulière

qu'en parlant de la mort, nous avons tous l'air de parler d'une chose qui ne nous regarde pas.

Si la mort a pour les uns quelque chose d'effrayant, il faut convenir qu'aux yeux de quelques autres, la vie n'a pas paru d'une grande importance, à en juger du moins par les motifs qui les ont déterminés à la quitter. Le fils d'un célèbre écrivain avoit écrit ces mots à un de ses amis avant de se donner la mort: « Je trouve que la vie n'est autre chose qu'un système qui consiste à se boutonner et à se déboutonner; et je suis las de faire toujours la même chose, adieu. » Boswelle dit quelque part qu'un particulier qui aimoit beaucoup les petits gâteaux au beurre, et qui cependant étoit obligé de s'en priver parce qu'ils

lui causoient des indigestions, résolut de se brûler la cervelle ; mais avant de se tuer il en mangea trois à son déjeûner, parce que, disoit-il, il étoit sûr que ceux-là ne lui feroient pas mal à l'estomac.

Vous, Grecs et Romains! tant vantés pour vos suicides, qu'avez-vous fait qui soit égal à cela ?

## CHAPITRE X.

*Dilemme. — Expédient trouvé par Gregory. — Caractère nouveau. — Mentons des vieilles femmes. — La chose vaut mieux que le mot. — Barclay se hasarde à faire une demande. — Voleurs patentés. — Deux résolutions. — L'embarras des richesses. — L'homme de bon sens plus généreux que l'homme riche. — « Adieu! » — Changement de situation.*

La situation de nos voyageurs étoit vraiment déplorable. — Sans

argent, encore loin de la ville, et à plus d'un jour de marche de la maison de sir William; car ils auroient pu retourner chez Lindley, où ils auroient trouvé quelques secours.

Ils étoient si irrésolu sur le parti qu'ils avoient à prendre, qu'ils marchoient toujours sans oser dire un mot. Ils se trouvoient tout près de la côte, et ils furent obligés de traverser des dunes sur lesquelles il n'y avoit que du sable et quelques plantes stériles. Il étoit environ six heures du soir, et ils n'avoient encore rien mangé de tout le jour. Leur perspective n'étoit pas riante; mais pour la rendre encore plus triste, le tems changea; le ciel se couvrit de nuages, et de grosses gouttes de pluie qui tomboient, annonçoient qu'un orage

terrible alloit éclater sur leurs têtes. Barclay s'arrêta, jetta les yeux autour de lui, et regarda Gregory comme pour le consulter sur ce qu'il y avoit à faire.

Gregory étoit prêt à pleurer; il savoit qu'il étoit la cause de leur détresse actuelle. Cependant, en parcourant des yeux les environs, il apperçut à quelque distance une petite chaumière, située au pied d'une dune.

« Allons-là », dit-il, en montrant l'endroit.

« Mais, nous n'avons pas d'argent », répondit Barclay.

« Qu'importe, monsieur, répritil, j'arrangerai cela, ne vous embarrassez pas. Les bohémiens m'ont laissé mes rasoirs et mon peigne; peu de chose nous suffira, et je le

paierai en coupant les cheveux des enfans, ou en rasant le maître de la maison, ou d'une manière ou d'une autre : n'en soyez point inquiet. »

« Bien, bien », lui dit Barclay, voyant qu'ils alloient être mouillés jusqu'à la peau, s'ils ne cherchoient pas un abri. « Voyons ce que cela deviendra. »

Ils prirent donc à la hâte le chemin de la chaumière ; comme ils en approchoient, ils apperçurent à la porte, un homme d'une apparence commune et grossière, portant un énorme chapeau rabattu, et une redingote d'une ampleur extraordinaire, qui, étant ouverte pardevant, laissoit appercevoir une ceinture dans laquelle étoient deux pistolets d'Arçon. Sous un hangard tout près de là, étoit, à ce qu'il

paroissoit, son cheval tout sellé et bridé. Il n'y avoit plus moyen de reculer. Le tonnerre grondoit et la pluie tomboit par torrens. Barclay n'avoit plus à craindre d'être volé, et il crut qu'il valoit autant avancer, au risque d'être tué d'un coup de pistolet, que de rester exposé à être noyé. Il regretta pour la première fois, d'avoir échappé à la poursuite des huissiers et de s'être soustrait à leurs tendres soins. En approchant de la porte de la chaumière, il salua l'étranger, comme pour lui demander la permission d'entrer: celui-ci fit immédiatement un pas en dehors, sans s'embarrasser de la pluie, laissa passer nos voyageurs et reprit sa place.

Barclay et Gregory ne trouvèrent dans la chaumière qu'une vieille

femme qui faisoit bouillir quelque chose auprès du feu. Ses cheveux courts et blancs comme de la neige, ne paroissoient pas avoir besoin du ministère de Gregory ; et son menton, non plus, n'étoit pas dans le cas de celui d'une certaine dame de ma connoissance, qui auroit grand besoin du secours de son rasoir. Gregory avoit l'air chagrin en voyant le mauvais succès de ses projets.

« Nous venons vous demander l'hospitalité », dit Barclay.

« Comment ! quoi » ! marmota la vieille femme, qui ne savoit pas ce que signifioit le mot *hospitalité*, mais qui prouva l'instant d'après, qu'elle entendoit parfaitement la chose.

« Nous vous prions de nous permettre de nous reposer chez vous

un moment, continua Barclay, jusqu'à ce que l'orage soit dissipé. »

« Ah ! à votre service, reprit la vieille femme, bonnes gens ; restez autant que vous voudrez. Comme vous êtes mouillés ! Approchez-vous du feu, et séchez-vous. »

Et aussi-tôt elle souffla son feu et leur fit place. Cet accueil encouragea Barclay à faire l'aveu des circonstances fâcheuses dans lesquelles il se trouvoit, ainsi que de la cause de son malheur, et de lui demander ensuite quelques rafraîchissemens.

Il raconta donc ce qui leur étoit arrivé, et comment ils avoient été réduits à venir chercher un asile dans cette chaumière. Pendant ce récit, l'étranger qui n'avoit pas quitté le seuil de la porte, où il avoit l'air de faire sentinelle et d'attendre quel-

que chose, retournoit de tems en tems la tête, et paroissoit prendre beaucoup de part à ce qu'il entendoit. Lorsque Barclay eut achevé son histoire, et avant que la vieille femme eût pu dire ce que son bon cœur lui inspiroit, comme, que tout ce qui étoit dans la maison étoit à leur service, l'étranger lui dit d'un ton rauque : « Bonne femme ! donnez à ces voyageurs tout ce que vous avez de meilleur, je le paierai. »

« Ah ! voilà ce que c'est, dit la vieille femme, on ne peut jamais faire un petit brin de charité soi-même, quand vous êtes là, vous autres messieurs ! vous êtes toujours si prompts à rendre service ! »

En disant cela, elle se démena si bien, qu'en moins de trois minutes, elle

elle plaça sur la table, un fromage, un pain bis et un vase rempli de bierre. « Tenez, leur dit-elle, mangez, et grand bien vous fasse! »

« Grand merci, grand merci, lui dit Barclay; et vous, monsieur, en adressant la parole à l'étranger, nous ne savons comment reconnoître votre bonté. »

« Bah, bah, dit-il, c'est une bagatelle. Bonne femme! allez à mon cheval, à côté de la selle, vous trouverez une outre, apportez-la — elle contient de l'eau-de-vie, et vous la leur donnerez. »

La vieille femme courut et revint avec l'outre.

« Donnez-m'en un verre, dit l'étranger; à votre santé, messieurs! Il but son verre d'eau-de-vie, et tandis que nos voyageurs mangeoient

avec une avidité extrême, il ajouta :

« Je suis bien aise de vous voir manger d'un aussi bon appétit. — Bonne femme, donnez-moi un autre verre. »

Lorsqu'il eut bu ce second verre, il continua :

« Vous me trouvez un peu original, n'est-ce pas ? Cela peut être vrai, à quelques égards, — mais c'est le hasard qui ma fait comme cela. »

« Votre apparence a de quoi surprendre, je l'avoue, dit Barclay ; mais je suis convaincu de l'honnêteté de votre cœur, d'après votre générosité pour les infortunés. »

« Je les aime, dit-il. Votre langage et vos manières annoncent que vous êtes un homme comme il faut, et je lis dans votre phisionomie que vous ne voudriez pas tromper per-

sonne. Ce que vous pensez de moi est très-vrai, et je le jure et tenez, prenez cela ( ici il entra dans la chaumière et mit cinq guinées sur la table ) ; je suis fâché de ne pouvoir vous en offrir davantage » ; et il retourna sur le seuil de la porte.

« Sur ma foi, monsieur, dit Barclay, je ne sais ce que je dois faire, — votre . . . . . »

« Ce que vous devez faire ! reprit-il, mettre cet argent dans votre poche, et n'y plus penser. »

« Cela est impossible, répondit Barclay, je ne pourrai jamais oublier tant de générosité. Mes besoins sont urgens, et j'accepte votre offre ; mais il faut que vous me disiez à qui il faut que je le remette, lorsque je serai à Londres. »

« Remettez-le, dit l'étranger, à

quelqu'autre malheureux, et dites-lui que c'est moi qui le lui donne : voilà la seule manière de reconnoître ce que je fais pour vous ! Bonne femme ! donnez-moi un autre verre d'eau-de-vie. » Après avoir bu ce troisième verre il ajouta : « J'entrerois bien pour vous tenir compagnie, mais j'ai quelque chose ici qui m'occupe. Je suis un contrebandier, mon ami, et j'attends à chaque minute un signal de la part de mes camarades. Alors il faudra que je monte à cheval, et peut-être ne me reverrez vous jamais. »

« Je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu, lui dit Barclay, et je vois avec regret le peu d'apparence qu'il y a que je vous en témoigne jamais ma reconnoissance. »

« C'est bon, c'est bon. »

« Votre profession est non-seulement dangereuse, mais elle doit être extrêmement fatigante ? »

« Elle l'est en effet, répondit-il; mais je la préfère aux occupations plus tranquilles des habitans des cités, qui, sous le masque de la probité, trompent et volent mille fois plus que je ne fais. Aux yeux de l'Eternel, je paroîs plus juste et plus vertueux que ces gens-là. J'ai été ruiné par ces voleurs patentés. J'ai été autrefois dans le commerce, monsieur, et j'étois un riche négociant. Ceux qui se disoient mes amis m'ont trahi, m'ont trompé, et m'ont mis dans la nécessité de faire banqueroute. Alors je me suis fait contrebandier, en prenant la double résolution d'abord de n'avoir

aucune espèce de relation avec les *négocians honnêtes*, et ensuite de ne jamais faire d'épargnes; ce que je gagne, je le dépense ou je le donne. Les richesses ne servent qu'à vous rendre la victime des fripons, et à vous exposer à être la dupe de leur éternel charlatanisme. Je méprise les gens riches, et je suis toujours étonné qu'on leur rende dans le monde autant d'hommage. L'homme de bon sens est infiniment plus estimable; il s'en faut bien cependant qu'il jouisse d'autant de considération. Etrange folie! Le dernier me procure au moins quelque avantage: il me fait part des richesses de son esprit; mais je ne trouve dans l'autre qu'orgueil et stupidité: quant à leurs richesses, que sont-elles pour moi? Je suis

bien sûr qu'ils ne m'offriroient pas une guinée. »

Au même moment ils entendirent un coup de fusil : le contrebandier serra la main de Barclay, lui dit adieu, sortit précipitamment de la chaumière, sauta sur son cheval et s'enfuit au grand galop au travers des dunes.

Nos voyageurs se regardèrent avec des yeux bien différens de ceux qu'ils avoient lorsqu'ils traversèrent la première fois les dunes.

La figure de Gregory étoit radieuse comme le firmament, qui dans ce moment offroit un superbe arc-en-ciel, dont les couleurs variées annonçoient repos et sûreté.

« A sa santé, dit Gregory, en prenant le pot de bierre, et puisse-

t-il être heureux dans toutes ses entreprises ! »

« Ah ! que le bon Dieu le protège ! s'écria la vieille femme ; il a un cœur aussi grand que la mer, et une main aussi généreuse que le soleil. En vérité, sans lui, je ne sais pas comment je pourrois faire. Je ne le vois que trois ou quatre fois par an, et il me laisse chaque fois de quoi me maintenir jusqu'à ce qu'il revienne. »

« Son caractère est un peu bizarre, dit Barclay, mais il a un cœur qui feroit honneur à un homme plus élevé que lui. Celui qui ne peut voir les autres dans le besoin sans les secourir, ne devroit jamais en éprouver lui-même : fasse le ciel qu'il ne manque jamais de rien !

La-dessus Barclay but un coup de

de bierre, et après avoir demandé le plus court chemin pour traverser les dunes, il remercia la bonne femme du bon accueil qu'elle leur avoit fait, et partit avec Gregory, tous deux un peu plus gais et plus en état de continuer leur route, qu'ils n'étoient une heure avant. Notre héros fit ce qu'il put pour faire accepter à cette bonne vieille un léger présent, mais elle s'y refusa constamment.

« Non, non, dit-elle, il ne me le pardonneroit jamais: je ne suis pas riche; j'ai peu de chose à donner aux pauvres, mais je ne prends jamais rien d'eux. Non, bon voyage, bonnes gens: ce que je vous ai offert, je l'ai fait d'un bon cœur, et il est bien à votre service, quand il y en auroit une fois davantage. »

## CHAPITRE XI.

*La diligence. — Quand nous sommes en mauvaise compagnie. — Le panier de la diligence. — Logemens attiques. — Conversation entre Gregory et Barclay. — Cabaret à bierre. — Un petit homme de mauvaise mine. — Proposition qu'il fait à Barclay. — Celui-ci achève son opéra. — Opinion de Gregory sur cet ouvrage. — La veille du jour où il doit être présenté à l'acceptation des administrateurs du théâtre.*

COMME ils approchoient d'une petite ville qui se trouvoit devant

eux, Barclay et Gregory tinrent conseil sur leur situation. Ils avoient encore quarante à cinquante milles à faire avant d'arriver à Londres, où Barclay devoit trouver tous ses effets et un petit supplément d'argent. Il fut arrêté entre eux qu'ils emploieroient celui du contrebandier, à se procurer les moyens de gagner Londres le plus promptement possible. En conséquence, dès qu'ils furent arrivés dans la petite ville, ils s'informèrent s'il ne devoit pas passer dans le cours de la nuit, ou le lendemain matin, une diligence pour Londres; et sur ce qu'on leur dit qu'il en devoit arriver une à minuit, ils se décidèrent à prendre chacun une place sur l'impériale, non pas tant dans l'intention de respirer un air plus pur, que parce

que cela s'arrangeoit mieux avec l'état de leurs finances.

On étoit en plein été, et dans cette saison l'extérieur de la voiture a beaucoup moins d'inconvéniens qu'en hiver ; et dans tous les cas ce mode de voyager étoit infiniment plus commode que celui qu'ils avoient suivi précédemment. Barclay songeoit toujours à son opéra, parce que c'étoit la seule ressource sur laquelle il comptoit pour se procurer des moyens d'existence. Il ne savoit pas trop ce que cet ouvrage devoit lui produire d'argent ; mais à-coup-sûr, il en retireroit toujours, disoit-il en lui-même, au delà de ce qui lui étoit nécessaire pour le mettre à l'abri des recherches des huissiers. A ses idées de liberté, il ne pouvoit manquer d'en associer

d'autres plus séduisantes encore, des idées d'amour : Pénélope remplissoit toujours son cœur, et il continuoit d'espérer sans pouvoir se rendre compte des motifs de ses espérances.

Ceux-là, dit le Coran, qui ont le diable avec eux sont dans une très-mauvaise compagnie. Gregory ne l'avoit éprouvé que trop souvent. Le diable étoit à côté de lui toutes les fois qu'il se trouvoit auprès d'une femme. Barclay étoit sur l'impériale et Gregory, dans le panier, à côté d'une fort belle dame, en mantelet rouge, dont le mari étoit sur la voiture, mais qui avoit préféré le panier, dans la crainte de tomber ; le diable donc vint lui tenir compagnie, et lui inspira des gestes très-contraires à la chasteté de la dame,

et qui arrachèrent à celle-ci des exclamations qui frappèrent bientôt les oreilles de son mari.

« Qu'as-tu donc, ma chère », s'écria le bon homme.

« Oh! rien, mon ami », répondit-elle, dans la crainte de causer du bruit : « c'est seulement le cahot de la voiture. »

Gregory croyant voir dans cette réponse une sorte d'encouragement, continua son petit manège, jusqu'à ce qu'un nouveau cri de la dame, réveillant l'attention de son mari, celui-ci lui dit d'un ton un peu brusque :

« Mais, qu'as-tu donc enfin? tu n'as rien à craindre où tu es; ne peux tu rester tranquille? »

« Oui, mon ami, je ne demande pas mieux; je serai tranquille si

monsieur veut seulement ôter sa main de là. »

« Monsieur! — Sa main! s'écria le mari, en faisant arrêter la voiture; que signifie ceci. Monsieur t'a-t-il manqué, ma chère? »

Barclay ne put s'empêcher de voir ce qui se passoit; il regarda Gregory d'un œil en courroux, mais il n'osa pas lui dire un mot. La dame n'ayant pas répondu sur-le-champ, Gregory profita de ce qu'elle avoit dit auparavant, et jura ses grands Dieux qu'il n'avoit mis la main sur elle que pour ne pas être renversé par le cahot de la voiture.

« Cela est-il vrai »? dit le mari à sa femme.

« Oui, mon ami, oui, reprit-elle; je suis sûre que monsieur n'a

pas eu de mauvaise intention. — C'est que j'ai eu peur. »

« C'est bien, c'est bien, dit le mari, avec un peu d'humeur; en attendant, tu vas venir sur l'impériale avec moi; je ne veux pas que personne te touche, excepté moi. »

En disant cela, il la prit par le bras, et la fit sortir du panier pour la placer auprès de lui; et le diable abandonna Gregory.

Le reste du voyage s'acheva paisiblement, et ils arrivèrent à Londres le lendemain à midi.

Après être descendu de voiture, la première chose qui les occupa, fut de chercher un logement. Ici Gregory lui fut d'un grand secours; car, connoissant tous les coins et recoins de Londres, il trouva bientôt un petit appartement peu cher,

dans un des quartiers les moins fréquentés de la ville de Londres. Sa chambre étoit comme le cabinet de madame Pawlet, aussi voisin du ciel que la maison pouvoit le permettre. Lorsqu'ils furent établis dans leur nouvelle demeure, Gregory fut au bureau des voitures, où ils avoient adressé leurs malles, et il les fit transporter à leur domicile. Il fut dans cette circonstance extrêmement utile à Barclay, et jamais il ne fut plus heureux lui-même.

Barclay observa que dans la distribution du logement que lui avoit procuré Gregory, il y avoit, indépendamment du salon, deux chambres à coucher. « Le cher homme, dit-il en lui-même, se propose de demeurer avec moi, mais cela est impossible ; car dans ce cas, nous ne

tarderions pas à mourir de faim tous les deux. »

Après avoir achevé ces réflexions, il attendit que l'emménagement fût terminé, et alors il lui fit un tableau exact de sa situation. « Je suis occupé, dit-il, d'un ouvrage ( faisant allusion à son opéra ) qui me tirera d'embarras ; mais il se passera encore quelque tems avant qu'il soit fini. L'argent que j'ai ne peut pas nous mener fort loin, et ce que vous avez vous suffira à peine pour attendre le moment où vous pourrez trouver de l'occupation dans votre état. »

Gregory alloit faire des représentations.

« Je ne veux pas entendre un mot de plus, continua-t-il ; il faut que vous cherchiez de l'emploi, au-

trement nous mourrons de faim tous les deux. »

Gregory sentit la force de cette raison ; il vit que le produit de son rasoir étoit seul capable de l'empêcher, non-seulement lui, mais encore Barclay de mourir de faim, et ce motif le décida.

« Je ferai ce que vous voudrez, dit-il, je reprendrai mon état. Je sais où trouver de l'ouvrage, dès que j'en voudrai. Il faut bien que cela soit. — Mais . . . . »

« Mais, quoi ? »

« Mais j'espère, ajouta-t-il, en regardant avec une sorte d'affectation une des deux chambres à coucher, que vous me permettrez de venir ici tous les soirs. »

« A la bonne heure », dit Barclay.

« Et d'apprêter votre dîner. »

« Oui, oui, ce sera une économie; nous dînerons ensemble. »

« Je n'en demande pas davantage », dit Gregory avec un air de triomphe. « Si nous mourons de faim, je veux que. . . . . Mais il n'est pas nécessaire de jurer : tout ira bien; n'ayez pas d'inquiétude. »

Peu de jours après, Gregory trouva une boutique. Il rasoit son monde et peignoit ses perruques, jusqu'à cinq heures du soir, tandis que Barclay travailloit assiduement à son opéra. Alors ils dînoient : puis, pour se distraire, ils alloient passer quelques heures dans un cabaret à bierre, où se réunissoient des politiques et des littérateurs.

Un soir il eut occasion de déployer ses talens avec des hommes

qui, comme lui, avoient moins d'argent que de grec et de latin, et de faire un heureux essai de ses connoissances et de son érudition. Lorsque la discussion fut terminée, un petit homme de mauvaise mine, qui étoit un des habitués de la maison, s'approcha de lui, et lui demanda la permission de l'entretenir en particulier. Barclay se leva et le suivit à l'autre extrêmité de la salle.

« Monsieur, lui dit le petit homme, après qu'ils furent assis l'un et l'autre, je vous ai entendu avec beaucoup de plaisir : ce n'est pas la première fois que j'ai été frappé de votre éloquence et de votre érudition. »

Barclay fit une inclination de tête.

« Mais, pour en venir à mon but, continua-t-il, je crois, monsieur, que, d'après l'habitude où vous êtes de fréquenter cette maison, et ce que j'ai d'ailleurs remarqué en vous, je n'ai besoin d'aucune apologie pour vous dire qu'il m'est permis de croire que vous ne seriez pas fâché de tirer quelqu'avantage de vos talens et de votre plume. »

Barclay fut quelque tems sans répondre, mais réfléchissant que ses finances alloient tous les jours en décroissant, il crut qu'il pouvoit profiter de cette ouverture, et dit :

« Monsieur, quoique je mérite peu les complimens que vous avez bien voulu me faire, je n'y suis pas insensible, j'en suis très-flatté. Quant à la proposition que vous me faites,

je vous avouerai franchement que rien ne peut m'être plus agréable. »

« C'est une affaire faite, en ce cas-là, dit l'autre. Vous buvez de la bierre, acceptez un verre de celle-ci. Allons, à une plus ample connoissance. » Puis un moment après il ajouta : « Je puis disposer d'une très-bonne place dans la rédaction d'un journal. Elle ne vous donnera pas beaucoup de mal, et elle vous rapportera trois guinées par semaine. »

« Vous avez trop de bonté, en vérité, reprit Barclay ; mais puis-je vous demander quelle est la nature de l'emploi que vous me destinez? »

« Oh! répondit l'autre d'un air indifférent, il consiste à rédiger les

articles piquans d'un journal accrédité, et sur-tout très-populaire.

» Il s'agit de censurer et de tourner en ridicule toutes les opérations des ministres, les bonnes comme les mauvaises; de combler d'éloges les acteurs qui ont été sifflés, les auteurs dont les pièces sont tombées, et les administrateurs dont le public ne reconnoît pas le zèle et les soins; de critiquer sans miséricorde tous ces gens-là, dès qu'ils obtiennent le moindre succès; enfin, de visiter tous les lieux fréquentés par les domestiques, de se mêler parmi eux, de surprendre dans leurs conversations la conduite privée de leurs maîtres, et de l'exposer aux regards du public. Rien n'est plus facile et plus propre en même tems à faire la fortune d'un journal. »

Barclay

Barclay pouvoit à peine contenir son indignation ; et lorsqu'il eut achevé, il fut pendant quelque tems sans pouvoir lui répondre. A la fin il lui dit :

« Monsieur, je ne suis pas encore réduit à la nécessité de fouler aux pieds tous les principes d'honneur, et à devoir mon existence à des moyens si infâmes. »

En disant ces mots, il lui tourna le dos et sortit du cabaret.

« Non ! non ! s'écria-t-il en s'en allant, il vaut mieux mourir de faim, que de prolonger ma vie à ce prix. Il seroit mille fois plus honorable pour moi de suivre la profession de Gregory, et de faire la barbe aux gens avec mon rasoir, que de les déchirer avec ma plume. »

L'opéra étoit presque à sa fin;

mais outre qu'il avoit déja dépensé le peu d'argent qu'il possédoit, il avoit encore été obligé, pour vivre, de vendre, par l'entremise de Gregory, ses effets les plus précieux. Cependant il alloit être terminé, ce grand œuvre qui devoit le délivrer à-la-fois de tous ses embarras, et du danger continuel d'être arrêté par ses créanciers, et le placer dans une situation où il pourroit suffire sans inquiétude à ses besoins actuels et futurs.

A la fin, l'opéra étant achevé, poli et mis au net, Barclay songea à le présenter aux administrateurs de l'un des théâtres de la capitale. Molière lisoit ses pièces à sa servante; Barclay voulut avoir l'avis de Gregory sur la sienne. Celui-ci, après en avoir entendu plusieurs lectures,

et après que Barclay lui en eut fait remarquer les beautés et les situations comiques, jugea en dernier reesort, que c'étoit un ouvrage inimitable.

Comme ses finances ne lui permettoient pas d'attendre la rentrée des grands spectacles, Barclay prit le parti de s'adresser à l'administrateur de l'un des petits théâtres, qui jouent pendant l'été, et il fixa le lendemain pour cette visite. Il est inutile de dire qu'il dormit peu ou point du tout, pendant la nuit qui précéda le jour terrible qui devoit décider du sort de son ouvrage, et peut-être même de son existence. L'aurore vint le surprendre, son bonnet de nuit d'un côté, sa tête de l'autre, et lui-même se tourmentant sur son lit de douleur, et ayant à côté de lui la

cause de toutes ses inquiétudes..... son opéra. Les images les plus riantes, et les catastrophes les plus désespérantes s'étoient offertes tour-à-tour à son imagination troublée. Des plaisirs et des peines, des succès et des revers s'étoient présentés successivement à son esprit agité, et l'avoient mis dans l'impossibilité de goûter un seul instant de sommeil. Maintenant, profitant de la lumière du jour, il ressaisit son ouvrage, le parcourut, en admira le style et les beautés, et dormit jusqu'à ce que Gregory vint l'avertir que le déjeûner étoit prêt.

## CHAPITRE XII.

*L'habit complet. — Accueil que reçoit Barclay, en allant présenter sa pièce. — L'auteur du mouvement perpétuel. — Seconde visite. — Discussion sur le mérite des opéra modernes. — L'espèce de talent qui est nécessaire pour en produire un. — Le rang que l'auteur d'un opéra tient dans la littérature. — Monopole sur les productions théâtrales. — Par qui il est exercé. — Incident.*

TANDIS que Barclay prenoit son thé, il lui vint dans la pensée qu'il

ne feroit pas mal de se mettre un peu proprement pour aller faire sa visite.

« Je ne puis pas aller comme cela, dit-il à Gregory, et dans toute ma garde-robe, je ne trouverai peut-être pas un habit plus décent. C'est pourtant fâcheux, très-fâcheux. »

En disant cela il avoit le menton appuyé sur sa main, dans la posture d'un homme qui rêve.

« Il ne faut pas que cela vous chagrine, lui dit Gregory, je crois qu'il est facile de remédier à cela. » Et il passa dans sa chambre d'où il apporta un habillement complet que Barclay reconnut pour avoir été le meilleur de toute sa garde-robe.

« Comment cela se fait-il, dit

Barclay, je croyois que vous aviez vendu cet habit-là ?

« Oui, monsieur, répondit Gregory, avec un air de satisfaction répandu sur sa figure, oui, monsieur, je l'ai vendu. »

« Et comment se trouve-t-il..? »

« Parce que, monsieur, c'est moi qui l'ai acheté, et si vous avez la bonté de le porter un peu pour moi, je regarderai cela comme une grande faveur de votre part. »

Barclay avoit reçu plusieurs preuves d'affection de la part de Gregory ; mais cette dernière le toucha si sensiblement, qu'il fut obligé de détourner la tête afin de cacher une larme qui partit tout-à-coup et roula sur sa joue. Lorsqu'il fut un peu remis, il lui dit :

« J'espère, Gregory, que la for-

tune me mettra un jour en état de reconnoître vos services. »

« Vous allez donc le mettre ? s'écria Gregory ; je suis content. »

Vers midi, et après s'être habillé, Barclay se hasarda à faire une sortie ; il gagna en tremblant la maison de l'administrateur qui le reçut avec toute la politesse que sa mise élégante lui assuroit. Lorsqu'il eut expliqué l'objet de sa visite, l'administrateur prit son manuscrit, promit de le lire avec attention, et le pria de repasser dans huit jours. Barclay ne pouvoit espérer de recevoir un accueil plus obligeant ; et après avoir parlé de choses indifférentes, il se retira parfaitement satisfait de ce premier début.

Quoique le tems soit peut-être le seul être qui ait des prétentions raisonnables

sonnables à la découvert e du mouvement perpétuel, cependant, si l'on avoit consulté Barclay à l'époque où son manuscrit étoit entre les mains de l'administrateur, il lui auroit sans doute contesté ce droit; car il lui parut alors s'être arrêté subitement, et avoir entièrement renoncé à continuer sa marche. A la fin, quoique très-lentement, selon l'opinion de Barclay, et comme s'il eût perdu ses ailes, il amena le jour tant désiré.

Fier de ses espérances et plein de confiance dans le mérite de sa pièce, notre héros se disposa à aller voir l'administrateur. Lorsqu'il eut frappé à la porte, le domestique qui vint ouvrir, lui dit que son maître n'y étoit pas, mais qu'en sortant il avoit ordonné de dire aux personnes qui

viendroient le demander, qu'on le trouveroit au théâtre, où des affaires l'obligeoient de se rendre. Barclay alla donc au théâtre, où, après avoir attendu quelque tems, il fut introduit dans le cabinet de l'administrateur qu'il trouva lisant son manuscrit. Après les complimens d'usage, Barclay prit un siège, et l'autre commença ainsi :

« J'ai lu votre opéra, monsieur ; il m'a fait beaucoup de plaisir. »

Une inclination de la part de Barclay.

« Toutes les parties en sont admirables. »

Une seconde inclination.

« Mais le goût du public est si dépravé, qu'il ne peut avoir aucun succès. »

« Aucun succès » ! répondit Bar-

clay d'une voix presque éteinte, et se redressant comme un piquet.

Non, monsieur. »

« Vous dites cependant que.... »

« C'est précisément ce que je dis, et ce que je pense de favorable pour votre pièce, qui me donne la certitude qu'elle ne prendra pas. Vos tableaux sont presque tous champêtres ; votre action est simple ; vos caractères sont pris dans la nature. Eh bien ! tout cela est détestable aujourd'hui. Il faut maintenant, pour plaire au public, de l'exagération, du spectacle, des marches, des combats et des décorations ; vous avez méprisé toutes ces choses-là et vous avez bien fait ; mais vous n'avez pas consulté le goût actuel. Il y a là-dedans, en posant la main sur le manuscrit, du vrai, du bon co-

mique, mais cela ne prendra pas, mon cher monsieur: personne n'entend cela maintenant. Des calembourgs, monsieur, des calembourgs, voilà ce qui convient à nos connoisseurs modernes, et les plus mauvais sont toujours les meilleurs. Ce n'est pas tout, je vois que tous vos couplets sont écrits d'avance, et quelques-uns même d'un style vraiment poëtique : eh bien ! c'est encore un tort que vous avez eu; c'est autant de peine perdue. Parmi tous nos compositeurs, il en est à peine un seul qui fasse de la musique sur des couplets ; tous les autres se procurent de la musique italienne ou allemande, qu'ils arrangent ou qu'ils défigurent à leur manière ; ensuite vient un poëte, ou le premier venu, sans être poëte, qui fait les paroles sur la musique. En un mot,

l'auteur des paroles d'un opéra n'est plus aujourd'hui, qu'un accessoire qui, pour le mérite, marche très-loin derrière le machiniste, le décorateur et le compositeur. Ce n'étoit pas comme cela autrefois ; mais ce tems-là est passé, et nous qui sommes les serviteurs du public, nous ne pouvons nous dispenser de nous conformer à ses caprices. Je suis honteux, monsieur, d'être forcé de vous rendre votre pièce ; je suis encore plus honteux d'inviter un homme de votre mérite à en écrire une dans le genre de celles dont je viens de vous entretenir. Cependant, si vous pouvez vous soumettre à une tâche si peu digne de vous, je m'estimerai heureux de pouvoir vous obliger, et de vous compter parmi les personnes qui

contribuent par leurs talens à la prospérité de mon théâtre. »

Rien ne peut égaler l'étonnement, la confusion et le désespoir de Barclay pendant le discours de l'administrateur, et cependant les choses qu'il lui disoit étoient si vraies, et la manière dont il les disoit, si ingénue et si honnête, qu'il n'avoit ni la force ni sujet de s'en plaindre. Quelqu'un ayant frappé à la porte au même instant, Barclay se leva le cœur très-gros; et prenant son manuscrit des mains de l'administrateur, il le remercia de la manière honnête et polie dont il l'avoit accueilli.

Notre héros rentra chez lui, le désespoir dans le cœur. Toutes ses espérances s'étoient évanouies en un moment. Dans sa fureur il mit son opéra en pièces, et il le jettoit au

feu, lorsque Gregory qui étoit rentré plutôt qu'à l'ordinaire pour en apprendre le succès, le surprit à l'instant où il livroit son manuscrit aux flammes. Il n'eut pas besoin d'une longue explication, pour être au fait de ce qui étoit arrivé.

« Eh bien ! eh bien ! lui dit-il en cherchant à le consoler, n'y pensez plus ; c'est un mal sans remède. Il n'y a que des envieux, j'en suis sûr, qui aient pu trouver cette pièce-là mauvaise. »

« Mauvaise ! s'écria Barclay », piqué d'une pareille supposition, quoiqu'elle vînt de la part de Gregory, et suspendant pour un moment la conflagration. Alors il lui raconta en détail ce qui s'étoit passé entre lui et l'administrateur, le tout pour venger son honneur, comme au-

teur, honneur que, même dans son affliction, il ne pouvoit pas supporter que l'on attaquât.

Après dîner, Barclay se trouva plus résigné à sa destinée, et un peu de réflexion le réconcilia bientôt avec l'idée de profiter des instructions de l'administrateur et de compter sur ses promesses. Cependant il n'étoit pas encore assez bien remis du choc qu'il avoit reçu, pour se mettre sur-le-champ en besogne, et pour reprendre du courage, il alla avec Gregory passer quelques heures au cabaret. Mais hélas! ce jour étoit pour lui un jour malheureux, et il étoit écrit là-haut qu'il n'iroit pas boire de la bierre.

Il paroît qu'il avoit étoit remarqué en allant au théâtre, ou que l'on avoit suivi les traces de Gregory,

Quoi qu'il en soit, il fut arrêté par les huissiers au moment où il mettoit le pied dans la rue. En lui mettant la main sur le collet, l'un d'eux s'écria :

« Vous nous avez assez fait courir après vous ; mais enfin nous vous tenons. »

Gregory se mettoit en devoir de le délivrer ; mais Barclay s'y opposa fortement, et lui ordonna positivement de le laisser ; les huissiers le conduisirent à la prison du Banc-du-Roi.

Gregory le suivit, la mort dans le cœur ; et, sans en prévenir notre héros, qui n'avoit nulle connoissance du régime des prisons, il donna de l'argent au concierge, pour que celui-ci lui procurât la meilleure chambre dont il pût disposer, et

après l'y avoir vu installé, il le quitta, les règles de la prison ne permettant pas qu'il restât plus longtems.

« Ne vous chagrinez pas, monsieur, lui dit Gregory en le quittant, et en s'efforçant d'étouffer ses sanglots sous un air riant, — ne vous chagrinez pas, je vous en prie. — Je viendrai vous voir le plus souvent que je pourrai. — Vous ne manquerez de rien. — Non... non... vous ne manquerez de rien! »

Le malheur produit un effet surprennant sur notre caractère : nous saisissons une paille que nous tend l'amitié avec l'avidité d'un homme qui se noie. Barclay accompagna Gregory jusqu'à la porte, et là ils se séparèrent.

Les extrêmités se touchent. — L'extrême vieillesse ressemble à l'enfance ; l'extrême sagesse à l'ignorance ; au moins le plus sage des hommes ( Socrates ) a-t-il déclaré qu'il ne savoit rien. Poussez un poltron à bout, et vous lui donnerez du courage. — Opprimez un malheureux jusqu'à ce que vous ne puissiez plus aggraver sa situation, il se soulèvera contre l'oppression. C'est ce qui arriva à notre héros. Ses ennemis l'avoient persécuté jusqu'au bout ; ils ne pouvoient aller plus loin. Là où il n'y a plus d'espoir, il n'y a plus de crainte. La situation désespérée où il se trouvoit, excita son courage, et rassemblant toutes ses forces, il prit la résolution d'opposer à l'adversité un front calme et serein.

## CHAPITRE XII.

*La prison du Banc-du-Roi considérée du beau côté. — Différence entre cette habitation et les autres grandes maisons. — Académie olympique. — Club des Martyrs du Génie. — Manière de faire deux enfans dans l'espace d'une demi-heure. — Originalité de monsieur Quince, comme auteur. — Roman dont tout le mérite consiste à se terminer par une pointe d'esprit. — Jours de lumière. — Trois auteurs et une araignée. — Méthode de voyager. — Comment M. Grub devint membre*

*d'un collège. — Charlatans. — Le libraire et ses correspondans. — Vins de France. — Mauvais vin de Bordeaux, mais qu'on est forcé de trouver bon. — Comparaison.*

Le lendemain matin, Barclay se leva et examina le local où il étoit, et tout bien considéré, il n'eut aucune raison de se plaindre du change. Sa chambre étoit mieux meublée et plus commode que celle qu'il quittoit, et comme elle étoit une des plus élevées, il avoit une vue qui dominoit la campagne et les coteaux de Surrey. Quant au mur qui se trouvoit devant lui, des hommes de mauvaise humeur, ou peu philosophes, auroient pu le regarder comme une incommodité; et en effet sa grande élévation, beaucoup

plus considérable que celle des murs dont d'autres propriétaires de biens ruraux entourent leur territoire, pouvoit lui donner l'apparence d'avoir été construit à dessein de tenir les gens dans un état de captivité ; mais en le considérant sous son véritable point de vue, on voyoit clairement qu'il avoit été élevé pour les menus plaisirs des habitans de la maison qui s'amusent du matin au soir à jouer à la balle, et sous ce rapport on pouvoit dire qu'il étoit plutôt trop bas que trop haut, parce qu'il arrive fréquemment que les balles passent par-dessus.

Lorsque Barclay descendit, il fut reçu par une légion d'amis qui le complimentèrent et lui firent payer sa bien-venue ; ce qui distingue cette maison de plusieurs autres grandes

maisons d'Angleterre; car si dans celle-ci on vous demande de l'argent en entrant, on vous témoigne de la reconnoissance, en buvant à votre santé; au lieu que dans celles-là, les valets prennent votre argent en sortant, et ne vous remercient même pas.

Après s'être acquitté de ce premier devoir, notre héros parcourut toutes les parties de la prison, en contemplant les diverses occupations de ses habitans. Ici, il croyoit être au milieu d'une académie, en voyant des philosophes suivis de leurs disciples, auxquels ils donnoient, tout en se promenant de long en large, des leçons sur divers sujets. Là, il imaginoit qu'il étoit transporté sur le mont Olympe, en entendant des poëtes réciter des tirades de vers de leur composition,

ou des auteurs lisant leurs productions; enfin il voyoit par-tout des hommes occupés à jouer divers jeux de commerce et de hasard.

Gregory venoit exactement voir Barclay tous les jours, et lui rendoit tous les bons offices qui dépendoient de lui. Quant aux services pécuniaires, il ne fut pas long-tems dans le cas d'en avoir besoin, parce qu'il fit la rencontre d'une personne qui lui en procura, sinon avec profusion, du moins en assez grande quantité pour suffire à ses besoins.

Barclay n'eut pas plutôt eu deux ou trois entretiens avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune, que ceux-ci découvrirent en lui un homme bien né, et de plus un littérateur; ce qui fut pour notre héros un titre suffisant pour être admis

dans

dans la société des *Littérati*, retenus dans la prison du Banc-du-Roi, pour des imprudences qui toutes avoient leur source dans un trop grand amour de la littérature. Cette société s'intituloit le *Club des Martyrs du Génie*.

Ce club étoit composé d'écrivains de toutes les dénominations, parmi lesquels Barclay fit la connoissance d'un monsieur Quince, qui, ayant pris du goût pour notre héros, ne le quittoit presque plus. Il étoit pour Barclay la table des matières de la prison.

« Nous avons encore ici un auteur que vous n'avez pas vu, lui dit un jour monsieur Quince; il entreprend toutes sortes d'ouvrages; des contes pour les enfans, et des histoires pour les hommes faits, quoique, soit dit en passant, je ne croie

pas qu'il y ait entre les uns et les autres une aussi grande différence qu'on voudroit bien le faire croire. Quoi qu'il en soit, il entreprend tant de choses et il est si occupé, qu'il sort rarement de sa chambre. Si vous voulez, je vais lui faire dire que nous allons lui rendre une visite. »

« De tout mon cœur », répondit Barclay. Un commissionnaire alla en conséquence lui demander s'il avoit le loisir de les recevoir. Il revint bientôt dire que monsieur Grub faisoit bien ses complimens à monsieur Quince et à son ami ; qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir les recevoir pour l'instant, attendu qu'il étoit occupé à faire deux enfans qui pressoient ; mais que ce seroit l'affaire d'une demi-heure tout au plus,

après quoi il s'estimeroit heureux de les recevoir.

Barclay regarda monsieur Quince.

« Vous me regardez pour que je vous donne l'explication de cette énigme ; dit Quince ; mais je ne la devine pas plus que vous. Au reste, il nous en donnera lui-même la solution tantôt. Il est drôle, ce Grub; après moi, c'est l'homme le plus original que j'aie jamais connu. Peut-être que vous ne vous doutez pas de ma bizarrerie. »

« Non », répondit Barclay.

« Je vais vous conter cela : lorsque je me fis auteur, je me décidai dès lors à être très-original. Eh bien ! comment croyez-vous que je m'y suis pris ? »

« Je l'ignore. Voyons. »

« D'adord je pris le parti de ne

jamais critiquer les ouvrages des autres, et de ne jamais parler des miens. »

« Vous êtes un oiseau rare; je ne crois pas qu'un pareil être ait jamais existé. »

La demi-heure étant expirée, monsieur Quince conduisit Barclay dans l'appartement de monsieur Grub, où ils le trouvèrent assis à son bureau, et entouré de livres et de papiers. C'étoit un petit homme, ayant les jambes arquées et un nez de la plus grande taille, qui lui servoit admirablement à porter une paire de lunettes vertes, dont il se servoit, disoit-il, pour conserver sa vue, mais qui dans le fait étoient sur-tout destinées à empêcher que l'on ne s'apperçût qu'il n'avoit qu'un œil.

Monsieur Grub accueillit Quince et Barclay par un grand éclat de rire, en leur disant : « Eh bien ! que pensez-vous de mes talens pour la propagation ? Deux enfans dans l'espace d'une demi-heure ! cela n'est pas mal, n'est-ce pas ? »

« Qu'avez-vous entendu dire par-là, répondit monsieur Quince ; vous vous amusez, mais je ne puis deviner le sujet de votre plaisanterie. »

« Ah, ah, c'est ce que j'ai pensé, dit Grub ; mais je vais vous expliquer cela. Il faut que vous sachiez que je viens de composer un petit roman pour les enfans. Je l'intitule : *Sire Roland et Miss Olivier.* — Savez-vous pourquoi ? »

« Non, en vérité, dit Quince ; je ne m'en doute pas. »

« Et vous, monsieur, vous ne

## CHAPITRE XII.

*La prison du Banc-du-Roi considérée du beau côté. — Différence entre cette habitation et les autres grandes maisons. — Académie olympique. — Club des Martyrs du Génie. — Manière de faire deux enfans dans l'espace d'une demi-heure. — Originalité de monsieur Quince, comme auteur. — Roman dont tout le mérite consiste à se terminer par une pointe d'esprit. — Jours de lumière. — Trois auteurs et une araignée. — Méthode de voyager. — Comment M. Grub devint membre*

*d'un collège.— Charlatans.— Le libraire et ses correspondans. — Vins de France. — Mauvais vin de Bordeaux, mais qu'on est forcé de trouver bon. — Comparaison.*

Le lendemain matin, Barclay se leva et examina le local où il étoit, et tout bien considéré, il n'eut aucune raison de se plaindre du change. Sa chambre étoit mieux meublée et plus commode que celle qu'il quittoit, et comme elle étoit une des plus élevées, il avoit une vue qui dominoit la campagne et les coteaux de Surrey. Quant au mur qui se trouvoit devant lui, des hommes de mauvaise humeur, ou peu philosophes, auroient pu le regarder comme une incommodité; et en effet sa grande élévation, beaucoup

de se marier, sans blesser les mœurs, ni choquer la vraisemblance ; et qu'au contraire les jeunes gens et les jeunes filles trouveroient cela plus intéressant. Puis il termine son billet en m'annonçant que si je refuse de lui céder sur ce point, je peux garder mon manuscrit, pour mon instruction particulière. Je lui ai répondu sur-le-champ que, plutôt que de priver le public de l'excellent calembourg qui couronne mon ouvrage, je ferois à miss Olivier autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année ; et, lorsque vous m'avez envoyé votre commissionnaire, j'étois occupé à lui en faire deux. »

Barclay et Quince ne purent s'empêcher de rire de l'histoire de monsieur Grub.

« Ah!

« Ah ! bravo, continua-t-il, j'aime à vous voir rire. J'ai eu ce matin une foule d'idées heureuses. Bile, qui pourroit remplir à lui seul une bibliothèque de ses ouvrages, étoit ici il n'y a pas plus d'une heure ; je l'ai fait se donner à tous les diables. Weary, qui passe les nuits à faire des poëmes épiques, et qui est la meilleure créature qu'il y ait au monde, étoit à côté de moi, lorsqu'il entra. Il n'y avoit pas cinq minutes qu'il étoit là, lorsque Weary observant une araignée qui travailloit à sa toile, dit à Bile : « Voyez, monsieur Bile, comme ce petit animal est industrieux. »

« Oui, lui dis-je, il ressemble à monsieur Bile. »

« A moi, monsieur ! je ne suis pas la moitié aussi..... »

« Ce n'est pas là ce que je veux dire ; j'entends que ce petit animal se donne, ainsi que vous, beaucoup de mal pour rien. »

« Bile me fit une mine épouvantable. »

« Weary cependant prit sa défense, et dit que j'avois tort ; que monsieur Bile lui-même ne se rendoit pas justice ; je suis très-sûr, ajouta-t-il en lui adressant la parole, que vous êtes très-industrieux, monsieur Bile ; car au milieu de vos occupations les plus importantes, je suis étonné que vous ayez pu trouver le tems d'écrire vos quatre volumes de *Spectres*. »

« Si vous les aviez lus, lui dis-je, votre étonnement cesseroit. »

Bile étoit sur les épines ; mais il ne me cite jamais dans ses ou-

vrages, et j'étois résolu de le pincer encore une fois, avant qu'il s'en allât. On vint à parler de la nouvelle opération chymique, qui consiste à enlever l'encre de dessus le papier; je dis que cette heureuse découverte devoit nécessairement contribuer à faire baisser le prix du papier, et, j'ajoutai même que celui qui avoit servi à imprimer l'histoire de Gravesend, *in-folio*, de monsieur Bile, pourroit être, au moyen du nouveau procédé, rendu à son premier état.

« Premier état! s'écria-t-il; et prenant son chapeau, il sortit précipitamment de la chambre. »

Ici monsieur Grub partit d'un long éclat de rire, que Barclay crut devoir accompagner par pure politesse, puis il s'écria :

« Corbleu ! monsieur, j'aperçois en vous des traits de génie. Vous êtes un brave homme, j'en réponds. Etes vous littérateur? si vous savez écrire, je puis à l'instant vous procurer de l'emploi. »

Barclay hésita, de répondre, il se rappeloit encore la conversation qu'il avoit eue au cabaret avec le journaliste ; mais il espéra qu'elle ne se renouvelleroit pas, et il dit : « Monsieur, vous êtes trop bon ; je n'ai pas une assez grande confiance dans mes talens, quoique j'aie reçu une éducation capable de . . . »

« Que m'importe votre éducation ? dit l'autre en l'interrompant ; c'est le génie que je considère ! Ayez la volonté d'écrire, c'est assez. Comment est-ce que je m'y prends ? Ne suis-je pas un des premiers écri-

vains qui existent ; et quelle éducation ai-je reçue ? Je dois cependant avouer, dit-il, en riant, que j'ai fait mes études à Oxford. »

« A Oxford, dit Barclay vivement. J'ai étudié dans la même Université ; à quel collège étiez-vous ? »

« A celui de Pembroke. »

« Vous n'y étiez donc pas de mon tems, car je ne me souviens pas de vous y avoir vu. »

Quince se mit à rire.

« Je le crois, dit Grub ; il auroit fallu être bien adroit pour m'y avoir vu. Depuis huit ans que je suis ici, j'y suis allé deux fois, au moyen de deux permissions que j'ai obtenues. Oh ! mais tenez, comme vous allez être un des nôtres, je vais vous raconter comment cela s'est fait. Il y

a environ trois ans qu'un libraire vint me voir, et après avoir parlé de divers ouvrages, il me dit qu'il croyoit qu'étant en prison depuis cinq ans, et personne ne sachant où j'étois, je pourrois très-bien composer un voyage sous mon nom. Je saisis la balle au bond, et j'écrivis trois volumes que j'intitulai : *Glanures en Laponie.* Mon voyage étant achevé, mon libraire le lut et l'approuva; mais il trouva que mon nom, tout court, n'ajoutoit pas une assez grande considération à l'ouvrage; il me conseilla de me faire inscrire à l'Université d'Oxford. En conséquence, après avoir obtenu une permission, je partis pour Oxford, et je fis inscrire mon nom parmi les élèves du collège de Pembroke; quinze jours après, avec

une seconde permission, je retournai à Oxford, et je fis rayer mon nom. Après cela je publiai mes *Glanures en Laponie*, par GUSTAVE GRUB, CI-DEVANT du collège de Pembroke, Université d'Oxford. Mon voyage a eu un tel succès, que l'on me demande de tous côtés des *Glanures*, et je crois que je vais sous peu en entreprendre un second. »

« En vérité, vous m'étonnez », dit Barclay.

« Il n'y a cependant là rien d'étonnant, reprit Grub; est-il rien de plus facile que de copier les autres voyageurs, et de raconter les faits comme si l'on avoit été présent? Après cela, je crois qu'un homme, s'il a tant soit peu de génie, peut aisément imaginer chaque jour une aventure

curieuse ou intéressante ; au bout de l'année, cela fait trois cent soixante-cinq aventures, et c'est plus qu'il n'en faut pour faire un livre. Il suffit d'en tenir une note exacte, de les distribuer ensuite, en les assaisonnant de quelques réflexions, et de dire hardiment qu'on en est le héros. Voilà la vraie manière. Je voudrois qu'il fût aussi facile de faire mes annonces de journaux ; mais cette besogne-là exige beaucoup de talent et d'imagination. J'ai cent fois plus de peine avec les médecins empyriques, les marchandes de modes, les perruquiers, les tailleurs, les marchands au rabais, et tous les autres charlatans de cette espèce, que je n'en ai avec tous les libraires de Londres ; et s'ils ne me payoient pas plus généreusement que ces der-

niers, je les verrois tous s'empoisonner eux-mêmes avant de rédiger une seule de leurs annonces. »

« Je crains bien, lui dit Barclay après avoir réfléchi un moment, je crains bien de n'être pas en état de rien faire dans ce genre-là. »

« Soyez sans inquiétude, et puis, ce que j'ai à vous proposer est tout différent. Il s'agit de faire des articles pour un *Magasin* ( ouvrage périodique ), dont le premier numéro vient de paroître. Des essais, des bluettes en prose, sur n'importe quel sujet; un peu de poësie, comme des sonnets sur une mouche, sur une puce, sur un cousin, ou autres sujets semblables; tout cela va très-bien.... Mais une série de lettres avec un titre tiré du Grec, feroit dans ce moment-ci un effet incroyable.

Et vous qui avez étudié à Oxford, vous pourriez larder cela de quelques citations en langues mortes ; les plus longues seroient les meilleures. Moins on vous comprendra, et plus on vous trouvera beau ; du moins j'en fais l'épreuve. »

« Weary, dit Quince, prétend que l'obscurité fait partie du sublime. »

« Oui, lui répondit Grub, en secouant la tête, et c'est la seule partie qu'il emploie. »

Barclay ne vit aucune difficulté à se charger de cet emploi, et ayant renoncé à l'idée d'écrire un opéra dans le style moderne, il accepta avec joie ce qu'on lui proposoit ; comme monsieur Grub avoit carte blanche de son libraire, le traité fut signé sur-le-champ.

Monsieur Quince et Barclay prirent congé de monsieur Grub; notre héros lui promit de revenir bientôt avec quelques-unes de ses productions.

Quelques jours après, notre héros alla trouver monsieur Grub avec une dissertation sur un passage obscur de l'Odyssée, un *Essai sur la Vaccine*, précédé d'une épigraphe Grecque de vingt lignes, le tout flanqué de quatre sonnets. Monsieur Grub enchanté, jura que Barclay étoit un prodige de génie.

« Tout cela entrera dans le numéro de ce mois, dit-il; toute ma crainte est que cela ne soit trop bon. Mais n'importe, ajouta-t-il, en faisant un signe de l'œil qui lui restoit, nous pourrons facilement remédier à cela, comme vous savez. Votre

fortune est faite, monsieur; mais, après tout, il y en a bien d'autres que vous qui ont fait fortune, en se faisant mettre en prison. — Pas mauvais, n'est-ce pas? »

Le premier jour du mois suivant, monsieur Pulp, éditeur de plusieurs journaux et autres ouvrages périodiques, vint, suivant son usage, à la prison, visiter et traiter tous ses coopérateurs. Barclay en fut accueilli avec une distinction particulière, et reçut une récompense honnête de ses travaux. Monsieur Pulp avoit dans la seule prison du Banc-du-Roi douze écrivains qui travailloient pour lui; ils furent tous invités au banquet. Cet illustre corps des *Martyrs du Génie* ne brilloit pas par le costume, mais ses membres auroient défié une compagnie de grenadiers,

qui auroit bivouaqué pendant trois jours, pour . . . l'appétit. Monsieur Pulp prit le siége d'honneur, et monsieur Grub se plaça à l'autre bout de la table. La chère fut bonne; le vin, quoique intitulé *vin de France*, fut détestable.

« Ils appelent cela du vin de France, dit Grub ; mais je veux être pendu, s'il a vu la France plus que le petit pain français que j'ai mangé ce matin à mon déjeûner. »

« Excellent, s'écria monsieur Pulp ; l'idée est excellente. — Souvenez-vous d'insérer cela dans le recueil prochain des *Bons Mots*, d'EWDIN, qui n'ont pas encore été mis au jour. »

« Combien ce vin de Bordeaux, dit Quincé, le seul de tous ceux qui étoient présens, qui osât trouver

quelque chose mauvais, combien ce vin de Bordeaux est détestable. »

« Faites monter le maître de la maison, dit monsieur Pulp. Quelqu'un l'appela. Lorsqu'il fut présent, et qu'on lui eut fait part du motif, ou plutôt des griefs de la société, le drôle qui savoit très-bien que l'on ne dînoit chez lui que parce qu'on ne pouvoit pas faire autrement, répondit avec beaucoup d'insolence :

« Détestable! dit-il, c'est impossible. Je vous le garantis pour du véritable vin de Bordeaux. Examinez cette couleur-là; n'est-elle pas chargée? Ce vin ne vous enivret-il pas comme un autre? Eh! que diable demandez-vous donc? »

Cette réponse fut suivie d'un éclat de rire général; monsieur Pulp

ayant fait signe à Grub d'en prendre note, chacun prit son parti et se contenta du vin qu'on lui donna.

Rien de plus aisé que de rapporter une conversation, bonne ou mauvaise, entre un certain nombre de personnes; mais je fais un défi au plus habile de dire quelque chose de raisonnable, sur une conversation qui a eu lieu entre douze auteurs. Lorsque tout le monde parle, et que personne n'écoute, il est bien impossible de rien comprendre, et de rien rapporter. Qu'il suffise de dire que ce que le maître de la maison avoit dit de son vin, se vérifia pleinement et promptement; car comme on n'ignoroit pas que monsieur Pulp devoit se retirer de très-bonne heure, chacun se hâta de mettre le tems à profit, et

tous les convives furent complettement ivres avant l'heure fatale. Barclay se retira des premiers, et les laissa jouir à leur aise de cette gaieté bruyante et infernale, qui doit avoir lieu parmi les diables, lorsqu'un négociant qui fait le commerce des noirs à la côte de Guinée, est sur le point de rendre le dernier soupir.

CHAPITRE

## CHAPITRE XIII.

*Surprise très-agréable. — Nouvelles du presbytère. — Service offert et accepté. — Deux enlèvemens. — Métamorphose de madame Pawlet. — Gregory craint que Barclay n'ait l'esprit dérangé. — Les manuscrits mis en pièces. — Gregory à genoux. — Discours de Grub à Barclay.*

BARCLAY recevoit tous les jours la visite de Gregory, qui venoit rarement le voir les mains vides. D'un autre côté, ses travaux littéraires lui procuroient une honnête subsis-

tance ; il n'avoit donc à regretter que la perte de sa liberté et celle de sa maîtresse : il est vrai que, pour un anglais, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour le rendre excessivement malheureux.

Un jour qu'il étoit seul dans sa chambre, rêvant à Pénélope, et à des tems dont il désespéroit de jamais voir le retour, il fut interrompu par quelqu'un qui frappa à sa porte, et qui au mot *entrez*, se précipita dans ses bras.

C'étoit monsieur George Pawlet.

Le cœur de Barclay sauta de joie en le voyant ; il se leva, lui offrit une chaise, et, après s'être donné réciproquement des marques de l'amitié la plus tendre, notre héros lui demanda à quel heureux hasard il devoit une visite aussi agreable ;

« car dit-il, je suis encore à concevoir comment vous avez pu savoir que j'étois ici. »

« Je l'ai su par une lettre. »

« Une lettre ! et de qui ? »

« Une lettre anonyme, dit le négociant ; je l'ai dans ma poche ; peut-être en reconnoîtrez vous l'écriture ; la voici. »

« Elle est de Gregory, j'en réponds », dit Barclay en la regardant.

« J'ignore qui l'a écrite, reprit monsieur George Pawlet ; mais à-coup-sûr, c'est un de vos amis. Aussitôt que je l'eus reçue, et que j'eus appris que vous étiez en prison, j'allai trouver mon frère. Le digne homme! cette affaire l'a rendu bien malheureux. »

« Mais miss Pénélope, dit Bar-

clay, en l'interrompant — comment — que fait . . . . . »

« Elle se porte bien, dit le négociant; mais elle est fort triste. Elle vous aime toujours, et monsieur Vonhein perd son tems avec elle, quoiqu'il soit secondé par le ministre qui désire remplir sa promesse. Lorsque je l'eus pris en particulier, et que je lui eus communiqué la lettre que je venois de recevoir, il fut révolté de la conduite de monsieur Vonhein, parce qu'il savoit qu'il étoit l'auteur de votre détention. « C'est trop fort, en vérité, dit-il, je ne souffrirai pas cela. Il faut que nous le tirions de là, mais sans en parler à Vonhein. »

« Je consentis de bon cœur à cette proposition, et je suis ici pour l'accomplir. »

Barclay avoit été assez long-tems en captivité, pour désirer de jouir de sa liberté; mais la crainte de devoir son existence à quelqu'un, le retenoit encore, et il ne savoit que répondre; tout ce qu'il put faire, fut de s'écrier: « Je suis indigne de tant de bontés. »

« Allons, allons, lui dit monsieur George Pawlet, je connois votre fierté; mais je n'en dois pas moins remplir l'objet de ma mission.

» J'ai été dans le commerce; j'en ai assez vu pour savoir que lorsqu'un homme est en prison, il ressemble à un vaisseau qui a une voie d'eau: si on le laisse dans cet état, il faut nécessairement que tous les deux périssent. Mais si l'on pompe l'eau du navire, et que l'on paie la dette du prisonnier, ils peuvent encore pros-

pérer tous les deux. Assurément, vous pouvez être notre débiteur tout aussi bien que vous l'êtes de vos créanciers actuels. Nous vous rendrons à la liberté, et probablement vous nous rembourserez l'argent que nous allons vous prêter; tandis que si vous restez ici vous ne pourrez jamais payer vos créanciers. »

L'idée de la liberté, et quelque chose qu'il ne pouvoit définir, joint au raisonnement du négociant, dont il ne pouvoit contester la solidité, le déterminèrent à accepter sa proposition.

« Votre bonté et celle de votre frère m'ôtent tout pouvoir de vous résister, dit-il; j'accepte donc cette marque insigne de votre bienveillance. »

« C'est fort bien. »

« Mais j'espère que vous me mettrez à même de m'acquitter envers vous dans la suite, de la somme que vous voulez bien m'avancer; quoique ma reconnoissance m'impose pour jamais le titre de votre débiteur. »

Barclay n'avoit pu s'empêcher de remarquer dans la contenance du négociant, au moment où il entra dans sa chambre, un air de gaieté et de satisfaction qui ne lui étoit pas ordinaire; monsieur Pawlet ne tarda pas à l'instruire des motifs de ce changement.

« Il est juste, dit-il, que je vous fasse part des nouvelles du pays, et que vous participiez à ma joie. Il s'est passé au village des choses qui vous étonneront. »

« Ah, ah ! Qu'y est-il donc arrivé ? »

« D'abord, je suis débarrassé de deux de mes plus grands fléaux. »

« De deux » ! s'écria Barclay qui concevoit bien que monsieur Etienne pouvoit s'être enfui avec *Madame*, mais qui ne soupçonnoit pas qui pouvoit être l'autre. . . . . « Est-ce que madame Pawlet est morte ? »

« Non, non, reprit le marchand, mais elle est devenue raisonnable : il n'est plus question de musique chez nous. Depuis qu'Etienne et Phillis sont partis, je n'ai pas entendu une seule note. Etienne s'est enfui avec la maîtresse de monsieur Buckle, et demeure maintenant en cette ville. »

« Et miss Phillis ?

« Miss

« Miss Phillis a été séduite par l'abbé français..... pour l'amour de son bien, j'imagine. Mon épouse a fort mal pris la chose, et l'a traité de *vile canaille* ; en cela je crois qu'elle a raison ; mais cependant je ne puis lui savoir mauvais gré du service qu'il nous a rendu. »

« Que sont-ils devenus ? »

« Monsieur Buckle est toujours l'ami de l'abbé, et ils demeurent en ce moment chez lui. Mon épouse ne veut les voir ni l'un ni l'autre, et elle a entièrement renoncé à la musique. J'aurois dû vous dire quelle fit venir il y a environ quinze jours, de plus de vingt milles, un maître de musique qui enseigne, dit-on, un *nouveau style de doigté* ; cet homme lui avoit à peine donné trois leçons, qu'il disparut avec deux

douzaines de cuillers d'argent. Vous devez croire que je ne suis point du tout fâché de voir la fin de toutes ces fantaisies-là. »

« Je n'en suis pas fâché non plus ; mais à-propos de fantaisies, comment se porte mon ancienne patrone? »

« Oh! la pauvre femme ! elle a également subi une métamorphose; mais je crois qu'elle n'y a pas gagné, ni les autres non plus. La dernière chose que je lui ai entendu dire, dans son ancien caractère, étoit relatif à Pénélope et à vous. Elle disoit à Vonheim : « Ne craignez pas qu'ils se réunissent jamais; ils ne peuvent pas plus se rencontrer que ne le feroient deux lignes parallèles, quand même leur existence se prolongeroit à l'infini. »

« Ah ! je reconnois bien madame

Pawlet à cette réponse. Que lui est-il donc arrivé ? »

« Elle s'est mise à lire le commentaire, de monsieur Addlehead sur les prophètes. Elle a si bien adopté ses opinions, qu'elle est convaincue que le monde va finir la semaine prochaine. Elle est même tellement frappée de cette idée, qu'elle a renoncé à toutes ses autres occupations; mais ce caprice, comme tous les autres, cessera bientôt, ou du moins j'en ai peur, pour faire place à un autre. »

Barclay profita de cette occasion pour renouveler ses questions relativement à Pénélope; mais toutes les réponses du négociant se rapportèrent à ce qui en a été dit plus haut. Il le pria ensuite, attendu que l'affaire pour laquelle il étoit venu

ne pouvoit pas s'arranger en un moment, de dîner avec lui.

« Non, dit monsieur Pawlet : je ne peux pas. J'ai arrêté ma place à la diligence ; il faut que je vous quitte à l'instant : mon retour devient nécessaire pour prévenir les soupçons. Nous ne voulons pas que Vonheim sache que c'est nous qui sommes vos libérateurs ; et, afin qu'en cas d'événement je puisse répondre, sans blesser ma conscience, je n'entends pas payer moi-même vos dettes ; je vais vous laisser de l'argent dont vous ferez ce que bon vous semblera. « Voici, lui dit-il, en tirant son porte-feuille, trois cents livres sterling. Vous en devez je crois deux cent-trente ; les frais se monteront à quelque chose de plus. Acquittez-

vous et vous me tiendrez compte du reste. »

En prenant les billets de banque, Barclay lui serra la main de manière à lui exprimer toute sa sensibilité.

« Vous connoissez . . . . ajouta-t-il ; c'est à trente milles à-peu-près de notre village. »

« Je connois cet endroit-là », répondit Barclay.

« Eh bien ! c'est là que je compte vous voir, dès que vous aurez achevé vos affaires. Je ne puis pas revenir ici ; car autrement je vous épargnerois ce voyage. Lorsque vous serez arrivé, vous me ferez avertir ; et alors nous aviserons à ce que nous pourrons faire pour vous. J'ai conçu un plan dans ma tête, mais je n'en parlerai pas dans ce moment-ci. »

En disant cela il regarda à sa

montre. « Miséricorde ! dit-il, j'arriverai trop tard ; adieu ! »

Barclay voulut le reconduire jusqu'au guichet, mais il s'y opposa en lui disant : « Il vaut beaucoup mieux qu'on ne nous voie pas ensemble. » Et il s'enfuit.

Lorsque monsieur Pawlet fut sorti, Barclay se livra à toute sa joie. Il étoit libre, — il respiroit, — il étoit encore une fois rendu à la vie. — Tandis qu'il se promenoit de long en large dans sa chambre, en réfléchissant sur sa nouvelle situation, Gregory entra à son heure ordinaire. Son attention se porta tout de suite sur Barclay, dont la tête levée, le corps droit, le faisoit paroître deux fois plus grand. Il y auroit eu de quoi alarmer Gregory, s'il n'avoit pas remarqué dans ses

yeux quelque chose qui annonçoit la joie.

A la vue de Gregory, Barclay se rappela sur-le-champ l'histoire de la lettre; mais que pouvoit-il lui dire? Comment lui faire croire qu'il n'étoit pas content?

« Je suis bien aise de vous voir d'aussi bonne humeur aujourd'hui, dit Gregory. J'imagine que vous avez fait quelque article piquant, comme ces messieurs l'appellent. J'ai rencontré sur mon chemin le prote de monsieur Pulp, qui m'a dit que les presses dormoient, et que les compositeurs n'avoient plus de copie. Si vous en avez de faite, monsieur, je vais la leur porter. »

« Que les presses et les compositeurs de monsieur Pulp, et monsieur Pulp lui-même aillent à tous

les diables ! Oui j'ai de la copie ; mais je le verrai mourir de faim, et leurs presses réduites en poussière, avant que je leur envoie une seule ligne. » En disant cela il prit des papiers qui étoient sur sa table, les déchira en mille morceaux. « Voilà, monsieur Pulp, continua Barclay, le dernier papier que je gâte pour vous. »

Gregory le regardoit avec de grands yeux, et commençoit à craindre qu'il n'eût perdu l'esprit.

« Que dites-vous d'une promenade à la campagne, Gregory ? Il fait beau, n'est-ce pas ? »

Oh ! pour le coup, Gregory ne douta plus que ses soupçons ne fussent justes ; mais Barclay qui devina à l'air dont il le regardoit, ce qui l'occupoit, lui dit : « Vous

croyez que je suis fou, Gregory; en vérité il y a de quoi le devenir. — Je suis libre. »

« Lib.... libre », dit Gregory en bégayant et en changeant tout-à-coup de figure. »

« Oui; monsieur George Pawlet qui sort d'ici m'a prêté trois cents livres sterling. »

Gregory tomba à genoux, et levant les mains au ciel, adressa à l'Eternel une prière si ardente et si sincère, que les anges qui ont pu l'entendre, en ont dû être enchantés.

Barclay lui raconta ensuite ce qui s'étoit passé entre monsieur George Pawlet et lui. La joie de Gregory fut si vive et se manifesta par des transports si extraordinaires, que Barclay crut à son tour qu'il avoit perdu la raison.

Tandis que Gregory transportoit gaiement à son logement les effets de Barclay, celui-ci régloit avec ses créanciers. Après avoir fait un présent libéral *aux Martyrs du Génie*, pour boire à sa santé, il quitta la prison du Banc-du-Roi, et respira encore une fois l'air de la liberté.

J'aurois dû dire néanmoins qu'en prenant congé de ses compagnons d'infortune, Grub lui dit :

« Vous ne me saurez peut-être pas gré, monsieur Temple, du compliment que je vais vous faire; mais que je sois mis en pièces, une fois par mois, par les critiques de Londres, si je ne suis pas fâché de vous voir partir. Je désire de tout mon cœur que vous soyez plus heureux en liberté qu'en prison; mais si j'en crois mon expérience, cela me paroît

peu vraisemblable. Ce lieu-ci est la couche protectrice du génie. Les voyages, vous savez, voilà mon fort. — Comment aurois-je pu faire mes voyages, si l'on m'avoit vu tous les jours courir les rues de Londres ? Non, je n'ai jamais si bien vécu que depuis que suis ici. »

## CHAPITRE XIV.

*Le meilleur repas de l'amour. — Un campagnard. — Un thermomètre et un baromètre ambulans. — Quelle est la maladie la plus dangereuse, celle de l'esprit ou celle du corps ? — Remède contre le jacobinisme. — Un cri. — Barclay assailli par des forces supérieures. — Conduite de Gregory dans cette circonstance. — Tête fracassée. — Rencontre imprévue. — Barclay presse Pénélope contre son cœur, elle reprend ses esprits.*

GREGORY avoit donné à Barclay des preuves d'attachement,

telles que l'on n'en rencontre pas de semblables dans toute l'antiquité : il l' voit suivi dans la prospérité comme dans l'adversité ; par conséquent, celui-ci auroit eu mauvaise grâce de lui refuser quelque chose. Gregory lui demanda la permission de l'accompagner, et il fallut bien la lui accorder.

Barclay étoit impatient de connoître le genre d'occupation que le négociant lui destinoit, afin d'être en état de lui restituer, ainsi qu'à son frère, l'argent qu'ils lui avoient prêté. Le jour de son départ fut donc fixé au lendemain. Après avoir fait un paquet des choses qui leur étoient le plus nécessaires, Gregory le porta à la diligence, et arrêta une place dans l'intérieur pour Barclay ; quant à lui, il en prit une sur l'im-

périale. Le lendemain en s'appercevant de cet arrangement, Barclay voulut s'y opposer; mais Gregory lui donna de si bonnes raisons qu'il le laissa faire à sa fantaisie.

Lorsque la voiture fut en mouvement, Barclay éprouva une certaine palpitation de cœur, dont il ne put se rendre compte. Cependant je crois que, sans être très-expert dans l'art d'aimer, il auroit été facile d'en trouver la cause dans l'idée où il devoit être, qu'à chaque minute il s'approchoit davantage de Pénélope, et que bientôt il alloit respirer le même air; peut-être aussi dans l'espoir de recevoir de ses nouvelles.

Il n'y a pas de passion, dit-on, qui se nourrisse davantage d'espérance que celle de l'amour : un

malin a ajouté que ce sont là ses meilleurs repas.

Le seul compagnon de voyage de Barclay, étoit un honnête campagnard, et comme il le prouva bientôt après, un homme instruit et de bon sens. J'ai déja parlé de la taciturnité des gens de ce pays lorsqu'ils se rencontrent pour la première fois. Cette vérité est tellement reconnue ( le lecteur me pardonnera j'espère d'avoir dit une fois la vérité ), qu'elle ne peut éprouver de contradiction. On peut ajouter à ce signe caractéristique, qu'un anglais est le plus parfait thermomètre et baromètre ambulant qu'il y ait dans l'univers. Quand tous ceux qui l'entourent auroient perdu le sens du toucher et celui de la vue, il suffit seulement qu'ils aient occasion de lui parler

pour savoir sur-le-champ s'il fait chaud ou froid, de la pluie ou du beau tems.

« Voilà un superbe tems », dit le campagnard.

« Délicieux pour la moisson, pourvu qu'il continue. »

« Il faut l'espérer. » Puis un morne silence pendant une heure au moins. Enfin, Barclay s'étant procuré une gazette à l'un des bureaux de passe, la conversation se ranima un peu. Mais avant tout, le campagnard lui fit cette éternelle, cette inévitable question :

« Y a-t-il quelque chose de nouveau, monsieur ? »

« Je vais lire haut, si cela vous fait plaisir, » lui répondit Barclay.

« Vous êtes bien honnête. »

Barclay lut, et commenta à mesure

sure d'une manière si plaisante, que le campagnard mit bientôt de côté cette roideur qui avoit existé entr'eux jusques alors, et devint très-communicatif. A l'occasion d'un article littéraire, il dit à Barclay :

« Monsieur, je pense que nous avons déja beaucoup trop de livres, et quand on cesseroit d'écrire pendant cent ans, il nous en resteroit encore plus qu'il n'en seroit besoin. L'écrivain dont vous venez de lire un passage, est un athée, quoiqu'il s'efforce de cacher ses vrais sentimens. Sa tête est malade, et il n'y a rien de bon à en espérer. »

« Vous avez raison, monsieur, répondit Barclay; c'est avec beaucoup de sens que Cicéron observe « que les maladies de l'esprit sont plus dangereuses que celles du corps; »

mais il n'en indique pas les causes, et notamment celle-ci, que les maladies du corps ne sont ordinairement dangereuses que pour les personnes qui en sont affligées; au lieu que celles de l'esprit se communiquent à beaucoup d'autres; et lorsqu'elles attaquent des esprits d'un ordre supérieur, elles deviennent funestes à toute une génération. »

« Votre commentaire, monsieur, dit le campagnard, est tout aussi juste que l'observation de Cicéron est remarquable. »

Après ces complimens mutuels, ils devinrent beaucoup plus familiers; on vint à parler de la démocratie. Le campagnard dit qu'il avoit eu dernièrement une conversation curieuse avec un domestique qui se proposoit pour entrer à son service.

Barclay ayant témoigné le désir de l'entendre, le campagnard la raconta ainsi :

« J'espère, mon ami, dis-je à cet homme dont les qualités me convenoient, j'espère que vous n'êtes ni ministérialiste ni anti-ministérialiste. Qu'est-ce que des gens comme vous ont à faire avec la politique ? »

« Vous avez raison, monsieur, me répondit-il, car je ne suis ni l'un ni l'autre; mais il n'y a pas encore long-tems que j'étois un déterminé jacobin. »

« Comment cela » ? lui dis-je.

« Le voici, continua-t-il : Je me dis un jour à moi-même : Nol, pourrois-tu m'apprendre pourquoi tu désires que le ministre soit destitué, et que l'autre parti prenne sa place ? Penses-tu que tu

gagnerois quelque chose à ce changement ? Morbleu, monsieur, je compris fort bien que je ne pouvois pas répondre consciencieusement à cette question, comme un honnête homme doit faire ; de sorte que je m'apperçus tout-à-coup que je m'étois réuni, comme un sot, à ceux qui crioient au voleur, sans savoir si l'homme que l'on poursuivoit étoit un voleur, ou même si le voleur n'étoit pas parmi ceux qui crioient au voleur ; je m'apperçus encore que ne je désirois un changement que pour être témoin de quelque désordre, et peut-être pour en profiter. Là-dessus je fis mes réflexions ; je fus honteux de moi-même, et je pris la résolution de ne me plus mêler d'affaires de parti. »

« Il faut convenir, Nol, lui dis-je,

que vous vous êtes conduit en cela comme un homme sage ; il seroit à désirer que chacun fût dans l'habitude de consulter ainsi sa conscience dans toutes ses actions ; les choses n'en iroient que mieux. Un politique et un philosophe sont certainement des gens d'un très-grand mérite ; mais il ne faut pas, Nol, vous laisser séduire par les apparences : tous ceux qui censurent la conduite des ministres, et qui décrient la constitution de leur pays, ne sont pas pour cela des politiques ; ceux-là ne sont pas tous des philosophes qui avilissent la religion, qui se moquent de toutes les institutions humaines, qui laissent croître leur barbe, qui abjurent tout sentiment de pitié et d'humanité. Il y en a cependant beaucoup, Nol, qui

n'ont pas de meilleurs titres que ceux-là, pour se dire des politiques ou des philosophes. »

On parla encore de divers sujets, mais qui ne sont pas assez importans pour que l'on en fasse mention. La nuit étoit déja avancée lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge où Barclay devoit descendre, parce que son chemin ne le conduisoit pas plus loin sur la grande route ; il prit congé de son compagnon de voyage ; comme il étoit désormais trop tard pour entreprendre d'aller coucher à l'endroit que le négociant lui avoit indiqué pour rendez-vous, ayant encore douze milles à faire au travers d'une longue bruyère, très-ennuyeuse, pour ne pas dire dangereuse, il résolut de passer la nuit où il étoit, et de partir le lendemain matin après

déjeûner. L'auberge où il s'arrêta étoit isolée, sur le bord de la bruyère, et destinée uniquement, à ce qu'il paroissoit, à servir de relai pour les chaises de poste et pour les diligences.

Après souper ils se retirèrent dans leur chambre. Il étoit environ une heure du matin. Il n'y avoit pas deux heures que Barclay étoit couché, lorsqu'il entendit quelqu'un qui se débattoit dans une chambre voisine de la sienne, et un instant après un cri foible — foible à son oreille, parce que le lieu de la scène étoit éloigné, mais assez aigu pour exciter ses alarmes. Il se leva sur son lit, prêta l'oreille, et entendit un second cri. C'étoit la voix de Pénélope, il n'en pouvoit plus douter.

Il s'habilla à la hâte, s'arma de

son bâton, s'élança hors de sa chambre ; en allant au-devant du bruit qu'il entendoit, il arriva bientôt à la porte de la chambre. Frapper et ouvrir furent pour lui la même chose ; il s'élança dans la chambre, et ce fut avec le plus grand effroi qu'il apperçut Pénélope échevelée et se débattant entre les bras de l'honorable monsieur Buckle qui, en voyant notre héros, demeura interdit et ne sachant que faire.

« Misérable ! lui dit Barclay ; rends la liberté à cette femme ! »

En disant cela il se précipita entre elle et lui, et prit Pénélope dans ses bras. Elle reconnut son libérateur, et s'évanouit en bégayant son nom.

Dans le même moment, l'abbé qui faisoit sentinelle, entra subitement et ferma la porte sur lui. Monsieur

sieur Buckle se voyant secondé, sentit son courage renaître ; ils se réunirent pour attaquer Barclay, qui, tenant d'une main Pénélope, de l'autre brandissoit son bâton et leur faisoit face à tous deux. L'abbé avoit saisi le fourgon dans la cheminée, et monsieur Buckle tenoit un pistolet avec lequel il menaçoit de faire feu sur Barclay, s'il ne sortoit pas à l'instant de la chambre. Barclay, sans faire aucun cas de ses menaces, frappoit toujours ; monsieur Buckle, de son côté, balançoit à faire feu dans la crainte d'atteindre Pénélope ; de sorte que le premier fit deux fois tomber le pistolet de ses mains.

Le bruit qu'ils faisoient étoit assez considérable pour réveiller toute la maison ; mais les maîtres ayant été

probablement payés pour ne rien entendre, ne bougèrent pas. Il n'en fut pas de même de Gregory : il entendit les cris, et parmi les combattans il reconnut la voix de son maître, et courut plus vîte que l'éclair à son secours. Il appela à grands cris, et frappa à coups redoublés à la porte : ce fut en vain. Il essaya aussi de l'enfoncer ; mais l'abbé qui avoit le dos appuyé contre, rendoit tous ses efforts inutiles. Dans le fort de sa rage, il lui vint dans l'esprit de pénétrer par la fenêtre : soudain il sort de la maison, grimpe à une croisée et saute dans la chambre au moment où son maître alloit succomber, et décida du sort de la bataille. La première chose qu'il fit fut de s'emparer du pistolet de monsieur Buckle, qu'il avoit essayé en

vain de décharger sur lui ; après quoi, il attaqua l'abbé qui se défendit de son mieux, mais enfin il l'étendit tout de son long sur le carreau, après lui avoir ouvert la tête d'un coup de bâton; puis jettant son arme, il se mit à le frapper à grands coups de poing, jurant comme un forcené, et sans avoir égard à ses prières.

Dans ce moment de crise, on enfonce la porte, et le ministre Pawlet se précipite dans la chambre, présentant à tous les regards l'image de l'horreur et du désespoir.

En appercevant monsieur Buckle, il s'écria d'un ton de voix déchirant :

« Pénelope est votre fille ! Elle est votre fille » !! Le ministre hors d'état d'en dire davantage, tomba sur une chaise.

« Qui ? Ma fille » ! s'écria monsieur Buckle d'un air égaré.

« Elle ! elle » ! reprit le ministre, en lui montrant Pénélope, qui étoit toujours sans sentiment entre les bras de Barelay.

« Grand Dieu » ! s'écria-t-il en cachant son visage avec son mouchoir ; puis se retournant avec vivacité, il ajouta : « Mais, comment ? comment cela ? »

Le ministre lui raconta du mieux qu'il put, qu'avant l'époque où monsieur Buckle partit pour son voyage d'Italie, il avoit séduit un grand nombre de filles, et dans ce nombre celle d'un agriculteur, dont il avoit eu un enfant. Elle vivoit, ajouta-t-il, dans un village près du nôtre. La mère mourut de douleur, et je pris soin de l'enfant ; je l'ai élevée, et

lorsqu'elle eut atteint l'âge de six ou sept ans, je la pris dans ma maison. Je l'ai aimée comme ma fille; ne voulant pas encore lui exposer la scélératesse de votre conduite, je lui ai toujours laissé ignorer que vous étiez son père. Grand Dieu! combien il s'en est peu fallu que ma fatale discrétion n'ait rempli mes vieux jours d'affliction et d'un désespoir inutile! Ici, il joignit ses deux mains, et la tête penchée vers la terre, il ajouta : « Mais, ô mon Dieu! tu vois tout, tu sais tout, et tu ordonnes tout pour notre avantage! »

Monsieur Buckle fit, pour la première fois, un retour sur lui-même, il parut effrayé de l'énormité et du nombre de ses crimes.

« Malheureux! dit-il, en se frap-

pant le front, malheureux que je suis! il n'y a plus de pardon pour moi. — Je ne puis ( regardant Pénélope, et faisant un mouvement pour s'approcher d'elle ), je ne puis, je ne puis! » En disant cela il se traîna hors de la chambre, se jetta dans sa voiture et s'éloigna de cette scène de douleur.

Gregory avoit été trop occupé du récit du ministre, pour s'apercevoir que l'abbé s'étoit échappé, et étoit descendu dans la cuisine, où il avoit attendu monsieur Buckle, pour s'en retourner avec lui. Mais celui-ci l'ayant apperçu le repoussa avec horreur, et ne voulut pas lui permettre de le suivre.

Pénélope avoit pendant ce tems-là repris ses esprits, et s'étoit jetée entre les bras du ministre, aussi-

tôt qu'elle l'avoit apperçu. Puis montrant Barclay. — C'est lui qui est mon libérateur, s'écria-t-elle en fondant en larmes. Le ministre pleura aussi.

Barclay crut devoir raconter au ministre comment il s'étoit trouvé là. Celui-ci convaincu de la sincérité de son récit, lui serra vivement la la main.

« Je ne resterai pas plus longtems, dit-il, dans cette exécrable maison. Ma chère Pénélope, vous êtes bien foible, mais prenez courage, nous serons bientôt rendus à la maison. La voiture qui nous a amenés nous attend. — Partons sur-le-champ. »

La frayeur avoit tellement agité les sens de Pénélope, qu'elle ne put rien répondre; mais elle se laissa

conduire jusqu'à la porte par le ministre et par Barclay. Au moment où ceux-ci faisoient leurs efforts pour la placer dans la voiture, elle se trouva mal encore une fois, et se laissa tomber sans connoissance entre les bras de Barclay, qui la serra contre son cœur; ayant ensuite repris l'usage de ses sens, le ministre la fit placer dans la voiture, le postillon fouetta les chevaux, laissant Barclay dans l'incertitude, et au point de ne savoir si ce qui venoit de se passer étoit un songe ou une réalité; tant les événemens s'étoient rapidement succédés les uns aux autres.

## CHAPITRE XV,

*Qui, étant le dernier, ne peut manquer d'être très-agréable au lecteur.*

Les gens de la maison crurent qu'il étoit tems de se montrer; ils parurent extrêmement étonnés de ce qui étoit arrivé. L'abbé qui ne se croyoit pas fort en sûreté dans cette auberge, fit panser sa tête et prit un cheval, le seul moyen de retraite qui s'offrit en ce moment à ses esprits effrayés, et partit de l'auberge.

Barclay et Gregory se retirèrent

ensuite chacun dans leur chambre, tous les deux très-contens de l'aventure — Barclay d'avoir sauvé l'honneur de Pénélope, en la délivrant d'entre les mains de son ravisseur, et d'avoir en même tems rendu un service essentiel au ministre, qui étoit maintenant convaincu qu'il n'avoit pris aucune part à son enlèvement; et Gregory d'avoir trouvé une occasion de bien battre l'abbé, qu'il avoit toujours regardé comme un coquin. Mais l'aventure n'étoit pasencore à sa fin.

Le lendemain matin, tandis que Barclay déjeûnoit seul, (car Gregory ne souffroit pas que la dignité de son maître fût compromise par la société d'un domestique, au moins autant que cela dépendoit de lui), il entendit une voiture qui s'arrêtoit à la

porte, et, un instant après, un homme dont la voix lui étoit bien connue, qui demandoit au maître de la maison s'il n'avoit pas vu un individu dont le signalement répondoit parfaitement au sien. Avant qu'il eût eu le tems de se recueillir, Vonhein entra dans la chambre, les yeux égarés et frémissant de rage.

Lorsque Pénélope fut enlevée par monsieur Buckle et l'abbé, Vonhein et le ministre n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils se mirent à sa poursuite par des chemins différens; le dernier s'en retournoit par cette route, lorsqu'il atteignit l'abbé. Sur la menace qu'il lui fit de lui brûler la cervelle, s'il ne lui disoit pas tout ce qu'il savoit de cette affaire, l'abbé, pour cacher son iniquité, et en même tems pour se venger de

Barclay, lui répondit que monsieur Buckle avoit été trompé par Pénélope ; qu'elle n'avoit consenti à fuir avec lui, que dans l'intention de se jeter entre les bras de Barclay, qui, d'après les avis qu'elle lui avoit fait passer, l'avoit délivrée, et alloit l'emmener, lorsque monsieur Pawlet étoit heureusement arrivé, et la lui avoit arrachée, le laissant dans l'auberge ( qu'il lui nommoit ), parfaitement libre de réfléchir sur le mauvais succès de son projet. Pour donner du poids à sa version, il montra les blessures qu'il avoit reçues à la tête, en disant qu'elles étoient le prix de ses efforts pour s'opposer à l'attentat de notre héros.

Cette histoire diabolique eut tout l' effet que l'auteur en attendoit. Von-

hein ordonna au postillon de rebrousser chemin et de se diriger vers l'auberge indiquée par l'abbé, et peu d'instans après, il étoit arrivé le cœur plein de rage contre Barclay, et très-étonné d'apprendre qu'il s'étoit procuré sa liberté.

Dès que Barclay apperçut Vonhein, il se leva et le regarda fixément, sans montrer aucune crainte, avec l'air d'un homme convaincu que c'est lui qui est l'offensé. Quoique Vonhein fût irrité au dernier degré, il ne put supporter son regard. — Il hésita et fut obligé de détourner les yeux. Enfin, après avoir fermé la porte, il s'approcha de Barclay et lui dit :

« Les artifices que vous avez mis en usage contre moi, monsieur, sont tels qu'ils ne me laissent pas le

choix des épithètes, pour les qualifier; les plus sévères sont celles qui leur conviennent le mieux. »

« De quels artifices me parlez-vous » ? lui répondit Barclay avec calme.

« Je ne m'abaisserai point à une explication; je la crois d'ailleurs fort inutile. Je vous ai chassé, ou plutôt votre conduite vous a entièrement chassé de mon cœur. Je serai inexorable pour l'ami perfide qui a eu recours aux plus noirs complots, pour détruire mon bonheur. »

« Je sais, dit Barclay, que vous ne me pardonnerez jamais, et cela pour justifier la maxime qui dit, que *l'on ne pardonne jamais à ceux que l'on a offensés.*

« C'est un mensonge » ! s'écria Vonhein.

Barclay rougit de colère, et il éprouva un frémissement involontaire.

« Keppel » ! lui dit-il en le regardant fièrement.

« Point de familiarité entre nous, lui dit Keppel, je n'en souffre point de la part d'un lâche. »

Barclay n'étoit pas homme à se laisser intimider. Il étoit trop courageux et trop fier, pour souffrir une insulte ; il alloit répondre avec encore plus d'énergie, lorsqu'il se rappela leur ancienne amitié ; alors il lui tourna le dos, et fit un mouvement pour sortir de la chambre.

« Non pas, non pas ! dit Vonhein en se plaçant entre notre héros et la porte ; je ne souffrirai pas qu'un poltron m'échappe ainsi ! »

Il saisit Barclay au collet. Celui-

ci ne put se contenir plus long-tems ; il repoussa Vonhein avec une telle violence, qu'il le fit reculer en chancelant jusqu'à l'autre extrêmité de la chambre.

« En voilà assez, reprit Vonhein ; j'espère que vous allez me suivre. »

En disant cela, il sortit, et après avoir pris une paire de pistolets qui étoit dans sa voiture, il se dirigea vers un champ voisin. Barclay le suivit.

Lorsqu'ils eurent pris leurs distances et mesuré le terrein, Barclay sentit une grande répugnance à se battre avec Vonhein. Il auroit été satisfait d'une excuse ; mais il n'auroit pu se résoudre à se contenter de moins.

« Un moment ! dit-il ; vous devez

vez être convaincu, et je sais que vous l'êtes, que vous vous êtes servi, à mon égard, de termes extrêmement injurieux; êtes vous disposé à déclarer que vous en êtes fâché ? »

« Jamais! jamais »! dit Vonhein.

« Eh bien donc! monsieur, lui dit-il, puisque vous refusez de reconnoître votre tort, quoique vous soyiez évidemment l'agresseur, il faut terminer l'affaire d'une autre manière. Cependant, comme vous prétendez que je vous ai offensé, je vous cède le droit de tirer le premier. Je suis prêt à recevoir votre feu. »

Vonhein ne fit aucune réponse, mais il ajusta et fit feu; Barclay reçut la balle dans la poitrine. Il ne fit aucune démonstration; il n'étoit pas dans l'intention de tirer à son

tour. Mettant sa main sur sa blessure, il dit : « En voilà assez. — Vous êtes vengé. — Je ne veux pas user de mon droit. » A peine eut-il prononcé ces mots que le sang sortit en telle abondance, qu'il tomba sans connoissance.

Ce fut alors que Vonhein reconnut tous ses torts. Il ne put s'empêcher d'admirer la conduite noble et généreuse de Barclay ; il sentit renaître toute son ancienne amitié. Il se précipita vers lui, et le contempla avec l'air d'un homme qui a perdu le sens. Barclay revint bientôt à lui ; appercevant Vonhein qui déploroit son sort, et cherchoit à le consoler par les plus tendres expressions. Il lui dit :

« A présent je peux mourir en paix. — Je n'ai pas payé trop cher

le plaisir que j'éprouve. Keppel, je puis maintenant vous appeler par ce nom familier. — Keppel, soyons encore amis. Votre serment ne peut être un obstacle à ma prière, car je renonce à Pénélope. — Je vais mourir. »

Ici, il s'évanouit une seconde fois. Vonhein venoit de le rappeler à ses sens, lorsque Gregory qui avoit entendu le coup de pistolet, accourut vers eux. Il vouloit venger son maître; mais Barclay le lui défendit. Alors ils le conduisirent, ou plutôt ils le portèrent dans l'auberge. Après l'avoir mis sur son lit, ils envoyèrent chercher un chirurgien. Lorsqu'il fut arrivé et qu'il eut sondé sa blessure, il trouva que la balle avoit pénétré dans la partie droite de la poitrine; il parvint néanmoins à l'arra-

cher avec beaucoup de peine et de difficulté. Cette opération fut suivie d'une fièvre avec délire, qui dura plusieurs jours, pendant lesquels on s'attendoit à chaque instant à le voir rendre le dernier soupir. Vonhein et Gregory ne le quittèrent point. Keppel apprit bientôt que l'abbé l'avoit trompé dans toutes les circonstances de l'histoire qu'il lui avoit racontée; il vouloit absolument se détruire, il se désespéroit, il entroit en fureur, il pleuroit, et il observoit avec soin et avec les marques de la plus tendre inquiétude, tous les symptômes de la maladie de Barclay. Gregory ne mangeoit point; il pleuroit, il prioit, il juroit, et se conduisoit quelquefois comme un fou.

Dans cet état de choses, Von-

hein dépêcha un de ses domestiques vers le presbytère, avec ordre de dire à monsieur Pawlet qu'il étoit obligé de s'absenter pour une quinzaine de jours, mais de se garder sur-tout de rien laisser échapper de ce qui étoit arrivé. Le domestique à son retour, apporta une lettre du ministre, dans laquelle, après lui avoir raconté tout ce qui s'étoit passé et avoir fait l'éloge de la conduite brave et généreuse de Barclay, il l'invitoit à lui rendre son estime. Cette lettre le perça jusqu'au fond du cœur; il ne put l'achever tant sa douleur étoit grande.

« Mon estime! dit-il, et je l'ai tué! »

Après s'être remis, il continua la lecture, et vit avec un plaisir infini que l'honorable monsieur Buckle avoit témoigné le plus sincère re-

pentir de toutes ses fautes, qu'il s'étoit réconcilié avec son épouse, qui demeuroit maintenant chez lui avec son fils, et qu'il avoit reconnu sa fille. Ensuite que, par quelque bassesse dont l'abbé s'étoit rendu coupable, il l'avoit fait arrêter et mettre en prison, où, suivant toute probabilité, il recevroit bientôt le prix de ses forfaits.

Au bout de dix jours, Barclay fut déclaré hors de danger; ce qui causa une joie inexprimable à Vonhein et à Gregory. Le premier ne quittoit point le chevet de son lit, où vingt fois par jour il imploroit son pardon, et recevoit autant de fois l'assurance de l'oubli de toutes les persécutions dont il s'étoit rendu coupable envers lui.

« Vous me pardonnerez, Barclay, lui dit-il un jour qu'il étoit

assis au pied de son lit, d'avoir constamment désiré d'être uni à Pénélope, lorsque vous saurez mon histoire. Je vous en ai toujours fait un mystère; mais j'avois de fortes raisons pour cela; aujourd'hui, je ne peux rien avoir de caché pour vous. Je suis un être abandonné, rejetté de ses parens, seul dans le monde. — Je suis — je frémis au seul mot que j'ai prononcé; car il a mêlé d'amertume tous les plaisirs de ma vie. — Je suis un bâtard! ne connoissant personne, à qui je sois lié par les tendres liens de la nature: la première circonstance de ma vie dont je suis informé, est que j'ai passé mon enfance dans une maison de travail, où l'on reçoit les orphelins. »

« Comment, s'écria Barclay qui se rappela sur-le-champ une foule

de circonstances... continuez, je vous prie, continuez ! »

« Abandonné par mes père et mère, que je n'ai jamais vus ni l'un ni l'autre, je fus laissé à la charge de la paroisse. La personne qui, à ce que j'ai appris depuis, étoit ma mère, mourut subitement au moment où elle s'embarquoit à Flessingue, pour retourner en Angleterre. Elle étoit, à ce que l'on m'a dit, domestique; après être accouchée de moi, elle fut renvoyée par son séducteur; elle entra dans une autre place, où sa beauté excita l'attention et gagna le cœur de monsieur Vonhein, un jeune hollandais qui étoit alors en Angleterre pour ses affaires. Il l'épousa secrètement et l'emmena avec lui en Hollande. Ma mère n'ayant pas osé lui avouer qu'elle

qu'elle avoit eu un enfant, crut qu'elle devoit s'efforcer de l'oublier elle-même. Mais je m'apperçois, mon ami, que ce récit vous affecte; il peut vous rendre plus malade, je l'achèverai une autre fois. »

« Non, non, continuez; — allez jusqu'à la fin, » lui dit Barclay.

Au bout de quelques années, monsieur Vonhein mourut sans enfans, et laissa à ma mère quatorze mille livres sterling. Alors elle prit la résolution d'abandonner un pays dans lequel elle n'avoit personne qui l'intéressât, de rassembler toute sa fortune et d'aller chercher son fils en Angleterre. Lorsqu'elle eut fait tous ses préparatifs, prévoyant les dangers de la mer, elle fit son testament dans lequel elle me déclara son unique héritier; et elle se dispo-

soit à passer en Angleterre, lorsque la mort vint la surprendre.

» J'avois environ dix ans, quand j'appris que j'étois maître de quatorze mille livres sterling. Mon tuteur étoit l'ancien maître de ma mère, et celui chez lequel elle s'étoit mariée. Il m'instruisit de toutes les circonstances qui la regardoient, depuis le moment où elle étoit entrée chez lui; mais il ne put rien m'apprendre de ce qui lui étoit arrivé avant cette époque. Les administrateurs de la paroisse où j'avois été élevé ne savoient rien autre chose, sinon qu'elle étoit ma mère. Quant au nom de mon père, ou ils s'étoient engagés à le tenir secret, ou peut-être celui-ci avoit-il chargé quelque ami de payer la somme nécessaire pour ma réception dans la maison. Mon tuteur étant mort,

je fus mis sous la garde de monsieur Pawlet, qui m'envoya à Eton, et me fit ensuite prendre le parti du barreau. Maintenant vous savez toute mon histoire. Je possède une fortune considérable ; mon état me rapporte un produit annuel qui suffiroit seul pour me faire vivre, et je serois heureux, si je n'avois à déplorer la perte de ma mère et celle de mon père ; car, sans doute il est mort pour moi. »

Barclay étoit tellement agité qu'il lui fut impossible de prononcer une parole. Lorsque Vonhein eut achevé son récit, il n'eut que la force de lui tendre les bras, et de lui dire d'une voix foible :

« Mon frère! Vous êtes mon frère! » et ensuite il s'évanouit. Lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, il serra dans ses bras Vonhein qui

lui rendit avec joie ses caresses ; et le pria ensuite de lui expliquer le sens de son exclamation. Barclay lui raconta l'histoire de son père, après quoi il fit un mouvement pour presser Keppel contre son cœur ; mais celui-ci se rappelant qu'il avoit attenté à la vie de son frère, se refusa à ses embrassemens, détourna la tête, et pleura amèrement.

Enfin il revint auprès du lit, et prenant la main de Barclay, il lui dit :

« Je n'avois pas de parens, personne à qui je fusse attaché par les doux nœuds de la nature ; j'aurois donc épousé cette aimable fille, uniquement pour ne pas vivre et mourir abandonné et dégagé de tous les liens qui unissent les hommes en société ; — j'ai trouvé un frère : puisque, mon but est rempli, — Pénélope est à vous! »

# CATALOGUE

## DES

# PRINCIPAUX OUVRAGES

*Qui se trouvent chez le Normant, libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis l'Eglise.*

On trouve chez le même libraire toutes les nouveautés qui paroissent journellement.

Abdérites (les) 3 vol. in-8, 9 fr.

Abrégé de la Géographie universelle de Guthrie, nouvelle édition, ornée de cartes, 1 vol. in-8°., 6 fr.

Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation par mad. de Genlis, nouv. éd., 4 vol. in-12, 10 fr.

Annales de la Vertu (les), par ma l. de Genlis, nouv. éd., 5 vol. in-12. 12 f. 50c.

Art de brasser, (l') 1 vol. in-8. trad. de l'angl. 4 fr.

Captif (le) de Valence; ou les derniers Momens de Pie VI, par madame Guénard; 2 vol. in-12, ornés de figures, gravées d'après nature, 4 fr.

L'auteur d'Irma et des Mémoires de Madame la Princesse de Lamballe, sensiblement touchée des maux qui ont accablé les derniers momens de Pie VI, a voulu consacrer, dans cet ouvrage, la résignation de ce vénérable Pontife; quelques détails sur sa vie privée et sur la catastrophe terrible qui priva le successeur de Saint-Pierre de sa puissance spirituelle et temporelle. On retrouve dans le Précis de la vie de ce Pape, le même esprit de sagesse qui caractérise les ouvrages de madame Guénard, qui sait tout-à-la-fois rendre hommage à la vérité et respecter les opinions reçues.

Code de la conservation des Bois et Forêts, par C. H. Bonnet. 1 vol. in-12, 1 f. 80 c.

Code Hypothécaire, conte-

nant les Loix sur les hypothèques, les expropriations forcées, etc.; par J. T. Langloys, ancien jurisconsulte, seconde édition. 1 vol. in-12, 3 f.

Cours élémentaire de Chimie, d'Alyon, 2 vol. in-8., 5 fr.

Cours élémentaire de Maladies des femmes, par Vigarous, 2 vol. in-8, 12 f.

Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique, par une société de médecins, de pharmaciens et de naturalistes, 2 v. in-8, fig., 12 f.

Dictionnaire de l'Elocution française, par Demandre, nouv. édition, revue par Fontenay, 2 vol. in-8. 12 f.

Dictionnaire de la Fable, ou Mythologie grecque, latine, égyptienne, celtique, persanne, syriaque, indienne, chinoise, scandinave, africaine, américaine, iconologique, par Fr. Noël, 2 vol. in-8., brochés, 12 f. et reliés en veau, 15 f.

Discours sur l'Histoire Universelle, par Bossuet, évêque de Meaux, 1 v. in-8. orné du portrait, pap. fin, 6 fr.

*Idem*, pap. ordin., 5 fr.

Don Quichotte de la Manche, trad. de l'espagnol de Michel de Cervantes, par Florian; nouv. édition, 6 vol. in-16, fig. 6 fr.

Egaremens (les) du Nigrophilisme, par L. N. B. Delozières, avec cette épigraphe :

« Je vois avec regret la
» France désolée,
» A nos dissentions la
» nature immolée,
» Sur nos communs débris l'Africain élevé,
» Menaçant cet état par
» nous-mêmes énervé.»
VOLT.

Un vol. in-8 broché, 3 fr. 50 cent.

Cet ouvrage traite de beaucoup d'objets coloniaux inconnus aux Européens. Il fait voir : 1°. L'indispensabilité du rétablissement de l'esclavage sous les points de vue de la philantropie la plus exigeante ; 2°. La considération que l'on doit à la classe d'hommes la plus utile peut-être au gouvernement, et que l'on écrase du dédain le plus décourageant comme le plus injuste, en affectant de leur donner le nom aussi insignifiant qu'injurieux d'*employés*.

Eglise de St.-Siffrid, 5 vol. in-12., 7 fr. 50 c.

Elémens de Grammaire générale, appliqués à la langue française, par R. A. Sicard, 2 vol. in-8, seconde édition, 12 fr.

Encyclopédie Comique, ou Recueil Anglais de gaités, de plaisanteries, de bons

mots, d'anecdotes, de portraits, d'aventures, de naïvetés, de balourdises, d'originalités, de calembourgs et de pensées graves et sérieuses. Traduction libre, suivie d'une dissertation critique et curieuse sur l'Okigraphie, et autres procédés abréviateurs; par T. P. Bertin. Deux vol. in-12, 3 francs.

Eloge historique de Jean-Baptiste-Gaspard Bochard de Saron, par F. S. C. Monjoye, 1 vol. in-12. 1 fr. 20 cent.

Esquisse de la Nature, ou Voyage à Margate, trad. de l'angl. 1 vol. in-8. fig. 3 fr.

Esquisse d'un ouvrage en faveur des pauvres, par Jérémie Bentham, publié en français par Ad. Duquesnoy, 1 vol. in-8. 4 fr.

Essai historique, politique et moral, sur les révolutions anciennes et modernes, 1 vol. in-8., 2 fr.

Essai sur l'Histoire de la Puissance paternelle, par A. Nougarède, 1 vol. in-12, 1 f. 80 c.

Famille (la) de Fitz-Morris, traduit de l'angl. 2 vol in-12, fig. 3 f.

Flore des jeunes Personnes, ou Lettres élémentaires, sur la botanique, trad. de l'angl., par Octave Ségur, 1 vol. in-12 fig. 3 fr. 60 c.

Génie du Christianisme, par Châteaubriant, 5 vol. in-8. 18 fr.

Géographie de Guthrie, troisième édition, 9 vol. in-8 et atlas broch., 39 fr.

Guide (le) du Jeune Militaire, ou Instructions d'un père à son fils, sur l'Art militaire, ses devoirs, les vertus et les talens qu'il exige. Par M. le baron d'A***., colonel d'infanterie. Nouvelle édition, refondue et augmentée d'un très-grand nombre de faits mémorables, puisés dans l'Histoire de la Révolution; d'un tableau sur l'organisation actuelle des armées en campagne, sur les progrès de l'Art de la guerre pendant la Révolution, et de notices sur quelques-uns de nos généraux; par Dubroca. Un fort vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Homme (de l') et de ses facultés, par Sicard, 2 vol. in-8., 9 fr.

Histoire Secrète de la Révolution Française, depuis la convocation des Notables, jusques et compris le congrès d'Amiens et le Traité de paix définitif, 7 vol. in-8, 28 fr.

Histoire de Mesdames, 3 vol. in-12, 5 fr.

Hist. Naturelle des Insectes, composée d'après Réaumur, Geoffroy, Degeer-

Roesel, Linnée, Fabricius. Rédigée selon Olivier. Par M. de Tigny, 10 vol. in-18, fig. 30 fr.

*Idem*, fig. coloriées. 45 fr.

Histoire de la Grèce depuis son origine jusqu'à la mort d'Alexandre ; par le docteur Goldsmith, 2 volumes in-8. ornés de cartes, 9 fr.

Histoire du Galvanisme, par Sue aîné, 2 vol. in-8. 9 fr.

Idylles de Théocrite, traduites en français, avec des remarques, par J. L. Geoffroy, ancien professeur de rhétorique au collège de Mazarin, 1 vol. in-8. 3 fr.

Infernal (l') don Quichotte, histoire à l'ordre du jour, 3 vol. in-12, fig. 5 f.

Institutions Commerciales, traitant de la jurisprudence marchande, et des usages de négoce, depuis les anciennes et nouvelles lois, par Boucher, un vol. in-4, 15 fr.

Journée du Chrétien (la), sanctifiée par la prière et la méditation, nouvelle édition, augmentée des Messes et Vêpres des principales Fêtes de l'année, des sept pseaumes en latin et en français, de l'Office de la Vierge sans renvois, etc. 1 vol. in-24, 90 cent. rel.

Laure d'Estelle, 3 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

Leçons d'un Père à ses Enfans, ou Recueil de sentences et pensées morales, extraites des meilleurs auteurs latins et français, et mises en ordre pour servir à l'instruction de la jeunesse, 1 v. in-12, 1 f. 80 c.

Lettres sur Constantinople, 1 vol. in-8, 5 fr.

Malheurs (les) de la famille d'Ortenberg, traduit de l'angl., 3 vol. in-12. fig. 5 f.

Manuel Catholique pour l'intelligence de l'Office divin, contenant l'explication historique et détaillée des fêtes, cérémonies et prières de l'Eglise romaine; l'origine et les causes de leur institution et création : la signification et étymologie des mots ou noms qu'on leur a donnés, auquel on a joint une liste alphabétique et explicative des vases, ornemens, lieux, et autres objets qui servent à la célébration du culte divin ; ainsi que l'origine des dignité, rang et fonctions des ministres de la religion chrétienne ; ouvrage servant d'interprétation aux livres d'office et de liturgie, avec cette épigraphe :

> Il ne suffit pas de prier Dieu, il faut savoir comment on le prie.

Un franc 80 centimes.

Martha, ou les Dangers du Mariage précipité, par madame Robinson ; traduit de l'anglais, 3 vol. in-12, fig. 4 f. 50 c.

Médecine domestique, par G. Buchan, traduite de l'anglais par J. D. Duplanil, cinquième édition, 5 vol. in-8, 20 fr.

Mémoires de George-Anne Bellamy, actrice du théâtre de Covent-Garden, traduit de l'anglais sur la quatrième édition, par A. V. Benoît, 2 vol. in-8. fig. 5 f.

Mémoire historique et politique sur la Louisiane, par M. de Vergennes, 1 vol. in-8., 5 fr.

Mémoires Historiques et Anecdoctes de la Cour de France pendant la faveur de la Marquise de Pompadour, avec 12 estampes gravées par elle, sous les yeux du roi, sur les événemens de son règne. Ouvrage recueilli par madame la Maréchale de ***, où l'on voit la formation des troubles qui ont agité la France sous Louis XV et au commencement du règne de son successeur ; où l'on traite de l'influence de cette favorite sur les affaires générales de la religion, de la politique extérieure et de l'administration ; précédé d'un discours sur les transactions sociales qui fixent les troubles d'un grand état, et terminent les révolutions. Par J. L. Soulavie, éditeur de l'ouvrage et auteur des Mémoires Historiques du règne de Louis XVI. Un vol. in-8. avec 12 gravures, 6 fr.

Méprise (la) ou Quelque chose qui passe la Plaisanterie, par S. Little John, auteur d'Henry, traduit de l'angl. 3 vol. in 12, fig. 5 fr.

Méthode analytique pour apprendre la Langue Anglaise. 3 francs 60 cent.

Mythologie comparée avec l'histoire, par M. l'abbé de Tressan, 2 vol. in-12, fig., 5 fr

Mythologie de la Jeunesse, par demandes et par réponses, par P. Blanchard, 2 vol in-12, fig., 5 fr.

Nouveaux Contes Moraux, d'Auguste Lafontaine, traduits de l'allemand par Girard-Propiac ; 2 vol. in-12, ornés de jolies figures, 3 fr.

Le nom d'Auguste Lafontaine, connu avantageusement dans l'Allemagne, commence à l'être aussi dans notre littérature ; il suffit donc d'annoncer un ouvrage de cet auteur, pour faire espérer une lecture aussi agréable que conforme à la

morale la plus pure. Ces Contes sont, en effet, de petites esquisses du cœur humain, faites dans l'intention de corriger quelques travers, ou de former aux vertus. Le style en est d'une belle simplicité et d'une teinte sentimentale, qui fait glisser avec plaisir sur les pages, et laisse dans l'âme, à la fin de la lecture, les charmes d'une douce mélancolie. Ce petit recueil mérite d'être placé à la suite de ce que nous avons de meilleur dans ce genre.

Nouveaux contes moraux, in-12, 2 vol. par Aug. Lafontaine, 3 fr.

Nouveau Buffon de la Jeunesse, fig. 4 v. in-18, 8 fr.

Nouveau Vocabulaire, ou Dictionnaire portatif de la Langue française. On y a joint les mots nouveaux et les autres changemens introduits dans la langue française depuis 1789, par J.-L.-Cormon, 1 v. in-8., 5 f.

Nouveaux Tableaux de Famille, ou la Vie d'un Pauvre Ministre de Village Allemand et de ses Enfans. Trad. de l'allemand, d'Auguste la Fontaine, par madame Isabelle de Montolieu, auteur de CAROLINE DE LICHTFIELD, et de la traduction de CHARLES ENGELMAN; avec cette épigraphe :

L'érudition passera, s'augmentera; l'esprit humain peut se perfectionner; le goût peut changer; mais tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils seront émus en lisant mon ouvrage; il y aura toujours des pères, des enfans, des époux; et, comme j'écris leurs sentimens avec toute mon âme, je suis sûr de trouver des lecteurs.

*Nouveaux Tableaux de Famille*, T. 1, pag. 185.

Cinq vol. in-12, 9 fr.

Notions élémentaires de Botanique, par Philibert, 1 vol. in-8, 6 fr.

Nuit (la) Mémorable, par J.-O. Lepreux, (de Montreuil) 1 vol. in-12, 1 f. 50 c.

Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc., sur les Histoires de Tacite, avec le texte latin corrigé par Edme Ferlet, 2 vol. in-8., 12 fr.

Observations Météorologiques et Physiques sur St.-

Domingue; description du Rio-Del-Oro, ou rivière d'Or de Christophe Colomb; découverte des mines d'or par cet amiral; renseignemens sur les trésors du Cacique Caonabo; origine des peuples d'Amérique, description de leur berceau; âge des Deux-Mondes; par un cultivateur de la Haute-Saône. Brochure in-8., 1 fr. 50 c.

Œuvres diverses de Lacretelle (aîné), 3 vol. in-8, 15 fr.

Œuvres dramatiques d'Alfieri, traduites de l'italien par Petitot, 4 volumes in-8., 15 fr.

Œuvres de Chambon, contenant: maladies des filles, 2 vol.; maladies des femmes grosses, 2 vol.; maladies des femmes en couches, 2 vol.; maladies des femmes, suites des couches, 2 vol.; maladies des enfans, 2 vol.; 10 vol. in-8. 40 f.

Œuvres de Virgile, trad. en français, le texte vis-à-vis la traduction, avec les remarques de M. l'abbé Desfontaines, nouvelle édit. 4 vol, in-12, 10 fr.

Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois, augmentées des Prières du matin et du soir, des Sept Pseaumes de la Pénitence, et des Vêpres et Complies des Dimanches de l'année, avec les Hymnes selon le tems. 1 vol. in-24, 75 cent. rel.

Petit Cours de Littérature, à l'usage de la Jeunesse de l'un et l'autre sexe, par M. le Texier, 1 vol. in-8°. 3 f. 60 c.

Petits (les) Orphelins du Hameau, 4 vol. in-18; par le citoyen Ducray-Duminil; seconde édition, revue et corrigée par l'auteur, 4 fr.

Petite Maison Rustique (la), ou Cours théorique et pratique d'agriculture, d'économie rurale et domestique, 2 volumes in-8, 12 fr.

Philoclès, 2 vol. in-8. 6 fr.

Plantes (les), poëme par René-Richard Castel, 3e. édit., ornée de fig. 1 vol. in-18, 3 fr.

Précis historique de la Guerre civile de la Vendée, depuis son origine jusqu'à la pacification de la Jaunaie; avec le tableau politique de cette contrée avant et après la guerre; des notices sur les plus célèbres généraux des deux partis; et un plan de restauration pour ce pays, qui embrasse toutes les branches de l'économie politique. Par P. V. J. Berthre de Bourniseaux (de Thouars), membre

de la Société libre des Sciences, Belles-Lettres et arts de Paris, de diverses académies, de la Société littéraire des Deux-Sèvres, etc.; avec une planche gravée en taille-douce. Un vol. in-8., 3 fr. 60 c.

Recherches sur l'Impôt du Tabac, et moyens de l'améliorer, avec un projet de loi sur cette contribution; un projet d'arrêté tendant à concentrer dans une seule et même régie, la surveillance et la perception des diverses contributions indirectes qui exigent une inspection suivie et journalière; et quelques observations sur le timbre des cartes à jouer. Brochure in-4°., 1 franc.

Recherches sur la Vie et les Ecrits d'Homère; traduit de l'anglais, par J.-N. Quatremère-Roissy, 1 vol. in-8. 3 f. 60 c.

Répertoire alphab.-chronol. et par classement de matières de toutes les Loix, par G. Beaulac, 1 vol. in-8, 6 fr.

Rieurs (les) Anglais, 2 vol. in-12, figures, du même auteur, 3 francs.

Soirées de Ferney, ou confidences de Voltaire, 1 vol. in-8, 3 fr.

Soirées (les) d'un Solitaire ou Considérations sur les principes constitutifs des Etats, par J.-E. Chappuy, 1 vol. in-8. 3 f.

Tableau de l'Agriculture Toscane, par Simon (de Genève), 1 vol. in-8. 3 fr.

Taille raisonnée des arbres fruitiers, par Butret, 1 vol. in-12, fig. 1 f. 20 c.

Traité de la Culture des Grains, suivi de l'Art de faire le Pain, par Parmentier, l'abbé Rozier, Lasteyre et l'abbé Delalause, 2 vol. in-8, 12 fr.

Traité du Style, par Dieudonné Thiébault, 2 vol. in-8°. 7 fr. 50 cent.

Traité (du) de Westphalie, et de celui de Campo-Formio, et de leur rapport avec le système des puissances européennes, et particulièrement de la France, br. in-8. 75 c.

Veille (la) de la Saint-Jean, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

Victime (la) du Préjugé, par Mary Hays, auteur de la chapelle d'Ayton, nouv. édit. 2 vol. in-12, fig. 2 f.

Valet (le) du Fermier, poème champêtre, par Robert Bloomfield; trad. de l'anglais sur la dernière édition, par A....; 1 vol. in-12, sur papier carré superfin d'Angoulême, orné de 10 jolies gravures, 2 fr. 50 c. *Idem*, papier vélin d'Annonay, 5 fr.

Vie Polémique de Voltaire, et histoire de ses proscriptions; suivie des pièces justificatives, par G...y; 1 vol. in-8., 4 fr. *Idem*, pap. vélin, 8 fr.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 042030525